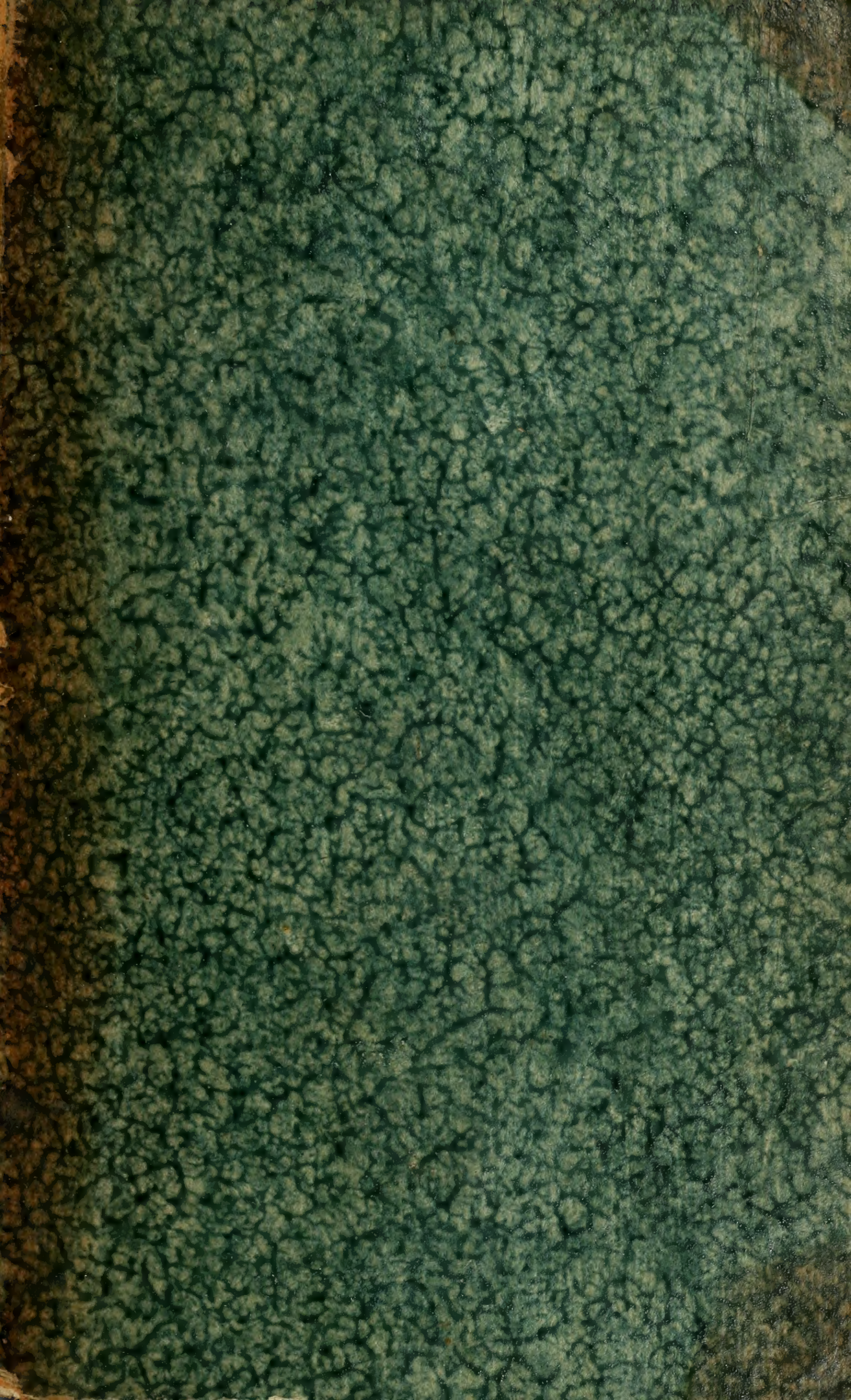
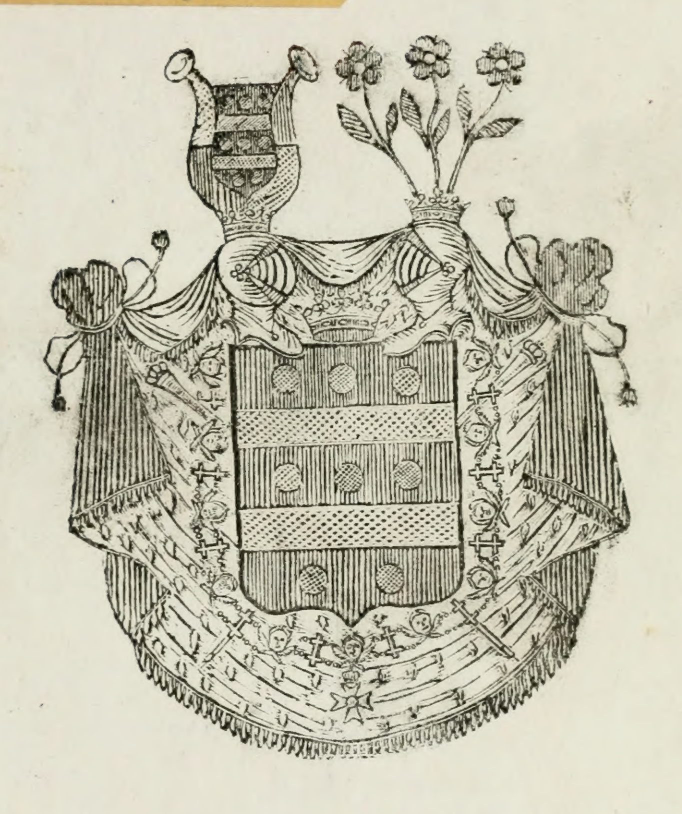




RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMEDIES.

TOME SIXIEME.

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGEDIES ET COMEDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME TREIZIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.

LE PRÉJUGÉ
A LA MODE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE LA CHAUSSÉE,

Représentée pour la premiere fois
le 3 février 1735.

NOTICE

SUR LA CHAUSSÉE.

Pierre-Claude Nivelle de La Chaussée naquit à Paris en 1692. Tenant à une famille enrichie dans la finance, il reçut une excellente éducation; cependant il n'eut pas assez de succès dans ses études pour faire présager qu'il deviendroit un poëte dramatique distingué. Sa timidité, sa douceur, et l'opulence de ses parens le firent admettre très jeune dans les meilleures sociétés de Paris : il y puisa le ton noble et décent et l'élégance d'expression qui distinguent ses pieces de théâtre. Long-tems La Chaussée cacha le penchant qu'il avoit pour la poésie; il faisoit secrètement des vers, et ne confioit pas ses premiers essais à ses plus intimes amis : la crainte de ne pas réussir dans un art aussi difficile, le ridicule attaché à un goût qui n'est plus qu'une manie s'il n'est accompagné d'un grand talent, lui prescrivoient cette réserve si rare parmi les jeunes

gens. Enfin une circonstance remarquable dans l'histoire des lettres le tira de l'obscurité où sa timidité le retenoit encore.

La Mothe avoit publié ses paradoxes sur Homere, et cette traduction de l'Iliade où il s'étoit permis de tronquer et de défigurer le premier des poëmes épiques : irrité des critiques dont l'avoient accablé les défenseurs du bon goût, voyant que sa traduction ne trouvoit point de lecteurs, il s'étoit décidé à expliquer par des sophismes les causes de sa chûte, et à rejeter sur le modele qu'il avoit travesti et sur la poésie elle-même les reproches qu'il n'avoit que trop mérités. S'il parvenoit à prouver d'une maniere plausible que l'art des vers n'est qu'une vaine combinaison de syllabes qui ne sert qu'à affoiblir la justesse des pensées, il ne pouvoit pas à la vérité se justifier d'avoir consacré la plus grande partie de sa vie à cette occupation frivole : mais du moins il démontreroit qu'un homme d'esprit et de talent devoit échouer dans un ouvrage de longue haleine. Ce fut cette these singuliere que La Mothe chercha à soutenir par des écrits, où il déploya

tous les artifices du raisonnement, et souvent même les graces insinuantes d'un style agréable et facile. Il n'est pas besoin d'observer que les écrivains médiocres se rangerent du parti du sophiste; et comme c'est toujours le plus grand nombre, ce parti domina quelque tems dans la littérature. Le jeune La Chaussée, qui se sentoit un talent naturel, et dont le goût pour la poésie étoit d'autant plus vif qu'il l'avoit renfermé avec plus de soin, ne put résister au desir de combattre La Mothe. Le premier ouvrage qu'il fit paroître fut donc un poëme destiné à défendre les bons principes littéraires.

L'Épître de Clio fit le plus grand honneur au jeune poëte: on y trouva une grande correction de style, des fictions agréables, et des préceptes didactiques exprimés avec beaucoup de clarté et de précision. Cet ouvrage, peu connu aujourd'hui, mérite une mention particuliere. L'auteur parle ainsi de son adversaire:

Aux nouveautés toujours prostitué,
Et dans l'erreur sophiste habitué,
Quand il lui plaît, sa plume hétérodoxe

En axiôme érige un paradoxe;
Sa bouche exhale un aimable poison:
Le tort lui sert autant que la raison,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainsi qu'au temple de Mémoire
Il appela de la prescription
Dont jouissoit le chantre d'Ilion.

Ce portrait rappelle la maniere de J. B. Rousseau dans ses épîtres. Il contient des reproches un peu durs, mais vrais. Le style de La Chaussée est moins tendu dans la suite de l'ouvrage. Le poëte s'éleve contre ceux qui prétendent que tous les genres de poésie sont épuisés, et pense avec raison qu'une idée peut être rajeunie par l'art de l'écrivain:

Ainsi Racine amena sur la scene,
Après Corneille, une autre Melpomene
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'est plus que dans les tours:
Tout devient neuf quand on sait bien le dire;
L'expression est l'ame de la lyre.
Le plus beau trait dans un vers mal rendu
Est pour l'auteur presque autant de perdu;
Et sa pensée appartient au poëte
Qui saura mieux s'en rendre l'interprete.

La Chaussée recommande aux poëtes une grande soumission aux regles de la langue ; il soutient que cette langue dont on exagéroit la stérilité, peut suffire à bien exprimer toutes les pensées et à bien rendre tous les tableaux poétiques. Il s'emporte ensuite contre ceux qui ne veulent s'asservir à aucune contrainte, en observant très bien que les plus grandes beautés de nos chefs-d'œuvre naissent de la difficulté vaincue :

L'esprit veut être un peu mis à la gêne;
C'est l'aiguillon qui le tient en haleine,
Qui par l'obstacle irritant son ressort
Occasionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un essor qui l'étonne;
C'est par effort que le salpêtre tonne;
S'il n'est contraint il reste sans vigueur,
Et ne produit qu'une vaine vapeur;
Plus on le presse et plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre :
Ainsi l'esprit, dans ses difficultés,
Semble augmenter encor ses facultés;
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante des miracles.
Méprisez donc des projets surannés
Que le bon sens a deja condamnés.

Le poëte dans les deux derniers vers fait allusion à Ronsard qui, trouvant la langue françoise trop stérile, avoit autrefois essayé en vain de la dénaturer. Cette tirade présente plusieurs traits saillans ; la comparaison est neuve et poétique. On peut juger du mérite de ce petit poëme par les citations que nous avons faites. Les contemporains lui reprocherent avec raison une marche trop uniforme, et quelques détails didactiques devenus trop communs depuis que Boileau les avoit traités dans des vers pleins de force et de précision.

Le succès qu'obtint l'Épître de Clio dissipa les doutes modestes que La Chaussée avoit eus jusqu'alors sur son talent. Le théâtre lui offrant les moyens les plus prompts de se faire connoître, il débuta par une comédie que l'élégance du style et des combinaisons nouvelles firent réussir. La fable de la Fausse Antipathie est fondée sur une supposition fort extraordinaire. Un jeune homme et une demoiselle ont été forcés à s'unir sans qu'on ait consulté leur choix : ils ne s'étoient jamais vus, et même aux autels ils n'ont pas jeté

les yeux l'un sur l'autre : une antipathie dont l'auteur auroit eu peine à rendre raison les a séparés immédiatement après la cérémonie; le mari s'est éloigné; on le croit mort. Il est inutile de faire remarquer toute l'absurdité de cette conception; la curiosité si naturelle aux jeunes gens les a nécessairement portés du moins à se regarder au moment où ils ont été mariés. Cependant ils se rencontrent dans le monde; sans se connoître ils deviennent épris l'un de l'autre; un lien odieux dont chacun se plaint est le seul obstacle à leur bonheur; enfin tout se découvre, et les amans qui étoient loin de se croire époux reprennent leurs anciens nœuds. On voit tout ce que l'intrigue a d'invraisemblable et de romanesque. Le style est la partie la plus estimable de cette piece; cet avantage, et quelques scenes touchantes auxquelles on n'étoit pas encore habitué, lui procurerent le succès passager qu'elle obtint.

Il y a quelques intentions comiques dans cet ouvrage, mais on voit que le talent de l'auteur ne se prêtoit que difficilement à ce genre; il revient comme malgré lui au ton sérieux qui lui

étoit beaucoup plus familier. Nous en citerons un exemple qui nous fournira en même tems l'occasion de présenter un parallele intéressant. Une femme qui regrette le tems où elle pouvoit plaire, veut faire une leçon à une jeune femme dont elle est jalouse ; celle-ci lui répond avec malice, et lui fait sentir que le chagrin seul de ne plus attirer les hommages la rend aussi sévere. Orphise dit à Léonore :

Oui, je n'ignore pas qu'une femme à votre âge
N'aime guere à jouer un second personnage :
Elle voudroit que tout lui devînt personnel,
Etre l'unique but, l'objet perpétuel
Où tendent tous les cœurs, les yeux, et les oreilles ;
Plaire à l'exclusion de toutes ses pareilles ;
N'en reconnoître aucune, et dominer partout :
A votre âge, madame, on est fort de ce goût.

LÉONORE.

Oui, je sais qu'une femme aime un peu trop à plaire ;
C'est de l'âge où je suis la foiblesse ordinaire.
Dans l'arriere-saison on ne fait qu'en changer ;
Du monde qui nous quitte on cherche à se venger,
Du plaisir qui nous fuit, des défauts qu'on regrette,
Auxquels on voudroit bien être encore sujette ;

Alors, par désespoir et par nécessité,
On se masque, et l'on prend un air d'austérité;
On se croit vertueuse en voulant le paroître,
Tandis qu'au fond du cœur on néglige de l'être;
Qu'au contraire on se fait un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain;
L'esprit de charité paroît une foiblesse,
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse.

Il y a dans ces vers de l'élégance et de la facilité; mais l'auteur a affoibli le comique de la situation en rendant les idées trop générales. La réponse de Léonore seroit beaucoup plus piquante si les traits qu'elle lance contre les prudes avoient une application particuliere aux défauts et aux ridicules d'Orphise. Moliere a traité cette situation en maître dans le Misanthrope. Un fragment de la réplique de Célimene au sermon intéressé d'Arsinoé suffira pour montrer combien l'imitateur est loin du modele. La prude est venue officieusement avertir Célimene des bruits qui courent sur elle; la jeune coquette, après lui avoir fait un remerciement ironique, lui parle ainsi :

En un lieu l'autre jour, où je rendois visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,

Qui, parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zele
Ne furent pas cités comme un fort bon modele;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment;
« A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,
« Et ce sage dehors que dément tout le reste?
« Elle est à bien prier exacte au dernier point;
« Mais elle bat ses gens, et ne les paye point:
« Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zele;
« Mais elle met du blanc, et veut paroître belle:
« Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
« Mais elle a de l'amour pour les réalités ».
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'étoit médisance:
Mais tous les sentimens combattirent le mien;
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,

Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long tems
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre au besoin
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.

On voit l'extrême différence des deux poëtes. La Chaussée se borne à effleurer la situation : il n'en tire que quelques jolis vers dont il revêt des pensées communes; Moliere approfondit son sujet, le retourne de toutes les manieres qui peuvent offrir des aspects comiques, et dans la personne d'Arsinoé réunit tous les traits piquans dont un esprit malin peut caractériser une prude.

La Chaussée, encouragé par le succès de la Fausse Antipathie, crut avoir trouvé un nouveau genre. Deux ans après il donna le Préjugé à la mode, qui réunit encore plus de suffrages : une intrigue assez bien conçue, des caracteres soutenus, la critique d'un travers très répandu sur-tout dans la haute société, firent excuser la monotomie qui regne dans une grande partie de la piece, et les caracteres forcés des deux marquis.

L'époque du succès de cet ouvrage fut celle d'une révolution dans l'art théâtral. L'attrait de la nouveauté, le goût vicieux que les mauvaises poétiques avoient propagé, peuvent seuls expliquer la préférence qu'un grand nombre de prétendus connoisseurs donnerent à ce genre sur l'ancienne comédie. Les plus fameux critiques du tems furent obligés de céder à cet aveuglement presque général. L'abbé Desfontaines lui-même donna des éloges à La Chaussée ; mais il le blâma d'appeler *comédies* des pieces où l'on ne rioit jamais; il l'engagea à les nommer *drames* ou *romanédies :* le premier titre prévalut dans le public pour ces sortes d'ouvrages, quoique le second expliquât beaucoup mieux leur nature et leur objet. Il paroît que les auteurs qui s'exercerent ensuite dans ce genre craignirent, s'ils adoptoient ce mot nouveau, de faire eux-mêmes la critique de leurs productions : quel prétexte auroient-ils eu en effet pour étaler avec tant d'orgueil et d'emphase leurs nouveaux systèmes dramatiques, s'ils s'étoient bornés à annoncer des *romans dialogués?*

La Chaussée n'eut aucun égard aux avis de Des-

fontaines; il continua à nommer *comédies* ses pieces larmoyantes : c'est ce qui lui attira tant d'épigrammes de la part de Piron. Comme tous les inventeurs d'un nouveau genre, il eut beaucoup plus de mérite que ceux qui marcherent sur ses traces. Il n'écrivit qu'en vers; ce qui lui fit éviter les détails minutieux du tragique bourgeois. Il puisa presque toutes ses conceptions dans les mœurs de son tems et dans la vie ordinaire: ainsi l'on n'eut point à lui reprocher le défaut de la plus grande partie de ses successeurs, qui chercherent trop souvent leurs effets dans ces situations forcées où l'homme ne peut se trouver que par des évènemens rapprochés sans vraisemblance.

Le caractere principal du talent de La Chaussée est une morale pure et une sensibilité qui n'a rien d'affecté. Son style a de l'élégance et de l'harmonie; mais il est trop souvent diffus et sans couleur. Quand il arrive à cet auteur de vouloir être comique, il est presque toujours forcé. Les quatre pieces que nous mettons dans ce recueil sont pleines d'intérêt, et présentent beaucoup d'effets

dramatiques. Elles plaisent également à la lecture et à la représentation, parcequ'elles sont conçues avec sagesse, et parcequ'elles offrent, quoique d'une maniere trop sérieuse, des tableaux de mœurs qui appartiennent à l'art théâtral. Les caracteres de femmes dans La Chaussée ont presque tous la même physionomie; elles ont une tendresse romanesque qui a été justement critiquée. En effet, comme l'observe très bien J. J. Rousseau, ces héroïnes de romans, que l'on offre au théâtre à l'admiration des jeunes gens, ne peuvent que leur donner une fausse idée du monde, et les égarer dès les premiers pas qu'ils y font.

Mélanide, l'École des meres, et la Gouvernante, justifierent l'espoir que l'on avoit conçu du talent de La Chaussée, et leur succès soutenu couronna sa réputation. Il s'essaya avec moins de bonheur sur d'autres sujets. L'École des amis présente un résultat moral : un jeune homme se livre à des amis qui lui nuisent plutôt qu'ils ne le servent, et néglige un homme estimable, autrefois lié avec son pere, qui lui rend en secret de véritables services. Dans cette piece on trouve un

caractere d'officieux qui pourroit être comique, mais dont l'auteur n'a presque tiré aucun parti. Le sujet de Paméla n'étoit pas propre au théâtre; aussi, quoique La Chaussée l'ait traité avec adresse, et se soit principalement occupé à le concilier avec les convenances dramatiques, sa piece n'eut aucun succès. M. de Voltaire, qui fit représenter Nanine six ans après, ne réussit que parcequ'il eut le soin de dépayser le sujet, et de substituer le rôle théâtral de la baronne au caractere insignifiant de miladi Dawers que présentoit le roman. Dans l'École de la jeunesse La Chaussée eut pour objet de montrer l'influence qu'a sur le reste de notre vie la conduite que nous tenons en entrant dans le monde: quand on a eu le malheur de se faire une mauvaise réputation par des folies de jeunesse, on trouve ensuite beaucoup de peine à effacer cette impression désavantageuse; souvent avec la meilleure conduite on n'y réussit pas. C'est ce qu'offrent les développemens du rôle du marquis dans la comédie dont nous parlons. La piece est froide et languissante, et n'a pas reparu au théâtre.

Nous ne nous étendrons ni sur l'Homme de

fortune, ni sur le Vieillard amoureux, ni sur d'autres pieces de La Chaussée qui peuvent être placées au rang des ouvrages les plus médiocres. Il fit une tragédie de Maximien, qui eut quelque succès dans sa nouveauté. Ce sujet présentoit des situations fort théâtrales : une femme partagée entre son amour pour un époux et la tendresse qu'elle doit à son pere, obligée de perdre l'un pour sauver l'autre, pouvoit fournir des développemens pathétiques, et inspirer beaucoup d'intérêt. La Chaussée traita mieux ce sujet que Thomas Corneille, qui, dans le siecle précédent, n'en avoit fait qu'une piece médiocre : son plan est tracé avec un grand art ; les situations sont bien amenées, et les caracteres bien annoncés et bien soutenus. Si La Chaussée avoit pu quitter le ton du drame, et donner à son style l'élévation qui convient à la tragédie, il est à présumer que cet ouvrage seroit resté au théâtre.

La Chaussée fut reçu à l'académie françoise où il remplaça Duportail, magistrat qui s'étoit distingué par son éloquence. Il fit une partie de son discours en vers; usage qu'avoit introduit

Crébillon en 1731. Cet académicien fut de tous ses confreres celui qui s'opposa le plus fortement à l'admission de Piron. Il ne lui pardonna jamais ses épigrammes; et fut sur-tout très piqué d'une plaisanterie que fit le malin poëte dans ses visites aux académiciens. Lorsqu'on représenta l'École de la jeunesse, le public se moqua beaucoup du soin qu'avoit pris l'auteur de mettre en vers les formules de la politesse; les deux vers suivans parurent sur-tout fort ridicules:

En passant près d'ici, j'ai cru de mon devoir
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.

Piron laissa chez tous les académiciens qu'il ne trouva point ces deux vers signés de lui, et probablement ils furent remis à La Chaussée. On sent combien cette plaisanterie dut déplaire à notre auteur, dont l'amour-propre étoit très irascible: et l'on n'a pas besoin de dire qu'il s'opposa plus que jamais à la réception de Piron.

La Chaussée s'occupoit encore d'ouvrages dramatiques, lorsqu'il mourut, en 1754, âgé de 62 ans.

ACTEURS.

CONSTANCE.

DURVAL, époux de Constance.

SOPHIE, niece d'Argant.

DAMON, ami de Durval, amant de Sophie.

ARGANT, pere de Constance.

CLITANDRE, } marquis.
DAMIS, }

FLORINE, suivante de Constance.

HENRI, valet-de-chambre de Durval.

La scene est au château de Durval.

LE PRÉJUGÉ À LA MODE.



Perin del

Gault de S.t Germain dir ex

Quoi! vous me pardonnez l'outrage et le parjure?

Acte V. Sc. V.

LE PRÉJUGÉ
A LA MODE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

Ah! Constance, est-ce à vous à prendre ma défense,
Et celle de l'hymen? vous...

CONSTANCE.

Ce doute m'offense;
Vous me connoissez peu si vous me soupçonnez
De penser autrement.

DAMON.

Madame, pardonnez...

(*à part.*)
Epouse vertueuse autant qu'infortunée!

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hymenée:
Damon, soyez-en sûr; croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

DAMON.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi! votre liaison...

DAMON.

M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur!
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur;
Mais j'y vois encor plus de frayeurs et d'alarmes:
Elle outrage à la fois mon amour et ses charmes.
On se trompe en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement
Dont son sexe est toujours l'innocente victime:
Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime.

Je ne sais quel exemple, ou plutôt quelle erreur
Autorise encor plus son injuste terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcusable?
Elle vous trouve à plaindre, et m'en rend responsable.
Enfin elle me croit complice d'un époux...

CONSTANCE.

Monsieur, elle se trompe, et nous offense tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proie.

CONSTANCE.

Damon, il n'en est rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croie.

CONSTANCE.

Brisons là, je vous prie. Avant notre départ
Sophie à mes conseils aura peut-être égard;
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'est en vous que j'espere;
Vous savez que son sort dépend de votre pere.

CONSTANCE.

J'attends Argant; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je suis confus...

CONSTANCE.

Allez, je me fais un honneur
De la faire changer d'idée et de langage;

Sur-tout que mon époux ignore cet outrage.

DAMON, *à part, en sortant.*

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux?
Que Durval devroit bien y borner tous ses vœux!

SCENE II.

CONSTANCE.

Faut-il que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidele et si sage?
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel?...
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse;
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir;
D'un ingrat qui m'est cher je me ferois haïr:
Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine;
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

SCENE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroissez ému?

ARGANT.

Je suis même en colere.
Je sors de chez Sophie; elle tient de sa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi! vous savez?...

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaisance;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

Durval est à-peu-près ce que je fus jadis;
Ce tems n'est pas si loin que je ne m'en souvienne:
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, et me voilà rangé;
Si bien qu'on me trouva totalement changé:
Et véritablement une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du tems se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre roman;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre,

Bon! naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enfin l'amour se change en amitié...
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié.
Elle ne savoit pas, ni vous non plus, madame,
Que sans amour on peut très bien aimer sa femme.
Elle crut perdre au change; elle dissimula
Peut-être près d'un mois : après cet effort-là
Il survint entre nous un terrible grabuge;
Madame se plaignit, et mon pere en fut juge.
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas.
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas :
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...
Je répondrois de même, et j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit et m'enchante...
Eh bien! madame, soit; vous êtes très contente...
Oui... très heureuse... très...

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites partout du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage

N'est pas toujours un triste et cruel esclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... J'enrage de bon cœur !...
Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur :
Ma niece est votre amie, et je lui sers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

ARGANT.

Oui ; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit.
Damon et votre époux en sont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, et ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hyménée? où les a-t-elle pris?
A son âge on n'a point de chimeres pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles;
Au contraire une Agnès se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la nature :
Elle ne voit l'hymen que sous une figure
Qui, loin de l'effrayer, irrite ses desirs;
Et ce portrait est fait par la main des Plaisirs :
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma niece en prend une autre idée,
C'est l'effet des sujets de chagrin et d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE, *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.
(*haut.*)
Apprenez donc, monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée;
Je ne méritois pas d'être si fortunée:
Mais enfin si mon sort cessoit d'être aussi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pu ramener.
Si quelque occasion peut faire mieux connoître
Et sentir de quel prix une épouse peut être,
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, et qu'elle sait souffrir.
Voilà mes sentimens; tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense;
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, si vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma niece;
Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse;
Et que bientôt Damon...

CONSTANCE.

C'est justement de quoi

J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaise à Sophie.

ARGANT.

Ma niece l'aimeroit?

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie.
Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît?

CONSTANCE.

Ce n'est point un refus; c'est de l'incertitude.
On ne s'engage point sans quelque inquiétude:
En cela j'aurois tort de la désapprouver.
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver,
Peut-être qu'elle cherche autant qu'il est possible
A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.
(*Sophie paroît.*)
Bon! la voici: je vais commencer l'entretien.

SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT, *à Sophie.*

Ma niece, comment donc entendez-vous la chose?

SOPHIE, *en regardant Constance.*

Vous a-t-on dit vrai?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier ! quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a su plaire,
Damon?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là?

ARGANT.

Eh ! c'est apparemment madame que voilà,
Qui t'approuve, et qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu ! c'est pour ton bien,

Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi ! vous me souhaitez un semblable partage !
(*en montrant Constance.*)
Madame est donc heureuse?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Est-ce elle qui le dit?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir :
Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
Plus que je n'en avoue, et que je ne m'en crois:
Peut-être si mon sexe, abusé tant de fois,
Pouvoit espérer d'être heureux en mariage,
Je choisirois Damon... L'exemple me rend sage,
Madame ; j'ai des yeux, et je vois assez clair.
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe.
Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie;
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paroître;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être:
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel

Les plaisirs d'un amour permis et mutuel.
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime;
La mode le subjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse?

SOPHIE, *en montrant Constance.*

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance heureuse, elle!

CONSTANCE, *avec vivacité.*

Oui, madame, je le suis.

SOPHIE, *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis...

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes, et de graces,
Deviez-vous éprouver de pareilles disgraces?
Elle a dit mon secret; je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte?

SOPHIE.

En rien, et je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue?...

SOPHIE.

Oui, malgré vous, madame,
J'ai vu... j'ai reconnu les traces de vos pleurs;
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs.
Mais que dis-je? j'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, et l'autre la dément:
Celle-ci ne veut pas épouser son amant.
Constance... Mais qui diable y pourroit rien comprendre?
En attendant je sais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, madame, heureuse ou non.
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon...
Mesdames, à votre aise; il ne faut point se rendre:
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

(*il sort.*)

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE, *en rêvant.*

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable;
Je le disois.

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable?
Oui, ma chere Constance, il est vrai, je n'ai pu
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi! parcequ'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus sensibles coups,
Violer tous les jours le serment qui nous lie,
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux!... Mais ils ont fait les lois.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave!
Sa femme est sa compagne, et non pas son esclave.
Je vais dire encor plus: tant de tranquillité

Peut vous faire accuser d'insensibilité.

CONSTANCE, *tendrement.*

M'en soupçonneriez-vous?

SOPHIE.

Non, je vous rends justice:
Je sais que vous souffrez le plus cruel supplice;
Mais vous autorisez un injuste soupçon.
On peut interprèter d'une étrange façon
Tous vos soins de paroître heureuse en apparence;
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,
Que nous donne un ingrat quand il nous pousse à bout.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'estime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour;
L'estime d'un époux doit être de l'amour:
Oui, ce sentiment-là renferme tous les autres.
Quoi! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres?
Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés?
Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je suis née et trop tendre et trop vive
Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive:
J'aimerois trop Damon; j'en ferois un ingrat,

Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour et sur sa probité.

SOPHIE, *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garans n'aviez-vous pas compté?
Que sont-ils devenus? qu'est-ce qui vous en reste?
Ce n'étoit qu'une embûche, et qu'un piege funeste
Couvert de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour.

SCENE VI.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.

Madame, je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.

Que me veut-elle?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Eh bien! quelle nouvelle?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement!...

Venez, vous trouverez dans votre appartement...

CONSTANCE.

Mon époux?

FLORINE.

Votre époux! lui! La demande est bonne!
Est-ce jamais par-là que son chemin s'adonne?
Il est vrai que ceci seroit assez nouveau,
Vous logez l'un et l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE.

Florine, sachez mieux respecter votre maître.

FLORINE.

Je me tais... mais...

SOPHIE.

Sachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas!... c'est votre habit.

CONSTANCE.

Comment?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, madame; il est charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Écoutez-moi, de grace;
Ou plutôt venez voir: c'est un habit de chasse,
Mais d'un air, mais d'un goût: venez vous habiller.
Sous cet ajustement que vous allez briller!
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête?
D'où me vient cet habit?

FLORINE.

Je ne sais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, *après avoir rêvé.*

Ah! ah! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi! madame, seroit-ce une galanterie?

CONSTANCE.

Une galanterie, et qui s'adresse à moi?

FLORINE.

A qui voulez-vous donc qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE, *à Sophie, après avoir rêvé.*

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse?
Damon, de qui votre oncle approuve la tendresse...

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois assez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités?...
Mais voici mon époux: dans cette conjoncture
Dois-je lui confier cette étrange aventure?

SCENE VII.

DURVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

DURVAL, *à part.*

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présens.
(*haut.*)
Madame éclate enfin en regrets offensans.

CONSTANCE.

Durval, vous m'étonnez.

DURVAL.

On vient de me l'apprendre;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre:
Je ne l'aurois pas cru malgré tous mes soupçons;
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons
Qui ne sortiront pas sitôt de ma mémoire.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Je l'avois bien prévu... Monsieur, pouvez-vous croire?...
Hélas! c'est un excès où je n'ai point de part...
Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr... Ah! cruelle Sophie!

SOPHIE, *à part.*

J'en suis la cause; il faut que je la justifie.
(*à Durval.*)
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

DURVAL, *à part.*

Ce tems n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat!

CONSTANCE.

Epargnez...

FLORINE.

Point de grace.

Ah! si pour un moment j'étois en votre place...

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher;
Quand vous le remplissez de fiel et d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Vous me perdez, madame.

DURVAL, *à part.*

Il faut lui découvrir...

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

DURVAL.

Vous?

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte.
Je n'ai pu la laisser dans un si triste état
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat:
J'ai vengé sa vertu.

DURVAL.

Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grace, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE, *avec vivacité.*

Quand même vous seriez encor mieux son époux,
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où madame passe;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, *avec fierté.*

Florine, je vous chasse;
Sortez.

FLORINE, *à Constance.*

Moi?

DURVAL, *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt si cruel;
Cette fille vous aime, il est bien naturel.
(*à Florine.*)
Viens, cet avis mérite une autre récompense;
Tiens, prends...

FLORINE, *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépense.

DURVAL, *à Constance.*

Madame, faites grace à ses vivacités.

FLORINE, *à Durval.*

Ah! puisque vous payez si bien vos vérités,
Une autre fois j'aurai le reste de la bourse.
(*Durval la lui donne.*)

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

DURVAL, *à Constance, d'un air enjoué.*

C'est assez... Savez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, *à part.*

Oui, c'est bien là de quoi madame s'embarrasse!

DURVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,
Grande musique ensuite; et bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,
Madame; on partira lorsque vous serez prête...
(*en la regardant.*)
Vous avez un habit convenable à la fête...

CONSTANCE, *avec embarras.*

Monsieur...

DURVAL, *vivement.*

Le rendez-vous est au milieu du bois;
De là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caleche et ce double attelage
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre écuyer laissoit dépérir votre train;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main.
Madame, ce discours semble vous interdire.
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire:
Dépensez hardiment, et vous aurez raison.

FLORINE, *à part.*

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre...
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.
Que je suis malheureuse!

DURVAL.

A quelle occasion?

CONSTANCE.

Ah! je n'aurois jamais prévu, lorsque j'y pense,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

DURVAL.

Vous parlez de licence! en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE.

J'ignore absolument... Je ne sais ce que c'est...
En un mot...

DURVAL.

Achevez... Mais qui vous en empêche?

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux avec cette caleche...

DURVAL.

Eh bien?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi...

DURVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...
Mais c'est assez; je crois que vous devez m'entendre.

DURVAL.

Oui, madame, il n'est pas difficile à comprendre
Que ce sont des présens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

DURVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître?...

FLORINE, *à part.*

J'aurois déja tout fait sauter par la fenêtre.

DURVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

DURVAL, *à part.*

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

DURVAL, *à part.*

N'importe, donnons-lui de violens soupçons.
(*haut.*)
Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour oser vous presser, et même avec instance,
D'éclaircir ce mystere... il nous est d'importance
Plus que je n'ose dire... et que vous ne croyez;
Je vous en saurai gré si vous me l'octroyez.
Voyez, examinez... découvrez... je vous prie,
Qui peut avoir risqué cette galanterie...

De plus... présens ou non... madame... vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez si vous vous en servez.
(*il sort.*)

SCENE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, *à Constance.*

Eh bien! que dites-vous de cette complaisance?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONSTANCE, *après avoir rêvé.*

N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présens?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours aussi plaisans;
Pour qui les prenez-vous? ne croyez point, madame,
Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme;
Il lui donne à regret toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre;
Je crois qu'on en pourroit accuser ces messieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque soupçon?

FLORINE.

J'en ai même plusieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

CONSTANCE.

Eh! n'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas! je sens assez le poids de mes malheurs.
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrace.
(*à Sophie.*)
Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis... Laissez-moi par égard.
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes;
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.
(*elle sort.*)

SOPHIE, *en la regardant aller.*

Quel état! Et l'on veut que je prenne un époux!
Qu'on ne m'en parle plus; ils se ressemblent tous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, *paroît rêveur.*
NOTRE cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.
Il est vrai : mais entrons un moment chez Constance.

DURVAL, *toujours distrait.*
Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs
Il seroit malaisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.
Constance en devoit être ; elle n'est point venue.

DURVAL.
Je devine à-peu-près ce qui l'a retenue.

DAMON.
Entrons chez elle... Allons ; c'est une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

DURVAL.
Oui ; mais je ne vais guere en visite chez elle.

On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuse cruelle!
Du sort de ton épouse adoucis la rigueur;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur!
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste;
Souvent les procédés font excuser le reste.

DURVAL, *après avoir regardé partout.*

Je crois tous nos chasseurs dans son appartement...
Pour nous entretenir choisissons ce moment.
(*il soupire.*)
Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable:
Je t'ai craint; j'ai prévu tes conseils, des discours
Que ma foible raison me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire,
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altere.

DAMON.

Durval, j'ai des défauts, et même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves;
Leur pénible amitié n'est que fers et qu'entraves;
Toujours jaloux, et prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser.
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse;
C'est une liaison libre et délicieuse,
Dont le cœur et l'esprit, la raison et le tems,
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmans;

Et sa chaîne au besoin, plus souple et plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

DURVAL, *d'un air pénétré.*

Eh bien! sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret dont je vais t'avouer le mystere;
Que du fond de mon cœur il passe au fond du tien;
Qu'il y reste caché comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, ami, sont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées...
J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendresse imprévue, inouïe,
Mais qui va décider du reste de ma vie!

DAMON, *avec étonnement.*

Quoi! ton volage cœur se livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours!
Ces ardeurs autrefois si pures et si tendres
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs:
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

DURVAL.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non; je suis ton ami, mais non pas ton complice.

DURVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins;

Permets-moi d'achever: je compte sur tes soins.

DAMON, *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

DURVAL, *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprends les lois,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois;
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'est la mienne.

DAMON.

Constance?

DURVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah! Durval,
A mon ravissement rien ne peut être égal...
N'est-ce point un dépit, un goût foible et volage,
Un accès peu durable, un retour de passage?

DURVAL.

Tu le crains, et Constance en pourra craindre autant.
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant!...
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déja, pour l'assurer de ma tendresse extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet amant qu'on ignore,
Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore

Tous ces amusemens imprévus et nouveaux,
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux
Assez vains pour nourrir une erreur si grossiere.
Je lui fais des présens de la même maniere...
On s'attache encor plus par ses propres bienfaits;
Je le sens, je l'en veux accabler désormais.
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
Que peut-elle penser?... Durval, y songes-tu?

DURVAL.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.
J'ai vu le trouble affreux dont son ame est atteinte;
Cependant je feignois en écoutant sa plainte;
J'affectois un air libre, et vingt fois j'ai pensé
Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé.
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte.
Un préjugé fatal au bonheur des époux
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment! du ridicule! Et quelle en est la cause?
Quoi! d'aimer sa femme?

DURVAL.

Oui: le point est délicat:
Pour plus d'une raison je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déja donné sur moi que trop de prise...

Ce raccommodement devient une entreprise...
J'avois imaginé d'obtenir de la cour
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage.
Damon, voilà pourquoi Constance est du voyage.
J'y croyois être libre et seul avec les miens,
Je comptois y trouver en secret des moyens
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne;
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.
Ma maison est ouverte à tous les survenans,
Mon rang m'attire ici mille respects gênans...
Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie?
Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs;
Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs:
Ainsi des autres; c'est à quoi je dois m'attendre...
Je ne pourrai jamais soutenir cet esclandre;
Il faudra tout quitter : j'irai me séquestrer,
Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'espece,
Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.
Et, véritablement, quelle société
Que celle d'un mari de sa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutele?

DAMON, *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris! Suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON, *ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme?
L'intérêt le fait faire, il ne tient qu'un moment...
(*vivement.*)
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement?
Oserois-tu produire une excuse aussi folle?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole;
Il sauroit t'y forcer, aussi-bien que les lois.
(*tendrement.*)
Mais une femme n'a pour soutenir ses droits
Que sa fidélité, sa foiblesse, et ses larmes;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah! peut-on faire ainsi sans le moindre remord
Un abus si cruel de la loi du plus fort?

DURVAL.

Je suis désespéré; mais je cede à l'usage.
Suis-je le seul?... Tu sais que l'homme le plus sage
Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON, *vivement.*

Oui, lorsqu'il ne s'agit
Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un habit:
Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs
Pour qu'on ne doive plus en être la victime:

L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait.

DURVAL.

Mais enfin je me sens assez fort en effet
Pour sacrifier tout, sans que je le regrette,
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré.

DURVAL.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré.
Un inconvénient, sans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprends à Constance un triomphe si doux,
Si ma femme me voit tomber à ses genoux,
Comment daignera-t-elle user de sa victoire?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire;
Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers.
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les especes,
Sur-tout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses.
Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connois pas ce sexe impérieux:
Dans notre abaissement il met son bien suprême;
Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh ! pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre?
Mais le traitons-nous mieux quand nous l'avons séduit?
Notre empire commence où le sien est détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injustes que nous sommes,
De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes?
Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer?

DURVAL.

Constance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon;
Constance doit me faire acheter mon pardon.
Que de soins, de soupirs, de regrets, et de larmes
Faudra-t-il que j'oppose à ses justes alarmes!
Plus je vais employer de foiblesse et d'amour,
Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.
(*il rêve.*)
Ah! c'en est trop, il faut suivre ma destinée,
La résolution en est déterminée...

DAMON, *en l'embrassant.*

Ah! cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va causer...

DURVAL.

Que dis-tu?
Quelle méprise!

DAMON.

Aux pieds d'une épouse adorable
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable?

DURVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc?

DURVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois succomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire.
Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes,
Lorsqu'elle eût pu te faire un sort si plein de charmes?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus!
Si tu la haïssois, que ferois-tu de plus?

DURVAL, *d'un ton pénétré.*

Hélas! il faut se rendre, et lui sauver la vie.
C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie...
Sois content, mon cœur cede, et se rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.
Quelle rencontre! ô ciel! c'est elle qui s'avance...
Ne ferai-je pas mieux d'éviter sa présence?

(il veut s'en aller, Damon le retient.)

SCENE II.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, *après quelque résistance, se rapproche avec Damon.*

Je retenois Damon qui vouloit s'en aller:
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

DURVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que madame étoit incommodée.

CONSTANCE, *à Durval.*

Je l'ai feint, et je viens vous en rendre raison.

DURVAL, *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas! j'avois besoin d'un peu de solitude.
Vous savez le sujet de mon inquiétude;
Elle augmente sans cesse, et je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis sans douleur envisager la suite;
Je crains d'autoriser une indigne poursuite...

DURVAL.

Est-ce pour ces présens? On saura vos refus.

Je me rends le garant d'une flamme si belle.

DAMON, *bas, à Durval.*

Morbleu! parlez pour vous.

CONSTANCE, *bas.*

Quel garant infidele!

DURVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah! qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie
Pour ceux que la raison et l'amour ont unis.
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis;
On en jouit sans peine et sans inquiétude:
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, et de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante
Une épouse chérie, une amie, une amante:
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs!
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidele.

DURVAL, *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modele.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

CLITANDRE, *aux autres, en entrant.*
Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.

DURVAL, *troublé, à Damon.*
C'est Clitandre et Damis; m'auroient-ils entendu?

CLITANDRE, *en riant.*
Venez, rassemblons-nous, la scene est impayable...
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
(*il rit.*)
Laisse-m'en rire encore.

ARGANT.
Allons, rions. De quoi?

CLITANDRE, *à Durval.*
On m'écrit... Tu riras.

DURVAL, *froidement.*
Peut-être.

CLITANDRE.
Oh! par ma foi,
Nous ne le craindrons plus cet aimable volage,
Ce célebre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans;
Nous le connoissons tous, et même à nos dépens :
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois : son pere fut de même ;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez ;
Voyons quels contre-tems lui sont donc arrivés.

DAMON.

Peut-être quelque époux d'humeur moins pacifique
En a fait le héros d'une histoire tragique ?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens ?

CLITANDRE.

Non ; il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune ?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

DURVAL.

Se seroit-il battu ?

DAMIS.

Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié ?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort?

CLITANDRE.

Autant vaut ;

Il est amoureux fou.

DURVAL, ARGANT, DAMON.

De qui?

CLITANDRE.

C'est lettres closes.
Devine, si tu peux; et choisis, si tu l'oses:
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru?

DURVAL.

Il est audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle su lui plaire?

CLITANDRE.

Eh mais! une coquette est un choix ordinaire.

ARGANT.

Est-ce cette marquise assez bien en appas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude?
En tout cas je le plains, l'esclavage en est rude;
Il faut trop les aimer, et trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'est donc cette actrice?

CLITANDRE.

Eh! non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme?

CLITANDRE.

Eh! vraiment oui, c'est sa femme elle-même.

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

DURVAL, *à Damon.*

Sainfar aime sa femme aussi.

DAMIS, *à Constance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on soit sensé l'on devine le bien...
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien:
C'est un cœur égaré que le devoir ramene,
Que l'amour fait rentrer dans sa premiere chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma présence ici ne vous déplaise;
Je vous laisse railler et médire à votre aise.

SCENE IV.

ARGANT, DURVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

Constance prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon! bon! c'est pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment!

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame...
Eh bien! notre galant aime jusqu'à sa femme?
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

DURVAL, *à Clitandre.*

Et que dit-on partout d'un retour si touchant?

DAMIS.

A ton avis, Durval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu! cette sottise en a fait beaucoup dire.
A la cour, à la ville on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage:
En fin fond de province il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer, et bientôt se haïr.

ARGANT.

C'est un enlèvement.

DAMIS.

Qui n'est pas fort d'usage.

ARGANT.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage ;
Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir,
C'est d'entrer dans le monde, et non pas d'en sortir.

DURVAL.

Ils jouissent sans doute au fond de leur retraite
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux ;
Il adore en esclave un tyran dédaigneux ;
Un maître dont il est le premier domestique,
Qui, trop sûr à présent d'un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l'ennui
De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

CLITANDRE.

C'est à recommencer.

ARGANT.

Sans doute, c'est l'usage...
Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh ! ris-en donc, Durval.

DURVAL.

(*à Damon.*)

Oui... rien n'est plus plaisant. Quelle épreuve! J'enrage.

CLITANDRE.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abymé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

DURVAL, *à Damon.*

Ami, quels propos!

DAMIS, *à Durval.*

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots?

DURVAL, *avec embarras.*

Moi? point du tout; j'en ris autant qu'il m'est possible.

DAMON, *avec indignation.*

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient composer tout le public entre eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.
Mais je vous crois, messieurs, un peu plus de morale:
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez.
A tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,

Laissez-le pratiquer sans y prendre intérêt;
Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

DAMIS, *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philosophie;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit;
Du reste je vous suis obligé.

DAMIS.

C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, et même sans scrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas: on en est convenu.
Il a pris un travers assez bien reconnu,
Puisque son aventure est mise en comédie.

ARGANT.

Tout de bon?

DAMIS.

J'ai la piece; on l'a fort applaudie:
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous;
Nous jouerons celle-ci. Messieurs, qu'en dites-vous?

ARGANT.

Volontiers.

DURVAL, *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON, *avec colere.*

C'est une farce infâme.

DAMIS.

On l'a nommé l'*Epoux amoureux de sa femme.*

ARGANT.

Bon! c'est un des travers qu'on doit moins épargner:
Il n'est pas fort commun, mais il pourroit gagner;
Et la société n'y feroit pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte!
Tant mieux... Aurai je un rôle?

DAMIS.

Oui, sans doute.

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les dames y joueront: Constance aura le sien,
Elle sera l'épouse aimée à toute outrance:
Durval contrefera l'amoureux de Constance:
Damon aura tout juste un rôle de Caton;
(*à Clitandre.*)
Toi, celui d'Étourdi.

ARGANT.

L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un valet: qui pourroit bien le faire?...
(*à Durval.*)
Ah! ton valet-de-chambre, Henri; c'est notre affaire.
Ainsi du reste.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas sur moi.

DAMIS.

Durval, tu te fais fort apparemment.

DURVAL, *froidement.*

De quoi?

DAMIS.

C'est d'engager Constance à jouer dans la piece.

ARGANT.

Je vais la prévenir, aussi-bien que ma niece.

(*il sort.*)

DAMIS, *à Durval.*

Détermine Damon : quant à toi, tu sais bien
Que l'on doit se prêter ; tu ne risqueras rien.

(*Damis et Clitandre sortent.*)

SCENE V.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, *d'un air ironique.*

En est-ce assez? Dis-moi, que pourras-tu répondre?
Il falloit cet exemple afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer?... Ne me presse donc plus;
Tes conseils désormais deviendroient superflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrete,
Et vous y prenez même un rôle!

DURVAL.

Oui, je m'y prête.

A ma femme du moins je parlerai d'amour;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour;
J'en jouirai sans risque, et sans me compromettre.
Hélas! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuser... Oui, je me trahirai:
On verra que je sens tout ce que je dirai.
Je mettrai malgré moi trop d'amour dans mon rôle;
Je me perdrois: je vais retirer ma parole.

DAMON.

Est-il tems? Il falloit ne pas tant s'avancer.
Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.
(*à part.*)
Il le faut embarquer.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ta remarque est cruelle...
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner,
De prétexter un ordre, et de m'en retourner;
Je le vais annoncer, et partir tout de suite.
(*il va pour sortir, et revient.*)

DAMON.

Quelle foiblesse!

DURVAL.

Ecoute, avant que je les quitte:
J'ai fait peindre Constance en secret, et je crois
Que son portrait est fait; car c'est depuis un mois
Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage:
Vois si par aventure il a fini l'ouvrage;

C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin;
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce soin.
Mais tu ne partiras peut-être pas si vîte?

DURVAL.

Dès ce soir même.

(*il sort.*)

DAMON.

Il faut que j'empêche sa fuite.
Si la mode empoisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON.

Enfin Durval nous reste, et j'en ai sa parole;
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins.
Sachons s'il est le seul qui me reste à détruire...
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire?

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE, *en traversant le théâtre.*

Ah! vous voici, monsieur! Entrez-vous au concert?

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

A propos, est-il vrai qu'on vous perd?

DAMON.

Ce terme est trop flatteur; mais je sais le réduire
A sa juste valeur.

SOPHIE.

Eh! tâchez de m'instruire.

DAMON.

Durval devoit partir, un contre-ordre est venu;
C'est par ce contre-tems que je suis rétenu.

SOPHIE.

Un contre-tems, monsieur?

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre, enfin j'ai reçu mon arrêt;
Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est...
Pardonnez ce murmure, il est bien légitime
Au malheureux à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui:
On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidele;
On pouvoit l'adoucir.

DAMON.

Il est donc vrai, cruelle?
Un autre plus heureux, plus digne apparemment...

SOPHIE, *vivement.*

Me feroit encor moins changer de sentiment.

DAMON.

Ai-je pu m'attirer un refus légitime?
J'aurois eu votre cœur si j'avois votre estime.

SOPHIE.

Puisque vous en tirez cette conclusion,
Je n'ai rien à répondre en cette occasion.
Quoi! faut-il vous aimer pour vous rendre justice?

DAMON.

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice:
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Non... j'en voudrois guérir.

DAMON.

Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir,
Si Durval....

SOPHIE.

Je connois jusqu'où va votre zele;
Que vous justifiez cet époux infidele.

DAMON.

Madame, supposons qu'il soit...

SOPHIE.

Oui, tel qu'il est.

DAMON.

Eh bien! en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOPHIE.

Vous aurez tort; et moi j'ai de justes alarmes...
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,

Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours.
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle !
Vous la voyez : elle est étrangere chez elle,
Une personne à charge et sans autorité,
Exposée au mépris, à la témérité ;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidele : inutile avantage !
Sans l'amour d'un époux nous sommes sans éclat :
Son cœur fait notre titre, et nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est-il donc incapable?

SOPHIE.

Il est accoutumé ; cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée:
Son humeur inconstante est trop bien avérée ;
Son exemple, en un mot... Eh! croyez-vous?... Mais non.

DAMON.

Quoi !

SOPHIE.

Ce que je voulois dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grace.

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.
Écoutez : je suis franche, et vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir ;
Je crois connoître à fond votre heureux caractere ;
Autant que votre amour votre vertu m'est chere:
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux ;
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne...
Durval vous ressembloit.

DAMON.

Mais s'il reprend sa chaîne?...

SOPHIE.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui.
Damon, vous me perdrez si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance:
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si Durval...

SOPHIE.

En ce cas...

DAMON.

Achevez, prononcez...
Eh! quoi, vous hésitez?

SOPHIE.

Mais vous m'embarrassez.

DAMON.

Quel risque courez-vous si vous êtes si sûre

Que Durval, dites-vous, sera toujours parjure?

SOPHIE.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour?...
(*tendrement.*)
Le croyez-vous bien sûr ce prétendu retour?

DAMON.

On pourroit l'espérer.

SOPHIE.

Eh bien! il faut l'attendre.

DAMON.

Comment?

SOPHIE.

Jusqu'à ce tems je ne veux rien entendre
Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAMON.

Vous exposer!

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi?

SOPHIE.

J'ai mes raisons.
En un mot je prétends...

DAMON.

Imposez sans réserve,
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous ?

SOPHIE.

Ecoutez jusqu'au bout.
J'exige... Vous m'aimez ?

DAMON.

Ah ! si je vous adore !

SOPHIE.

Eh bien ! je vous défends de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards, et ces soins enchanteurs,
Dont tout autre que moi se laisseroit surprendre.
Enfin je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel soulagement voulez-vous me priver !

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire !

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier ; dois-je vous obéir?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir?
(*elle veut sortir.*)

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE.

De plus je vous défends jusques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse,
Comptez sur un respect égal à ma tendresse...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.
(*il lui prend la main.*)
Oui, ma bouche et mes yeux sauront se contenir.
(*il lui baise la main.*)
J'en jure à vos genoux : si jamais je m'oublie !...
(*il continue à lui baiser la main.*)

SOPHIE, *interdite.*

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie?

DAMON, *étonné.*

Me serois-je échappé?
(*il recommence.*)

SOPHIE, *en voulant se débarrasser.*

Je le crois... Au surplus...
Encore... Une autre fois ne nous oublions plus.
(*elle sort.*)

DAMON, *seul.*

Je serai donc heureux, et je le suis d'avance:
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.
Durval m'a tout promis, allons le retrouver;
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE III.

DAMIS, DAMON.

DAMIS.

Damon, voilà ton rôle.

DAMON.

Oh ! faites-moi la grace
De ne pas m'en charger; que quelque autre le fasse.
(*il sort.*)

SCENE IV.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

(*à Clitandre.*)
On le lui fera prendre... Ah ! je te cherche aussi:
C'étoit pour te donner ton rôle; le voici.
Tu sors de chez Constance ?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les dames,

Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on savoir comment?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'est bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'est-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas, comme toi, ce secret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah! merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux;
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes
Sera-t-elle bientôt au rang de tes conquêtes?

DAMIS.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi! tu voudrois sur moi détourner les soupçons?

DAMIS.

Tant de discrétion m'alarme et m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh ! qui diable se vante ?

Des sots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.

Quand j'en trouve, (cela m'arrive assez souvent)
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visiere.

CLITANDRE.

Je les traite à-peu-près de la même maniere.
A propos, sais-tu bien ?...

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer...

DAMIS.

Quoi !

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

(*à part.*)

Je t'entends. C'est un fat que je veux dérouter.
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot. Ainsi, dans nos galanteries,

Entendons-nous ; sur-tout point de supercheries.
Entre nous seulement soyons honnêtes gens.
Nous sommes en amour assez intelligens ;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune:
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera partout.

CLITANDRE.

Tu ris! Ne cherchons point à nous pousser à bout:
Il faut rouler, il faut avancer: le tems passe ;
Nous en perdrions trop devant la même place...
D'ailleurs certain égard nous convient à tous deux.
Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire et ses plaisirs :
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

Je cede à tes desirs.

CLITANDRE.

Eh bien! quel est le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé?

CLITANDRE, *mystérieusement.*

J'espere.

DAMIS, *le contrefaisant.*

Et moi de même.

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pu te nuire également.
Je vais pousser ma chance, et toi, songe à la tienne:
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

(*il sort.*)

SCENE V.

DAMIS, *riant.*

Va, c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh! parbleu! nous verrons qui s'en fait plus accroire:
Je ne puis être aimé; mais j'en aurai la gloire.

Entendons-nous ; sur-tout point de supercheries.
Entre nous seulement soyons honnêtes gens.
Nous sommes en amour assez intelligens ;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune:
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera partout.

CLITANDRE.

Tu ris ! Ne cherchons point à nous pousser à bout:
Il faut rouler, il faut avancer : le tems passe ;
Nous en perdrions trop devant la même place...
D'ailleurs certain égard nous convient à tous deux.
Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire et ses plaisirs :
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

Je cede à tes desirs.

CLITANDRE.

Eh bien ! quel est le cœur où tu veux t'introduire ?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire ?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé?

CLITANDRE, *mystérieusement.*

J'espere.

DAMIS, *le contrefaisant.*

Et moi de même.

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pu te nuire également.
Je vais pousser ma chance, et toi, songe à la tienne:
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

(*il sort.*)

SCENE V.

DAMIS, *riant.*

Va, c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh! parbleu! nous verrons qui s'en fait plus accroire:
Je ne puis être aimé; mais j'en aurai la gloire.

Il en veut à Constance indubitablement;
C'est, aussi-bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués; il trouvera son maître:
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.
(*il tire un portrait.*)
Je sais me fabriquer des preuves de bonheur:
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur...

SCENE VI.

DAMIS, DURVAL, DAMON.

DAMIS.

Durval, voilà ton rôle et celui de Constance:
Pour Damon, je n'ai pu vaincre sa résistance;
Je te laisse ce soin.

DURVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, et lui donner le sien.
(*il sort.*)

SCENE VII.

DURVAL, DAMON.

(*Durval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.*)

DAMON.

A quoi t'amuses-tu? Vas-tu lire ces rôles?
Eh! morbleu! laisse là des choses aussi folles.

DURVAL.

Je regardois sans voir: mon esprit occupé
Du pas que je vais faire, est encore frappé.
De toutes mes terreurs il m'en reste encore une
Qui malheureusement est la plus importune:
Me garantiras-tu?... Mais tu ne le peux pas...
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,
Retrouverai-je encor sa premiere tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame?
J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flamme.
Eh! de quoi son amour se seroit-il nourri?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances.
Vois comme elle a souffert de toutes mes instances.

Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets;
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes?

DAMON.

Ah! ne t'y trompe pas; c'est un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand:
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable
Ne sait pas à quel point ses malheurs ont été:
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas sa vertu te répond...

DURVAL.

Quel espoir!
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir!
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien...
Mais non; attends encore, ami; ne lui dis rien.
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise!
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter?

DURVAL.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

(*Damon sort.*)

SCENE VIII.

DURVAL, HENRI.

DURVAL.

Ai-je là quelqu'un ?... Hé !... va-t'en et reviens vîte.

HENRI.

Lequel des deux ? De quoi faut-il que je m'acquitte ?

DURVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement :
Va, cours, vole, et reviens le dire promptement.
(*Henri reste.*)
Que fais-tu là planté contre cette muraille ?

HENRI.

A quel appartement, monsieur, faut-il que j'aille ?

DURVAL.

Plaît-il ? Une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRI.

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter.

DURVAL.

Qu'on sache si madame a du monde chez elle.

HENRI.

Chez madame ! Ma foi, l'ambassade est nouvelle.
(*il sort.*)

DURVAL, *seul.*

Pourvu qu'elle soit seule... Aurai-je ce bonheur ?
Pourrai-je sans témoins débarrasser mon cœur

D'un secret dont le poids sans cesse se redouble?...
Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer?

HENRI, *revenant.*

Monsieur, présentement
Clitandre et Damis...

DURVAL.

Sont chez elle apparemment?
Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HENRI.

Oui; mais la compagnie à l'instant est sortie;
En sorte que madame est seule en ce moment.

DURVAL.

Comment! madame est seule?

HENRI.

Oui, seule, absolument.

DURVAL.

Est-il sûr? l'as-tu vu?

HENRI.

Le rapport est fidele.
Oui, monsieur, elle n'a que Florine avec elle.
(*il s'éloigne.*)

DURVAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'est toujours quelqu'un.
Je pourrai renvoyer ce témoin importun...
Allons... il faut aller... puisque tout me seconde.
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
Je suis trop obsédé... Ne pourrai-je jamais

Disposer d'un moment au gré de mes souhaits?
Quel contre-tems s'oppose à ce que je desire!...
Oui; car pour expliquer ce qui me reste à dire
Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...
Irai-je commencer, et fuir comme un éclair?
Je ne puis m'enfermer sans que l'on en raisonne...
Que faire?... Aussi d'où vient que Damon m'abandonne?
Je ne puis le risquer... Il faut y renoncer...
Il me vient dans l'esprit... Oui, c'est bien mieux penser.
Assurément... sans doute... Aussi-bien sa présence...
Ses charmes... ses regards, dont je sais la puissance...
Mes remords... mon amour, dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah! qu'il est mal aisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi-bien qu'on pense à ce qu'on aime!...

(*à Henri.*)

Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait?...
Ai-je là ce qu'il faut?... Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiere visite.
Le plus fort sera fait; le reste ira de suite.

(*il se met à écrire.*)

HENRI.

C'est affaire de cœur. Parbleu! depuis long-tems
Le patron reprenoit haleine à mes dépens...
Tant mieux: plus un maître aime, et plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne.
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

DURVAL.

Sûrement
Je n'aurai de ma vie écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.
(*il continue d'écrire.*)

HENRI, *tirant son rôle.*

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise.
Voyons, tandis qu'il fait éclorre son poulet,
Quel est mon rôle. A moi le rôle de valet!
Mais cela ne va point avec mon ministere:
Je suis homme-de-chambre, et presque secrétaire.
A quelqu'un de nos gens il pourroit convenir...
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...
(*il feuillette et retourne son rôle de tous côtés.*)
Je veux être pendu si j'entends cette gamme...
Ah! Je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné!
Oui-da, le personnage est bien imaginé.

DURVAL.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

HENRI.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage...
Peste! en voici bien long tout d'un article écrit!
Voyons: c'est moi qui parle: aurai-je de l'esprit?
(*il lit.*)
« Oui, Nérine, je suis à l'imbécille maître
« Qui s'est accoquiné, dans ce taudis champêtre,
« A la triste moitié dont il s'est empêtré?

« Son ridicule amour ici l'a séquestré :
« C'est un oison bridé, tapi dans sa retraite,
« Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête ».
Le bel équivalent, au lieu du sens commun !

DURVAL, *impatient.*

Faquin... Contenons-nous... Chassons cet importun.
(*à Henri.*)
Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre?
Aurois-je dû le dire ? Ayez soin de m'entendre
Lorsque j'appellerai ; que l'on se tienne prêt.

HENRI.

Allons ; et qu'on me selle un coureur vif et frais.
(*il sort.*)

SCENE IX.

DURVAL.

(*il se leve.*)
Le parti que je prends est donc bien ridicule,
Si jusqu'à des valets... Étouffons ce scrupule...
(*il se remet.*)
Ce coquin sortira... Je ne sais où j'en suis...
Continuons pourtant... Achevons, si je puis.
(*il écrit.*)
Puissé-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre!
Holà... Henri !... Voyons, relisons cette lettre.
(*il lit.*)
« C'est trop entretenir vos mortelles douleurs :

« L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs ».
(*il lit bas.*)
Je la puis envoyer... Mettons ma signature...
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! j'oubliois d'y joindre aussi ces diamans.
(*il tire un écrin.*)
Constance est peu sensible à ces vains ornemens;
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henri!... Les valets sont d'une lenteur extrême.

SCENE X.

DURVAL, HENRI, *en équipage de postillon.*

HENRI.

Monsieur, me voilà prêt; vous n'avez qu'à parler.

DURVAL.

Quel est cet équipage? Où crois-tu donc aller?

HENRI.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine duchesse...
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

DURVAL, *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRI.

Ma foi, monsieur, tant pis.
Elle se vengera, je vous en avertis.
La duchesse se plaint que pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec madame vous... feignez de renouer.

Je ne sais pas quel tour elle veut vous jouer ;
Mais... tout franc, convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une simple soubrette.

DURVAL, *en donnant la lettre et l'écrin.*

Va chercher la réponse ; et donne cet écrin.

HENRI.

Et des bijoux aussi ? L'affaire ira grand train.

DURVAL.

Finissons ces discours ; va-t'en où je t'envoie :
Je t'attends ; que sur-tout personne ne te voie.

(*Henri sort.*)

DURVAL, *seul.*

D'un terrible fardeau me voilà soulagé...
Ne me serai-je pas un peu trop engagé ?
Je le crains : cependant l'affaire est embarquée.
Oui, mon impatience est un peu trop marquée...
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour ;
Mais qu'y faire à présent?... Te voilà de retour?

SCENE XI.

HENRI, DURVAL.

DURVAL.

Eh bien ? quelle réponse ?

HENRI.

Elle est encore à faire :
Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

DURVAL, *reprenant la lettre.*

Etourdi !

HENRI.

Regardez... Parmi tant de beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

DURVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse ?

HENRI.

Ah ! si vous l'aviez dite !

DURVAL, *à part.*

Non? Tant mieux; ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop; j'en avois du regret.
Cet écrin peut suffire ; il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance avec raison viendra me confier
Cette insulte nouvelle, et s'en justifier :
Notre explication sera plus naturelle,
Et je serai bien moins compromis avec elle.
(*il reprend l'écrin, et met la lettre dans sa poche.*)
C'est bien dit ; je m'en tiens à ce dernier moyen :
(*à Henri.*)
Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.
(*il sort.*)

SCENE XII.

HENRI.

Je suis perdu s'il fait lui-même ses affaires.
Diable ! ceci m'auroit donné des honoraires...
Dans le premier mémoire il faudra les compter :
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en espece courante...
Combien ? Dix, vingt louis ? ma foi, mettons-en trente.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, *avec un paquet de lettres et l'écrin à la main.*

Durval n'est point ici: va, ne perds point de tems;
Tâche de le trouver: dis-lui que je l'attends;
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite;
Il ne daigneroit pas me rendre une visite.
Fais en sorte, en un mot, que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours; mais je ne sais si j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE.

Eh quoi! de tous côtés la fortune ennemie
S'obstine à traverser ma déplorable vie!

Au moment que je prends un trop crédule espoir
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
(en montrant un paquet de lettres.)
Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
Des mépris d'un ingrat, et d'un nouveau parjure :
Une rivale indigne, et barbare à la fois,
M'avertit que Durval, qui vivoit sous ses lois,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...
Est-ce elle qu'il trahit? Et pour surcroît de peines,
Il semble qu'on se plaise encore à redoubler
(en montrant l'écrin.)
Ces indignes présens dont on veut m'accabler.

SCENE III.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE.

As-tu trouvé Durval?

FLORINE.

Non, ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-tems!

FLORINE.

On dit qu'il se promene.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui.
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, madame, éclatez, cessez de vous contraindre:
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE, *tendrement.*

Quand on n'est plus aimée!

FLORINE.

On peut le mener loin.
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh! qui sont-elles donc?

CONSTANCE.

Les soupirs et les larmes.

FLORINE.

Bon! il vous laissera gémir et soupirer.
On croit nous faire grace en nous faisant pleurer:
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne;
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne;
Que le sexe se fait lui-même son tourment,
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat!

CONSTANCE, *remettant les lettres dans sa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat;
Il ne saura jamais, si j'en suis la maîtresse,
Que je sais à quel point il trahit ma tendresse.

Je ne veux point aigrir son cœur et son esprit,
Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer, et de vivre tranquille,
J'assure à mon volage un retour plus facile :
Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et quand il le voudra de se mieux excuser.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présens qu'on m'a faits, et qu'il m'en débarrasse:
Je veux entre ses mains remettre cet écrin.

FLORINE.

Vous en aurez, madame, encore du chagrin;
Ce ne sera pour lui que des galanteries:
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déja fait : vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois?... Il est vrai... j'y serois trop sensible;
Mon cœur, que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiere fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets superflus.
Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prends cet écrin; tu connois l'indiscret...
Que je le hais!

FLORINE.

Lequel?

CONSTANCE.

Ah! tu me désesperes!

FLORINE.

Je vous l'ai dit, madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus
Fais comme tu voudras ; mais ne m'en parle plus.
Que cette indignité ne blesse plus ma vue.

FLORINE.

Allons, madame ; quitte à faire une bévue.

SCENE IV.

FLORINE.

Voyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrin?
Entre nos deux marquis le choix est incertain ;
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par instinct et par réflexion,
Effrontés sans succès et sans confusion,
Impudens, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en défaire ;
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses:
Voilà les compagnons dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense?...

Comment le démêler?... C'est en vain que j'y pense:
C'est l'un ou l'autre; mais de quel côté pencher?...
Il faut pourtant résoudre... Attendez: pour trancher,
Si j'empochois l'écrin... j'en aurois pour ma vie...
Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie,
Oh! non; c'est seulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maîtresse avec moi d'embarras...
Ne nous y jouons point: l'intention est pure;
On y pourroit donner toute une autre tournure.
(*elle voit Clitandre et Damis.*)
Mais la fortune ici les amene tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

Reprenez votre enjeu, la boëte est complete;
Ma maîtresse à ce prix ne veut point faire emplette.
Consolez-vous, une autre en fera plus d'état:
Vous savez ce que c'est: entre vous le débat.
(*elle sort.*)

SCENE VI.

DAMIS, CLITANDRE, *recevant l'écrin.*

DAMIS.

Eh! c'est à toi, marquis, que tes présens reviennent!

CLITANDRE.

A moi! C'est bien à toi, parbleu! qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire...

CLITANDRE.

Le dépit...

DAMIS.

Prends toujours à bon compte:
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu?...

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer...

DAMIS.

Je t'aurois à coup sûr empêché d'échouer.

Voyons donc à quel prix tu mettois ta conquête.
(il ouvre l'écrin.)
Comment, diable! Ah! marquis... le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare ; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

CLITANDRE.

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus
De ce qu'en ma présence on te les a rendus.
On avoit ses raisons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.

Voici Durval.

DAMIS.

Qu'importe? Il peut être présent,
En ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui. Le tour est plaisant!

SCENE VII.

DURVAL, DAMIS, CLITANDRE.

DURVAL, *à part, en entrant.*

Que vois-je? Mon écrin!

CLITANDRE, *à Durval.*

Nous disputons ensemble.

DAMIS, *en montrant l'écrin.*

En voici le sujet.

DURVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble.

(*à part.*)

Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

DURVAL, *ironiquement.*

C'est être courageux.

CLITANDRE.

A-peu-près comme lui.

DAMIS.

Passons, je te l'accorde.

(*en lui montrant l'écrin.*)

Durval, je te remets la pomme de discorde.

DURVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

DURVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

DURVAL.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprends donc ce mystere.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

DURVAL.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS.

Certaine dame, à qui nous rendons quelque soin,
Nous a fait de sa part, sans désigner personne,
Renvoyer cet écrin.

DURVAL.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE, *en regardant Damis.*

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

DURVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'ose le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

DURVAL, *ironiquement.*

Eh! mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

Durval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

DURVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie,
Que pour plaire un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrin, de grace, dites-moi,
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi? La conséquence est claire.

DAMIS, *en frappant sur l'épaule de Durval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

DURVAL.

Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hasardé:
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui sait si quelque tiers, qu'on n'imagine pas,
N'a point secrètement causé cet embarras?
Quelque autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes?

DAMIS.

Oh! qu'il paroisse donc, ce rival ténébreux.
En tout cas que celui qui fait le généreux
Cherche quelque autre objet ailleurs qui le console.
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

DURVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grace, fais-en une ; il y va de ta gloire;
Sans quoi Durval et moi nous n'osons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

DURVAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS, *à Durval.*

En t'éloignant un peu ; car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.
(à Clitandre à demi-bas.)
Te voilà bien... Et toi, sur-tout point d'imprudence.
(il tire un portrait; Clitandre se trouble.) *(à Durval.)*
Tiens, considere un peu...... Vois sa confusion.
(à Clitandre.)
Est-ce là le portrait de celle... en question...

De la dame à l'écrin... Eh bien ?

CLITANDRE, *avec confusion.*

Ah! l'infidele!

SCENE VIII.

DAMIS, DURVAL.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Infidele!... Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle?
Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
Durval, une autre fois pense un peu mieux de moi.

SCENE IX.

DURVAL.

Est-ce une illusion?... Est-ce un songe funeste?...
Quel rapport!... Ah! cruels, achevez donc le reste!
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne saurois forcer mes esprits révoltés...
Le doute... la fureur... O ciel!... Ah! malheureuse!...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse?...
Constance, est-il possible?... Ai-je bien entendu?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu?
Que dis-je? elle n'en eut jamais que l'apparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner

Par des convictions que je dois soupçonner.
Rejetons loin de nous... Le puis-je? Quand j'y songe!
Quoi!... d'une vérité puis-je faire un mensonge?...
Douce sécurité, préjugé si flatteur
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur,
Ah! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire?
L'affreuse vérité découvre ce mystere...
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai que je crus affecté!
Elle ne se faisoit aucune violence.
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

SCENE X.

DURVAL, DAMON.

DAMON, *en suivant Durval.*

Sans doute que l'écrin aura fait des merveilles?
De ce récit charmant enchante mes oreilles.

DURVAL, *avec un regard fixe sur Damon.*

Il a bien réussi.

DAMON.

Je m'en étois douté:
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté?

DURVAL, *en prenant la main de Damon.*

Constance a surpassé ton attente et la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

DURVAL, *avec fureur.*

Holà!... Quelqu'un!... Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue?

DURVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sais que penser, je ne sais que prévoir
Du trouble où je te vois.

DURVAL.

Sa cause est imprévue.
Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.
Quel aveu différent de celui...

DAMON.

Quel courroux!

DURVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Quoi! serois-tu jaloux?

DURVAL.

Je ne le fus jamais; j'estimois trop Constance:
Je serois trop heureux dans cette circonstance...
Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime.

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

DURVAL, *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avoit son cœur : c'est l'aveu qu'on m'a fait...
C'est un mystere affreux.

DAMON.

Que je ne saurois croire.
Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

DURVAL.

Ne prends plus sa défense ; il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié quand l'amour ne peut rien ?

DAMON, *en appercevant Constance.*

Modérez-vous du moins ; la voilà qui s'approche.

SCENE XI.

DURVAL, DAMON, CONSTANCE.

DURVAL, *avec un air un peu plus modéré.*

Madame, épargnons-nous la plainte et le reproche :
Il faut nous séparer pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais
Jusqu'à ce que le ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, et reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfere à tous,

Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse;
C'est de tous vos bienfaits le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits;
Je n'examine rien puisque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure:
Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure?

DURVAL.

Eh! madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus;
Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre;
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous.
Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mere,
N'être pas moins fidele, et vous être plus chere!

DURVAL, *avec fureur.*

Je ne puis supporter cette témérité.
Perfide! il vous sied bien ce langage affecté!

CONSTANCE.

Ah! quel titre odieux! Est-ce à moi qu'il s'adresse?

DURVAL.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse?
Eh quoi! de quels transports êtes-vous enflammé?

Doit on déshonorer ce qu'on a tant aimé?

DURVAL.

Il falloit savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait?

DURVAL.

Vous osez encor me défier.

CONSTANCE.

Hélas! dois-je mourir sans me justifier!
Que je sache du moins ce qui m'ôte la vie...
J'y succombe... Je meurs...

DAMON.

Elle est évanouie.

(*Constance se laisse aller dans un fauteuil, et, en tirant son mouchoir, elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement; mais il est apperçu par Durval qui les saisit.*)

DURVAL.

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion?
Sans doute ce sera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouse infidele.

DAMON.

Il faut la secourir; permettez que j'appelle.
(*il sort.*)

SCENE XII.

DURVAL, CONSTANCE, *presque évanouie.*

DURVAL.

Que m'importe le soin de ses jours et des miens?
Je vais donc la convaincre ; en voici les moyens.
Ah ciel ! quelle ressource accablante et funeste !
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, *ouvrant les yeux.*

Ah ! que tenez-vous là ? je voulois les brûler.

DURVAL.

S'ils ne vous chargent point pourquoi tant vous troubler?
Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas ! qu'allez-vous faire ?

DURVAL.

Plus vous craignez et plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux ;
Durval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grace... écoutez-moi.

DURVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

DURVAL.

Il faut attendre.
A des discours sans preuve on auroit répondu ;
Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds ; souffrez que je vous presse.

DURVAL.

Vous vous justifierez.

SCENE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, DURVAL, CONSTANCE.

FLORINE, *en courant à Constance.*

Ah ! ma chere maîtresse,
Dans quel abaissement...

SOPHIE, *à Durval.*

Constance à vos genoux !
(*ils la relevent et la mettent dans un fauteuil.*)

DURVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre :
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
(*à Argant.*)
Damon vous aura dit ce qui se passe ici ?

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

DURVAL.

Il va l'être à l'instant, je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

DURVAL, *distribuant des lettres.*

En voici ; lisez donc ces coupables écrits.
Que je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE, *en prenant un billet.*

Moi, je les soutiens faux.

DURVAL.

Je vois ce qu'elles craignent:
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion...
Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT, *en ouvrant les billets.*

Diable! Allons doucement; ceci change la these.
Ce billet-là...

DURVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Eh! mais, par parenthese,
Il est de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi.

DURVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

DURVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

DURVAL, *en regardant reconnoît son écriture.*

Juste ciel!

ARGANT.

Parbleu! c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, monsieur?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT, *en lui rendant le sien.*

N'allons pas plus avant; le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît; c'est lui qui l'a voulu.
(*elle lit.*)
« Que je suis offensé de toutes vos alarmes!
« S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,
« Ils ont fait dans leur tems leur effet sur mon cœur.
« Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre:
« Une épouse n'est point une rivale à craindre.
« Puis-je vous préférer un semblable vainqueur?
« Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,
« Et de me soupçonner d'un si grand ridicule ».
Le style est obligeant.

ARGANT.

Ne nous épargnez pas:

Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien!

FLORINE *s'avance pour lire la sienne.*

Autre lecture... Enfin... Oh! par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
(*elle rend le billet.*)
Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire;
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.

DURVAL, *en revenant de son étonnement.*

Mais enfin le portrait...

SOPHIE.

Quoi! vous récriminez!

FLORINE.

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure!
C'est être trop cruel.

FLORINE, *vivement.*

C'est un traître, un parjure,
Qu'une autre traiteroit de la bonne façon.
(*elles enlevent Constance.*)

SOPHIE.

Venez: pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, *entraînée malgré elle.*

Je ne puis... Permettez. Quoi! ne pourrai-je apprendre...

SOPHIE.

Non, ce n'est plus à vous, madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, *en se retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour!... Damon, vous m'entendez?
(*elles sortent.*)

DAMON.

O ciel!

SCENE XIV.

ARGANT, DURVAL, DAMON.

ARGANT, *à Durval.*

Vous avez fait une rude entreprise;
Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise.
Pour convaincre une femme il faut bien du bonheur:
Rarement un époux en vient à son honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires
On ne sauroit avoir des preuves assez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point:
Elles ne s'aiment pas; mais accusez-en une,
L'émeute est générale, et la cause est commune;
Vous verrez aussitôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, et sonner le tocsin;
Protéger l'accusée, et s'enflammer pour elle;

Se prendre aveuglément de tendresse et de zele;
Passer de la pitié jusques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur...
Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une autre.
Je vous plains; mais que faire? Elle a barre sur vous:
Il faut en attendant se taire et filer doux.
(*il sort.*)

SCENE XV.

DURVAL, DAMON.

DURVAL.
Tu me vois pénétré de douleur et de rage.
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage.....
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi!...
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage?...
Cependant je l'accuse, et je suis confondu.

DAMON.
N'es-tu pas plus heureux que d'être convaincu?

DURVAL.
En suis-je moins certain? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste

De la rendre odieuse autant que je la hais;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie:
Mais je connois Constance, et je mettrois ma vie...

DURVAL.

Tu la perdrois... Constance... O regret superflu!
J'ai creusé cet abyme où son cœur s'est perdu;
Mon exemple a causé la chûte qui m'accable...
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON.

Ne le suivez donc plus comme vous avez fait,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage:
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

DURVAL.

Je le paie assez cher, hélas! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer et m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidele;
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

DURVAL.

Ils sont faux; mais enfin je cede à ta priere:
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entiere.
Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé

Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime :
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime ;
Puisque j'ai deux rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON, *en domino.*

(*Il paroît dans le fond du théâtre des girandoles allumées.*)

DURVAL.

Viens; tandis que le bal dans cette galerie
Occupe tout le monde, acheve, je te prie.
Que veut dire ce peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'est un vol; et voici comme on te l'a soustrait.
Damis a chez ce peintre été par aventure;
Il l'a vu travaillant à cette miniature;
Alors notre marquis a formé le dessein
De se l'approprier, et d'en faire un larcin.
Un de ses gens qu'il a couvert de ta livrée
L'est allé demander; le peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis.

C'est ce que j'en ai su, sans t'avoir compromis;
Car je viens de trouver ce peintre chez Constance:
J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

DURVAL.

Quelle scélératesse!... Ah! permets, cher ami...

DAMON.

Attends; je ne sais pas les choses à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres:
D'abord ils ont voulu faire les petits-maîtres;
Mais je leur ai serré de si près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu! qu'ils changeassent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries:
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries.
Le renvoi de l'écrin leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte,
(*en lui donnant le portrait.*)
J'ai repris le portrait, et je te le rapporte.
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

DURVAL, *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur imprudence!
Et d'un autre côté quelle affreuse vengeance!

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

DURVAL.

Hélas! reproche-moi plutôt un autre excès.
Je me trouve, au milieu de mon bonheur extrême,

Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets...

DURVAL.

Dis à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est tems de pourvoir.

DURVAL, *attendri et les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent?... Que faut-il que j'espere?
Dis-moi... Qu'est devenue une épouse si chere?...
Ah! je suis son bourreau plutôt que son époux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups?
Sa blessure est mortelle, et j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat:
Elle en impose à tous, et cache son état.
Son courage surpasse encor son infortune.
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant (mais sans être indiscret)
Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste.
Son courage est peut-être à son dernier effort.

DURVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort:
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle;
Peins-lui mon désespoir Ah! quel que soit ton zele,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié!
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sauras mieux que moi persuader Constance:
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur?

DURVAL.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage?

DAMON, *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

DURVAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,
Qui vient de se porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,
Opprobre sur opprobre, injure sur injure,
Aille aussitôt braver l'objet de sa fureur,
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur:
La honte me retient...

DAMON.

Durval, elle t'abuse:
La honte est dans l'offense, et non pas dans l'excuse.

DURVAL.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits

Où je jure à Constance un éternel mépris?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance,
Compter sur des sermens que j'ai détruits d'avance?

DAMON.

L'amour pardonne tout. Mais je t'ouvre un moyen;
Je dois avec Constance avoir un entretien;
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe:
C'est elle qui m'a fait demander cette grace;
Pendant le bal, j'espere en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement;
Je dois rester masqué.

DURVAL.

Si je prenois ta place?

DAMON.

Durval, tu me préviens.

DURVAL.

En parlant à voix basse,
Je pourrai la tromper; j'éclaircirai mon sort,
Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine assurance;
Tu nous observeras alors avec prudence,
Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

DURVAL.

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler,
Constance contre moi peut et doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence:
Ce seroit essuyer toute leur violence;
Ce seroit m'exposer à ses premiers transports;
Et j'ai pour en mourir assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

DURVAL.

Trop de timidité me punit et la venge.

DAMON.

C'est une cruauté...

DURVAL.

Ma foiblesse est étrange;
Mais enfin... Quelqu'un vient: c'est Florine, je crois.
Je te laisse: sers-moi pour la derniere fois.

(*il sort.*)

SCENE II.

DAMON, FLORINE, *éloignée.*

DAMON.

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites!...
S'il me désavouoit?... Ah! trop cruel ami!...
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend; lui tiendrez-vous parole?
Elle est impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vole.

SCENE III.

FLORINE.

Quelle sera la fin de cet évènement?
Garre le cloître; il fait un triste dénouement:
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiete;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite.
Prendre congé du siecle à l'âge de vingt ans;
Il nous quitte assez tôt sans prévenir ce tems.
Passe quand jusqu'au bout on a joué son rôle;
Du moins le souvenir du passé vous console;

On l'emporte avec soi, cela sert de soutien :
Mais pour moi, dieu merci, je suis réduite à rien ;
Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre?
Me plaindre que le tems coule trop lentement;
N'avoir que mon ennui pour tout amusement.
Le monde a ses chagrins: eh bien! on les essuie;
On s'accoutume, on roule, et l'on pousse la vie;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint,
On s'agite, on se flatte, on espere, et l'on craint:
Il vient un bon moment; car il faut qu'il en vienne;
On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienne.

SCENE IV.

CONSTANCE, *en domino, démasquée;* FLORINE.

CONSTANCE, *en regardant derriere elle.*
Damon suivoit mes pas... et je ne le vois plus;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille;
Notre entretien sera plus sûr et plus facile.

SCENE V.

CONSTANCE un homme déguisé.

CONSTANCE *congédie Florine.*

Vous voici... Reprenons le fil de ce discours
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes alarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir:
C'est encore un motif qui m'a contrainte à fuir.
(*elle essuie ses yeux.*)
Je rappelois un tems bien cher à ma mémoire:
Quand Durval commença mon bonheur et ma gloire,
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison?
Notre hymen se conclut. Aurois-je dû m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déja si tendre,
Le seroit encor plus? Je vis de jour en jour
Qu'on ne sauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fût le progrès de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de même.
Qu'est devenu ce tems? Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un sort si plein d'attraits.
Un revers imprévu détruisit ma fortune;
Ma tendresse bientôt lui devint importune;
L'excès de mon amour lui parut indiscret:

Je le vis ; il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un époux que j'adore,
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour-à-tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour.
J'eusse été trop heureuse ! En ce malheur extrême
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime ;
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, et cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, et cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses lois.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.
Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre :
C'est la premiere fois ; dans l'état où je suis
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis ;
Je m'épanche avec vous ; je ne dois rien vous taire
Puisque je vous demande un conseil salutaire.
Je ne prétends point faire un détail superflu,
Ni rappeler ici ce que vous avez vu ;
Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
Vous vous attendrissez... Est-ce un heureux présage ?
Enfin est-il bien vrai que Durval ait rendu
Justice à son épouse ? Ai-je bien entendu ?
C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre ?
Vous-même n'avez-vous rien de plus à m'apprendre ?
Mais comment puis-je avoir révolté mon époux ?

Un cœur indifférent peut-il être jaloux?...
Je m'y perds... Cependant je lis dans sa pensée;
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?
Je souffre plus que lui du juste repentir
Que sans doute à présent il en doit ressentir:
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'aliene encore;
Que sa honte, offensante et cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah! peut-être j'étois dans cette conjoncture;
Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture.
Je le desire trop pour ne pas l'espérer...
Vous ne me dites mot?... Que dois-je en augurer?
Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,
Si son heureux retour avoit quelque apparence,
Qui peut le retarder?... Si mes jours lui sont chers,
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyoit les transports que mon cœur vous déploie...
Ah! qu'il ne craigne rien que l'excès de ma joie...
Que dis-je? s'il le faut, j'irai le prévenir:
C'est sur quoi je cherchois à vous entretenir.
Je ne puis à présent être trop circonspecte;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie?
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie...
Ah! daignez par pitié... Vous soupirez tout bas...

Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras?...
J'entends ce que veut dire un si cruel silence;
Vous n'osez...

LE MASQUE, *à part.*

Ah! c'est trop me faire violence!

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit?... Parlez... Quel funeste regret?...
(*elle voit un portrait entre ses mains.*)
Mais... qu'ai-je vu? comment? d'où vous vient mon portrait?
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE, *en lui présentant une lettre.*

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous?...

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'est une lettre.
Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir.
C'est le coup de la mort que je vais recevoir...
(*elle ouvre le billet.*)
De la main de Durval ces lignes sont tracées.
Mais que vois-je? des pleurs les ont presque effacées.
(*elle lit.*)
« C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;
« L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs.
« Chere épouse, il n'est rien que votre époux ne fasse
« Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.

« Vous avez rallumé ses premieres ardeurs ;
« Trop heureux s'il expire en obtenant sa grace » !...
Ah! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux?
Conduisez-moi, courons...

DURVAL, *démasqué, à ses pieds.*

Il est à vos genoux...
C'est où je dois mourir... Laissez-moi dans les larmes
Expier mes excès et venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur :
Je reprends avec lui ma vie et mon bonheur.

DURVAL.

Quoi! vous me pardonnez l'outrage et le parjure?

CONSTANCE.

Oui; laisse-moi goûter une joie aussi pure.

DURVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh! de qui? c'est un songe passé ;
Ton retour me suffit.

DURVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te suis chere,
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

DURVAL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.
(*on entend du monde; Constance paroît inquiete.*)
Devant tout l'univers je vais me déclarer...

SCENE VI.

CONSTANCE, DURVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

Comment, diable! La scene a bien changé de face.
Ah! ah! mon gendre en conte à sa femme. Il l'embrasse!
Mais est-ce tout de bon?

FLORINE.

Certes, l'effort est grand.

SOPHIE, *ironiquement, à Damon.*

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

DURVAL, *avec véhémence.*

Oui, je ne prétends plus que personne l'ignore;
C'est ma femme, en un mot, c'est elle que j'adore.
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit;
On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible
Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela;
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidens-là.
Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON, *à Sophie.*

Oserois-je à mon tour, sans indiscrétion,

Vous faire souvenir d'une convention?

SOPHIE.

(*à Constance.*)

Damon, je m'en souviens. Ah! ma chere Constance...
Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance.

ARGANT, *en lui prenant la main et la mettant dans celle de Damon.*

Oui, conseillez un cœur déja déterminé...
Le conseil en est pris quand l'amour l'a donné.

FIN DU PRÉJUGÉ A LA MODE.

EXAMEN

DU PRÉJUGÉ A LA MODE.

La fable de cette piece a beaucoup de rapports avec celle du Jaloux désabusé, de Campistron. Dans l'un et l'autre ouvrage un mari qui a long-tems négligé sa femme revient à elle épris de l'amour le plus tendre, et cache avec soin cette passion qu'un faux préjugé lui fait paroître ridicule : agité par tous les tourmens de la contrainte et de la jalousie, mais éclairé enfin sur le caractere et la conduite d'une épouse vertueuse, il reconnoît des torts qui lui sont aussitôt pardonnés, et brave les sarcasmes que peuvent lancer contre lui les anciens compagnons de ses plaisirs. Campistron, qui avoit des idées très saines sur l'art de la comédie, conserve à son héroïne toute la dignité et toute la décence de son sexe; mais il lui donne un peu de malice, et tire de cette heureuse combinaison les situations comiques de sa piece. La Chaussée, beaucoup plus réservé et affectant de chercher un résultat plus moral, offre dans Constance une victime de l'amour et de la vertu : négligée par son époux, n'obtenant de lui que les soins prescrits par l'usage et par la politesse, ne recevant pour prix des avances les plus tendres que des réponses froides et évasives, elle ne se permet aucun murmure, dissimule ses douleurs,

ne souffre point que l'on soupçonne les torts de son mari, et porte la générosité jusqu'à vouloir faire croire à ses amis qu'elle est heureuse. Sans doute cette femme doit inspirer un grand intérêt; mais sa patience unie à la passion la plus vive ne passe-t-elle pas un peu les bornes de la vraisemblance? un personnage absolument passif qui n'oppose qu'une douceur inaltérable à tous les chagrins qu'on lui fait éprouver ne doit-il pas jeter de la monotonie dans un ouvrage de longue haleine? enfin le but moral même n'est-il pas manqué, par la raison que la peinture de ces vertus trop rares ne laisse ordinairement au spectateur que l'idée d'une combinaison idéale et romanesque? La femme que peint Campistron, aussi vertueuse que Constance, a beaucoup plus de naturel; sa conduite est plus conforme à l'esprit de son sexe: elle égaie le spectateur par le stratagême innocent qu'elle emploie; et, si l'on admet pour un moment que la comédie puisse avoir un résultat vraiment moral, celui du Jaloux désabusé ne l'est pas moins que celui du Préjugé à la mode.

Quoique sous presque tous les rapports cette piece soit très inférieure à nos bonnes comédies, cependant on ne peut se dissimuler qu'elle offre de grandes beautés dans le plan et dans le développement des principaux caracteres. Durval s'est retiré à la campagne pour que la réconciliation qu'il médite ait moins d'éclat; mais il éprouve le sort des grands seigneurs et des gens riches qui rarement peuvent jouir d'eux-mêmes: dans sa retraite il est

suivi par des jeunes gens dont il a autrefois partagé les folies; là sa conduite est beaucoup plus observée que s'il étoit à la ville; les plaisanteries sur les maris amoureux de leurs femmes, qui retentissent sans cesse à ses oreilles, redoublent sa fausse honte; il est plus embarassé que jamais. C'est un grand art dans les poëtes comiques que de choisir pour l'instant de leur action celui où le caractere du principal personnage est pour ainsi dire contraint de se dévoiler par la situation critique dans laquelle il se trouve. La Chaussée est un des auteurs dramatiques qui ait le mieux employé ce ressort. Cependant Durval, plus épris que jamais, veut savoir si sa femme, révoltée par l'indifférence dont elle souffre depuis si long-tems, ne seroit pas sensible à de nouveaux hommages: il lui fait parvenir en secret de riches présens; elle ignore de quelles mains ils viennent; et sa délicatesse en est offensée: elle reçoit un riche écrin; et presque certaine qu'il lui a été adressé par l'un des marquis qui habitent le château, elle le leur renvoie; celui auquel il est remis le montre à Durval, qui découvre en même tems que ce jeune étourdi possede le portrait de Constance. Alors sa jalousie est à son comble, et devient d'autant plus violente qu'il croit avoir saisi la correspondance de sa femme. Il éclate en présence de plusieurs personnes, et pour prouver la perfidie de Constance il distribue à tous les interlocuteurs les lettres que son emportement ne lui a pas permis de parcourir: il se trouve que c'est une correspondance de Durval lui-même avec l'une de ses

maitresses que cette derniere a eu la méchanceté d'envoyer à Constance : la scene est comique et théâtrale ; l'humiliation de l'époux est complete ; aussi reçoit-il plusieurs traits piquans. Cette situation, une des plus fortes que La Chaussée ait inventées, est amenée avec beaucoup d'adresse : cependant on a peine à concevoir comment Durval, cet homme si susceptible sur le point d'honneur, met toute sa maison dans la confidence de sa honte, et pousse l'aveuglement de sa fureur jusqu'à faire lire tout haut, en sa présence, les lettres qu'il croit que Constance a écrites à un amant.

Le rôle de Sophie est bien conçu : on aime à voir une femme d'un caractere décidé qui prend le parti de Constance, et qui ne perd pas une occasion de faire rougir Durval de sa conduite avec sa femme ; on desireroit seulement que ce personnage fût moins sérieux : il paroît que l'auteur auroit pu en tirer parti pour répandre du comique dans son ouvrage. Damon, l'amant de Sophie, qui souffre de la mauvaise idée que Durval lui a donnée des hommes en général, a peu de physionomie ; mais il est employé utilement dans l'intrigue de la piece. Les deux marquis sont une foible copie de ceux que Moliere a peints dans le Misanthrope; leur fatuité n'est ni assez légere ni assez gaie, et dans tous les détails qui s'éloignent de l'action ils fatiguent plutôt qu'ils n'amusent.

Le caractere d'Argant est le plus gai de l'ouvrage. Cette combinaison a été justement reprochée à La Chaussée : pourquoi donner une morale relâchée au pere de la vertueuse Constance ? pourquoi lui faire

faire des plaisanteries souvent forcées sur la liaison conjugale? un pere doit-il s'exprimer ainsi en présence de sa fille? Lorsque Moliere a peint des vieillards ridicules, il leur a donné des goûts vicieux ou peu convenables à leur âge; alors il n'a gardé aucun ménagement. Mais La Chaussée n'a pas eu l'intention de rendre Argant ridicule: c'est un homme qui n'a plus aucune illusion, qui rit de tout, et qui ne craint pas même de plaisanter sur les chagrins trop fondés de sa fille. Il peut paroître surprenant qu'un auteur qui affichoit une morale si sévere soit tombé dans une faute de ce genre.

Cette piece est écrite avec pureté et élégance. Les défauts que nous avons relevés n'empêchent pas qu'elle n'inspire un intérêt très vif à la représentation. Pour produire cet effet elle a besoin d'être jouée avec beaucoup d'ensemble: c'est ce qui explique pourquoi on ne la remet que très rarement.

FIN DE L'EXAMEN DU PRÉJUGÉ A LA MODE.

MÉLANIDE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE LA CHAUSSEE,

Représentée pour la premiere fois
le 12 mai 1741.

10.

ACTEURS.

DORISÉE, veuve.
ROSALIE, fille de Dorisée.
THÉODON, beau-frere de Dorisée.
LE MARQUIS D'ORVIGNY, amant de Rosalie.
MÉLANIDE, amie de Dorisée.
DARVIANE, amant de Rosalie.
UN LAQUAIS.

La scene est à Paris, dans un hôtel.

MÉLANIDE



Perin del *Gault de St Germain direx*

Oui, je suis votre pere, Oui, je suis votre époux.
Que l'amour et l'hymen nous réunissent tous !

Acte V. Sc. III.

MÉLANIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISÉE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

J'AURAI fait à Paris un voyage inutile!

DORISÉE.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où depuis si long-tems
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

MÉLANIDE.

Ils étoient ignorés; et le secret console.
Je ne crains que l'éclat.

DORISÉE.

Quelle crainte frivole!
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert?

Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MÉLANIDE.

S'ils étoient divulgués j'en serois désolée.

DORISÉE.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour;
Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre appartement reculé, solitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire.
Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille, et Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chere Mélanide,
Comptez que mon beau-frere est un ami solide,
Un homme essentiel: je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas! je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE.

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer
Que ses soins généreux pussent rien opérer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

DORISÉE.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! vous méritez trop pour espérer si peu.
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu
Qui depuis quelque tems m'embarrasse et me pese.

MÉLANIDE.

D'où vient?

DORISÉE.

C'est que je crains...

MÉLANIDE.

Quoi?

DORISÉE.

Qu'il ne vous déplaise.

MÉLANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh! de grace, ordonnez:
Puis-je vous être utile?

DORISÉE.

Oui, sans doute. Apprenez
Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.
Ma fille en est la cause.

MÉLANIDE.

Ah! seroit-il possible?

DORISÉE.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût comme au mien
Je voudrois la pourvoir; et vous concevez bien
Le sujet douloureux de mes peines secretes.
Est-ce avec peu de bien, des procès et des dettes,
Que je puis à mon gré lui choisir un époux?
Je crois que le plus sûr, s'il n'est pas des plus doux,
Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage
Il seroit un parti qui rassemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix;
Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la premiere jeunesse.

MÉLANIDE.

Est-ce un homme de guerre?

DORISÉE.

Oui, mais très estimé.

MÉLANIDE.

Aime-t-il Rosalie?

DORISÉE.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête:
Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête;
Et s'il n'a pas encore osé se proposer,
J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer...

MÉLANIDE.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux faire.

DORISÉE.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

MÉLANIDE.

Quoi! c'est un avantage, et vous vous consultez!

DORISÉE.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés.

MÉLANIDE.

Quelles difficultés?

DORISÉE.

Sur-tout il en est une.
Si je poursuis le bien que m'offre la fortune,
Monsieur votre neveu sera désespéré.
A tout autre parti je l'aurois préféré;

Car enfin son amour, dont il n'est pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.
Cet heureux mariage eût resserré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
Darviane et ma fille étoient nés l'un pour l'autre:
Mais vous connoissez trop mon état et le vôtre;
Tant de félicité n'est pas faite pour nous:
Madame, cependant parlez, qu'ordonnez-vous?

MÉLANIDE.

Darviane sans doute a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre:
S'il ose s'en flatter je ne sais pas pourquoi.
Il manque de fortune; et, comme il n'a que moi
Sur qui puisse rouler toute son espérance,
Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.
Mais d'un enchantement plus fort que mes discours
Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.
N'ayez pour Darviane aucune complaisance;
Et comme son amour, et sur-tout sa présence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment?

MÉLANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.
N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle?
Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,

Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t-il s'y résoudre?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah! vous pouvez l'aimer
Sans craindre que personne ose vous en blâmer;
Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

MÉLANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISÉE.

Quel est-il?

MÉLANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage et beaucoup de droiture;
Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature:
D'ailleurs je ne crois pas qu'on puisse à dix-huit ans
Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.

MÉLANIDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,

A partir dès demain je saurai le contraindre;
Et je vais de ce pas...

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

DARVIANE, MELANIDE.

MÉLANIDE.

J'avois à vous parler.

DARVIANE.

Ma joie en est extrême.
Le sujet qui m'amene est sans doute le même;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MÉLANIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

DARVIANE.

Non, madame.

MÉLANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

DARVIANE.

Rien ne me presse encor; et je compte...

MÉLANIDE.

Au contraire,
Vous partez dès demain.

DARVIANE.

Sur un nouveau congé
Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

MÉLANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.
Faut-il sur vos devoirs qu'un autre vous éclaire?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement?
Puisqu'on pense de vous avantageusement,
Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

DARVIANE.

Ne puis-je demander sans scrupule et sans crainte
Que l'on me renouvelle un malheureux congé?
Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

MÉLANIDE.

D'accord ; mais le plus sage est celui qui s'en passe.
Eh ! peut-on sans rougir aller demander grace
Quand il est question de remplir son devoir.
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir?
Vous n'osez me le dire, et j'entends ce langage.

DARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.
Dans ma profession il est quelques loisirs
Que la gloire permet de prèter aux plaisirs :
Quand il en sera tems je pourrai m'y soustraire.
Je ne sais point manquer où je suis nécessaire.

MÉLANIDE.

J'ai vu que votre ardeur et votre activité
Ne se mesuroient pas sur la nécessité :

Un cercle moins étroit renfermoit votre zele.
Déja l'on vous citoit partout comme un modele.
Ah ! vos devoirs pour vous auroient le même appas;
Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas.
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laissez, monsieur, laissez l'amour aux gens heureux.
Hélas ! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaîne importune,
Eh! comment voulez-vous aller à la fortune?
Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

DARVIANE.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort?
Est-il si différent de celui de tant d'autres?

MÉLANIDE.

Ne vous comparez point...

DARVIANE.

Quels discours sont les vôtres!
Mon sort n'est pas des plus heureux sans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés à qui je dois la vie,
Contraints par des malheurs à quitter leur patrie,
Ayant bientôt après fini leurs tristes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autres secours
Que vos seules bontés avec quelque naissance;
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance
Pris des soins que le tems n'a pu diminuer:
Tant que vous daignerez me les continuer

Ma situation ne sera point affreuse.

MÉLANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuse;
Mais, par un contre-tems qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste;
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux
Qui prend de plus en plus sur votre caractere ;
Le plus léger obstacle aussitôt vous altere:
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée?
La moindre, dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur
Il faut légèrement glisser sur bien des choses:
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller se renfermer:
Ce discours vous ennuie?

DARVIANE.

En quoi donc?

MÉLANIDE.

J'en soupire.
Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire
A la veille du jour où vous m'allez quitter;

Partout où vous serez tâchez d'en profiter.

DARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ?

MÉLANIDE.

N'y formez point d'obstacle;
Le cœur d'un galant homme est son plus sûr oracle:
Interrogez le vôtre, et suivez son conseil.

SCENE III.

DARVIANE.

Oh! parbleu, je ne vis jamais rien de pareil;
C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
Je veux bien lui passer ses leçons et son zele;
Mais qu'à propos de rien elle fixe à demain
Mon malheureux départ, l'ordre est trop inhumain:
C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale.
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale!
Il faut paisiblement digérer ce poison!
Non, malgré ma douceur, j'enrage; et j'ai raison.

SCENE IV.

ROSALIE, DARVIANE.

DARVIANE, *allant au-devant de Rosalie.*

Ah! Rosalie!

ROSALIE.

Eh bien! quel sujet vous agite?

DARVIANE.

On prétend que je parte; on veut que je vous quitte.

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

DARVIANE.

Et vous aussi, cruelle, et vous m'y condamnez?
Quoi! vous me prescrivez ce départ inutile!
Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,
Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,
Et perdre des momens consacrés à vous voir?
Vous le savez, pour peu que la gloire m'appelle,
Je ne balance pas à vous quitter pour elle:
Que dis-je? pardonnez; ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter:
Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE.

Ecoutez: on m'ordonne
D'user de tous les droits que votre amour me donne;
On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas:
Comme si je pouvois disposer de vos pas,
Et vous faire obéir au gré de mon envie!

DARVIANE.

Eh! qui peut mieux que vous décider de ma vie?
Ah! du moins convenez enfin de bonne foi
De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

DARVIANE.

Je suis bien malheureux dès qu'elle est nécessaire.
Hélas ! je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

DARVIANE.

Quoi ! toujours ce départ !
Vous l'avez résolu ?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

DARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mere...

DARVIANE.

Eh bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

DARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir ?

ROSALIE.

J'obéirai, sans doute.

DARVIANE.

On vous l'a fait promettre ?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

DARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez sagement
De vous prêter de même à cet arrangement,
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

DARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance,
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer?

ROSALIE.

Vous feriez bien.

DARVIANE, *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois?

DARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,
Et de ne point avoir cet air toujours paisible
Qui montre que pour vous tout est indifférent!
Ah! je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

DARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage,
Si pour vous c'en est un; quant à moi je le fuis:
Plus je sens vivement, plus je sens que je suis.

L'égalité d'humeur vient de l'indifférence;
Et, quoi que vous puissiez dire pour sa défense,
L'insensibilité ne sauroit être un bien.
Quoi! jamais n'être ému, n'être affecté de rien,
Rester au même point tout le tems de sa vie,
Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;
Borner, ou, pour mieux dire, anéantir son goût;
Ne voir, ne regarder et n'envisager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme;
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme;
Être toujours soi-même! Y peut-on résister?
Est-ce là vivre? non; c'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand?

DARVIANE.

Il devroit l'être.
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître
Qu'il le faut... Mais quel est l'état où je vous vois?
Vous ne me quittez pas pour la premiere fois,
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude.

DARVIANE.

Hélas! je vous laissois dans une solitude
Où vos charmes naissans, par moi seul adorés,
De tout ce qui respire étoient presque ignorés:
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands dieux! que ce départ est différent des autres!

Vous restez à Paris ; déja de tous côtés
On se plaît à semer le bruit de vos beautés.
Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde ?
Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui sont-ils?

DARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer...

DARVIANE.

Eh ! ce sont
Tous ceux qui vous ont vue, et ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée ?
Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée ?
Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir :
On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir.
Le marquis d'Orvigny n'est pas sous votre empire ?

ROSALIE.

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire ?

DARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE

Je dépends d'une mere,
Et d'un oncle qui m'a toujours servi de pere :
Il m'aime ; et vous savez que je puis espérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.

Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore?
A l'égard du Marquis, s'il m'aime je l'ignore:
Tout ce que j'en puis dire est qu'il est fort discret.

DARVIANE.

Vous lui ferez bientôt avouer son secret.

ROSALIE.

Je ne prétends lui faire aucune violence.

DARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence:
Apprenez que vos yeux en savent plus que vous;
Vous leur laissez parler un langage si doux,
Ils savent regarder d'une façon si tendre,
Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre;
Chacun de vos regards paroît un sentiment
Qui semble autoriser les desirs d'un amant;
Et dès qu'ils sont formés l'espoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous cet espoir qui fait que l'on m'adore?

DARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi
Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

DARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis? osez le réclamer.

DARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas quand on se laisse aimer?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez, d'une façon discrete,
Que naturellement je suis un peu coquette.

DARVIANE.

Ah! si vous vouliez l'être il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

DARVIANE.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,
N'est qu'un sentiment vif, et toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre:
Quand je pouvois encore à peine vous entendre
Il sembloit que pour vous l'amour et la raison
Auroient dû dans mon cœur prévenir leur saison;
A vos fausses terreurs tout servoit de matiere.
Vous vouliez occuper mon ame tout entiere;
Chez vous l'inquiétude est dans son élément:
On n'a jamais été plus injuste en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma pensée,
Hélas! combien de fois m'avez-vous offensée!
L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

DARVIANE.

Ah! vous me trahirez; je le sais mieux que vous.

ROSALIE.

De part et d'autre enfin laissons là le reproche.
Monsieur, en attendant que le tems nous rapproche,
Il faut vous éloigner; il faut nous séparer.
Votre départ m'importe; allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

DARVIANE.

Ah! seroit-il possible?
Oserois-je expliquer?...

ROSALIE.

Finissons l'entretien;
Il n'a que trop duré: je n'écoute plus rien.

SCENE V.

DARVIANE.

C'en est fait; aux chagrins je ne suis plus en proie.
Non, jamais je ne fus si transporté de joie.
L'absence est donc un bien?... Sans elle aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris?
Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême?
Que dis-je? s'il est vrai, je l'apprends un peu tard.
Pour la premiere fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vu que de l'indifférence,

Me donne tout-à-coup une douce espérance!
Pourquoi m'aimeroit-elle? Est-ce une trahison?
Auroit-elle employé cet aimable poison
Pour me perdre?... Il faut voir. Ma présence fatigue.
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue:
Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir retardons mon départ.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THÉODON.

LE MARQUIS.
J'ALLOIS me plaindre à vous.

THÉODON.
Eh! de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.
D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THÉODON.
C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.
En flattant mon amour, en le fortifiant
Dans mon ame incertaine et toujours combattue,
Vous avez irrité le poison qui me tue.
Sans vous le fol espoir ne m'eût pas enivré;
Et peut-être déja serois-je délivré
D'un mal qui dans le tems n'étoit pas incurable.

THÉODON.

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THÉODON.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté.
Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté
L'histoire de ce triste et secret hyménée
Dont on me fit briser la chaîne fortunée:
Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus;
Et qu'ayant employé bien des soins superflus
A chercher en tous lieux une épouse si chere,
Alors pour me venger des rigueurs de mon pere,
Je me promis du moins le reste de mes jours
De fuir également l'hymen et les amours.
Vaine promesse! Hélas! qu'est-elle devenue?
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour:
Avois-je mendié l'aveu de votre amour?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence;
Quand vous avez rompu ce pénible silence
Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THÉODON.

J'en dois être étonné ;
Car enfin je n'ai pu ni dû vous faire un crime
D'une ardeur qui n'a rien que de très légitime.
D'où viennent ces remords? Votre épouse n'est plus
Depuis assez long-tems ; et croyez au surplus
Que, pour peu que sa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau ;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens, j'ai vaincu mes scrupules;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THÉODON.

Quels sont donc ces travers si grands et si fâcheux?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, et l'amour malheureux;
Je vais servir à tous de fable et de risée.

THÉODON.

Eh! par où cette crainte est-elle autorisée?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?
Darviane l'adore; il doit en être aimé :
Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie
D'oser lui disputer le cœur de Rosalie?
Il l'aime, il lui convient; ils sont dans leurs beaux jours;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.

J'en jure bien autant ; mais quelle différence!
Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.
Entre nous en effet le choix n'est pas égal.

THÉODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois ; mais du moins il eût fallu m'instruire.

THÉODON.

Darviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THÉODON.

Il part demain, et perd toute espérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarrassez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un
Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres.
Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres:
Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiere beauté dont je fus si charmé;
Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie
Va jusqu'à la fureur : oui, c'est fait de ma vie ;
J'en mourrai s'il n'a pas le plus heureux succès:

Je n'exagere point un si cruel excès;
Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué; sauvez-moi du naufrage.
Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;
Parlez à votre sœur, et ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,
Sacrifiez-lui tout: j'ose vous l'ordonner;
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THÉODON.

Je verrai Dorisée.

LE MARQUIS.

Oui, réglez avec elle.

THÉODON.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

THÉODON.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SCENE II.

THÉODON.

Cette affaire n'est pas difficile à conclure;
Et voilà pour ma niece une heureuse aventure.

J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide : il faut bien qu'elle sache
Le triste et malheureux secret que je lui cache;
Tous mes retardemens ne pourroient empêcher...

SCENE III.

MÉLANIDE, THEODON.

THÉODON.

A votre appartement je vous allois chercher.

MÉLANIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble :
Je la quitte toujours quand le monde s'assemble.

THÉODON.

Vous le fuyez ?

MÉLANIDE.

Beaucoup.

THÉODON.

Je ne vous comprends pas :
Peut-on ne pas l'aimer quand on a tant d'appas,
Lorsqu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire ;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent se jeter à grand bruit,
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit?

MÉLANIDE.

N'auriez-vous pas, monsieur, quelque chose à m'apprendre?

THÉODON.

Je ne sais que vous dire et quel compte vous rendre ;
Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MÉLANIDE.

Non, non, parlez.

THÉODON.

Je suis tout-à-fait indigné.

MÉLANIDE.

Eh ! de quoi donc, monsieur?

THÉODON.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉLANIDE.

Peut-être ont-ils raison, du moins aux yeux du monde:
C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

THÉODON.

Vos biens sont dans leurs mains sans espoir de retour;
Ne nous en flattons point, je n'y vois aucun jour;
Ils se trouvent armés d'un titre inconstestable.

MÉLANIDE.

Suis-je déshéritée?

THÉODON.

Il est trop véritable.

MÉLANIDE.

Quoi ! mon pere et ma mere ont eu cette rigueur?
Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur?

THÉODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime;
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MÉLANIDE.

Ah! ciel!

THÉODON.

Que votre sort est digne de pitié!

MÉLANIDE.

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié?
De toutes mes douleurs c'est la plus importune;
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.
M'abandonnerez-vous à mon sort rigoureux?
Et mettrez-vous un terme à vos soins généreux?
Je n'espere qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

THÉODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MÉLANIDE.

Je vais donc... le pourrai-je? Ah! quelle extrémité!
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THÉODON.

Quelle est cette frayeur?

MÉLANIDE.

Elle est bien légitime:
Quand vous me connoîtrez je perdrai votre estime.

THÉODON.

Non, madame; daignez vous rassurer.

MÉLANIDE.

Ah! ciel!

Il faut donc dévoiler un secret si cruel,
Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire.
C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé chèrement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux
Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse
Sauver un jeune cœur des pieges qu'on lui dresse;
Sans m'en appercevoir le mien fut obsédé:
Je plus; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé
Que notre amour naissant, si doux, si plein de charmes,
En s'augmentant toujours me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux sans nulle obscurité
Vint s'offrir, et troubla notre sécurité:
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre destinée;
Nous devînmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir;
Des haines, des procès, et mille circonstances,
Auroient fait rejeter nos plus vives instances.
Nos feux étoient secrets: s'ils s'étoient déclarés,
Notre perte étoit sûre; on nous eût séparés.

THÉODON, *à part.*

Le Marquis à-peu-près m'a tenu ce langage.
(*à Mélanide.*)
Continuez.

MÉLANIDE.

Je n'ose en dire davantage.

THÉODON.

Non, madame ; daignez me parler sans détour:
Quel parti prîtes-vous?

MÉLANIDE.

Le parti de l'amour:
L'objet de ma tendresse employa trop de charmes;
Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes.
L'un et l'autre aveuglés, l'un et l'autre indiscrets,
Nous osâmes penser à des liens secrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Hélas! il n'en est point que l'amour ne franchisse!
Je ne pus résister au penchant le plus doux.
Sur la foi des sermens... nous devînmes époux.
Je vois que sans frémir vous n'avez pu m'entendre:
A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;
Ce funeste secret enfin se découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée
D'une famille alors justement irritée.
Celle de mon époux, ardente à nous punir,
Résolut de me perdre et de nous désunir.
En vain il réclama contre leur violence;
Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé;
Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée;
Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,

Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THÉODON, *à part.*

Quelle conformité!

MÉLANIDE.

Ce qui va vous surprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre
Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli?
Son amour, ses sermens, tout fut enseveli...
Mais le dois-je accuser de tant de perfidie?
Non, le moindre soupçon m'auroit coûté la vie.
Ses soins comme les miens ont été superflus.
Il m'a cherchée en vain; peut-être il ne vit plus.
C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore.
Tout peut se réparer. S'il respire, il m'adore.
Je suis libre; il doit l'être. Aidez-moi de vos soins.
Pour mon seul intérêt je vous presserois moins;
Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THÉODON.

N'eûtes-vous pas un fils?

MÉLANIDE.

Hélas! c'est pour lui-même
Que la plus tendre mere implore votre appui.

THÉODON.

(*à part.*) (*haut.*) (*à part.*)
Justement!... Espérez... Sachons si c'est celui...

MÉLANIDE.

Mon époux seroit-il de votre connoissance?

THÉODON.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance?

MÉLANIDE.

Oui, monsieur. Il servoit; il doit être avancé.

THÉODON.

Comment se nommoit-il?

MÉLANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THÉODON, *avec chagrin.*

Ce n'est plus lui.

MÉLANIDE.

Qui donc?

THÉODON.

Je croyois le connoître:
Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être;
Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MÉLANIDE.

Que dites-vous?

THÉODON.

Celui que j'avois soupçonné
Depuis long-tems éprouve un sort pareil au vôtre.
Tout ressemble, au nom près; mais il en porte un autre.

MÉLANIDE.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-t-on?

THÉODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous?

MÉLANIDE.

Non.

THÉODON.

Il vient souvent ici.

MÉLANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THÉODON.

Vous auriez pu le voir; vous le pouvez encore.

MÉLANIDE.

Où donc?

THÉODON.

Chez Dorisée. Il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer?

MÉLANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites;
Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THÉODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins
Que je n'épargnerai ni mes pas, ni mes soins.

MÉLANIDE.

Quel embarras pour vous!

THÉODON.

Je m'en charge avec joie;
Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MÉLANIDE.

On ne sait point ici ma situation.
J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THÉODON.

Quoi! vous n'avez jamais appris à Dorisée
La cause de vos pleurs?

MÉLANIDE.

Non ; je l'ai déguisée.
Je n'ai cru qu'à vous seul devoir ouvrir mon cœur.

THÉODON.

Mon zele me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THEODON.

D'abord à Dorisée, allons, courons apprendre
Un bonheur que sans doute elle n'osoit attendre.
Que je plains Darviane. Il sera furieux.
Mais que faire? Il pourra quelque jour trouver mieux.
A son âge on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

MÉLANIDE, THEODON.

MÉLANIDE.

Ah! ma joie est extrême!
Il sortoit; je l'ai vu.

THÉODON.

Qui donc avez-vous vu?

MÉLANIDE.

Le Marquis d'Orvigny... Quel bonheur imprévu!
Je m'étois mise en lieu d'où, sans être apperçue,
Je l'ai vu de mes yeux: ils ne m'ont point déçue;
Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THÉODON.

Quoi?

MÉLANIDE.

Le Marquis est...

THÉODON.

Qui?

MÉLANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THÉODON.

Ne vous trompez-vous point?

MÉLANIDE.

Quoi! vous doutez encore!
Eh! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore?
C'est lui-même; j'en ai des signes trop certains.
Mes sens se sont troublés; mes yeux se sont éteints;
Mon cœur a tressailli... Que mon ame est ravie!
Non, il n'est plus personne à qui je porte envie;
Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement
J'aurois cédé sans doute à mon empressement...
Vous avez déploré mon infortune affreuse;
Félicitez-moi donc.

THÉODON, *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

MÉLANIDE.

Heureuse! J'en mourrai. Mais ne différez pas :
Vers un époux si cher précipitez vos pas;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.
Volez... Mais je vous vois un air embarrassé !
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THÉODON.

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

MÉLANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux?

THÉODON.

Il ne devroit pas l'être.

MÉLANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel est ce contre-tems? Qu'est-ce donc qui se passe?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré :
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré ?

THÉODON, *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra sans doute une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidele.

SCENE VI.

MÉLANIDE, THEODON, DORISÉE, ROSALIE.

DORISÉE, *à Rosalie.*

On a sur un amant un pouvoir absolu.
Il auroit obéi si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISÉE, *à Mélanide.*

Darviane nous reste; on vient de me l'apprendre:
Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

MÉLANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence,
Et que, pour vous cacher sa désobéissance,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

MÉLANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISÉE, *regardant Rosalie.*

Aux volontés d'un autre il auroit pu se rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre.
La raison m'en paroît aisée à pénétrer.
Mais laissons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISÉE.

La prompte obéissance est la meilleure excuse ;
C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.
Ainsi, mademoiselle, il vous plaira d'opter:
Le cloître est d'un côté, de l'autre est l'hyménée.
Vous-même décidez de votre destinée;
Acceptez dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre;
Le marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous:
C'est le plus tendre amour qui vous offre un époux.

MÉLANIDE, *à part.*

Oh ciel! quel coup de foudre!

DORISÉE, *à Rosalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponse, elle sera la mienne.

MÉLANIDE, *à part.*

Oh ciel!

DORISÉE, *à Rosalie.*

Pour Darviane, il faut y renoncer.
(*en regardant Mélanide.*)
Madame vous dira de n'y jamais penser.

MÉLANIDE, *à part.*

Que vais-je devenir?

DORISÉE, *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide...
Que vois-je!... Qu'avez-vous, ma chere Mélanide?

MÉLANIDE, *en se laissant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas! je n'en puis plus.

THÉODON.

Aidez-moi promptement.
Il faut la ramener dans son appartement.

Dorisée, Rosalie et Théodon l'emmenent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE.

Que je hais du Marquis la recherche importune!
Faut-il que Darviane ait si peu de fortune!
Ah! du moins pour jamais s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas! le voici. Faisons-nous violence
Pour le persuader de mon indifférence:
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

DARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous? Quel espoir vous attire?

DARVIANE.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.

Je l'ai cru. Ce n'est rien. Ne me retenez plus.

DARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire?
Eh bien! n'avez-vous point de reproche à vous faire?

DARVIANE.

Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laissez là votre amour, tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis et nécessaire?

DARVIANE, *plus doucement.*

J'y songe apparemment.

ROSALIE.

On sait tout le contraire.

DARVIANE, *vivement.*

C'est me persécuter d'une étrange façon.
Avois-je si grand tort de prendre du soupçon?
Oui, je reste; et s'il faut que je me justifie,
C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je suis accoutumée à vos vivacités.

DARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre désormais que je vous importune.
Mais, en sacrifiant l'amour à la fortune,
Falloit-il abuser de ma foible raison?

Ne peut-on se quitter sans une trahison?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

DARVIANE.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse?
Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entends j'ai lieu de m'étonner.
C'est vous qui m'accusez, quand je suis offensée!
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée?

DARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux?

ROSALIE.

Peut-être.

DARVIANE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite?
Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.
Perfide! en me quittant, vous ne m'avez pas dit:
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être...

ROSALIE.

Ah! rien n'est plus risible.
L'interprétation vous égare et vous perd.
Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert,
Et les expressions qui sont de cette espece,
Il faudroit du discours bannir la politesse.

DARVIANE.

Quoi! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'est plus qu'un compliment?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très claire et très intelligible
Que sans aucun amour on peut être sensible.
L'amitié véritable a sa tendresse à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hasard.

DARVIANE.

Ce n'est pas là le prix d'une tendresse extrême.
Je cherchois de l'amour... Depuis que je vous aime,
Et que vous le souffrez...

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

DARVIANE.

Je n'ai pu parvenir encore à vous toucher!

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

DARVIANE.

Que d'amour inutile!
Si l'estime insipide et l'amitié stérile
Sont les seuls sentimens qui soient connus de vous,
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

DARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire.

Je tiens depuis long-tems ce secret renfermé :
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'est répondre.

DARVIANE.

Employez l'ironie ;
Elle a dans votre bouche une grace infinie!

ROSALIE.

Mais vous qui m'accusez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant.
Pour se débarrasser d'une vaine poursuite
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ,
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'état ,
Qu'elle porte en tous lieux sa plainte avec éclat?
En vérité, monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

DARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie!
La cruelle me brave encore et me défie!
C'est un peu trop long-tems s'être laissé trahir:
Pour ne plus vous aimer il faudra vous haïr.
Oui, je vous haïrai, je vous le certifie:
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

DARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ ;
Je m'en fais un plaisir, une joie infinie :
Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien ! je les reçois.

DARVIANE.

Vous vous imaginez
Que je viendrai bientôt vous prier de reprendre
Un cœur qui fut toujours si soumis et si tendre !

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

DARVIANE.

A quoi serviroit mon retour ?
A rien ; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La fortune et vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez ; aimez, ou haïssez...

DARVIANE.

Et le mépris s'en mêle ! Ah ! vous me ravissez !

ROSALIE.

Vous êtes étonnant ! Quel but est donc le vôtre ?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre ?

DARVIANE.

L'avons-nous jamais eu ?... Mais il vaut mieux céder :
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.

A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.
Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer :
Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

SCENE III.

ROSALIE.

Que son sort est cruel ! Du moins il peut s'en plaindre ;
Et moi, par le devoir réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tendre engagement !
Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.
Dans les commencemens d'un amour plein de charmes,
Que l'esprit et le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur qui n'est vu que dans l'éloignement !
Enfin mon choix est fait : il faut que je l'annonce ;
Ma mere impatiente attend une réponse...

SCENE IV.

THEODON, DARVIANE, ROSALIE.

THÉODON, *en ramenant Darviane.*
Rentrez donc.

DARVIANE.
Non, monsieur, j'ai fait trop de sermens.

THÉODON.

Eh bien! parjurez-vous; c'est le droit des amans.
Il me faut à la fois sa présence et la vôtre.
Eh! pour l'amour de moi souffrez-vous l'un et l'autre.

DARVIANE.

Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

THEODON.

Je vous suis obligé: la complaisance est rare.
Les amans sont entre eux un peuple bien bizarre...
Pardonnez; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

THÉODON.

Vous vous rendez justice. En tout cas, il me semble
Qu'on devroit en s'aimant un peu mieux vivre ensemble.

DARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute? et peut-on me blâmer?
Je ne sais qu'adorer; c'est ma façon d'aimer:
Mais où trouver un cœur capable d'y répondre?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THÉODON, *à Rosalie.*

Ne répliquez-vous rien?

DARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, monsieur, je n'ai point à me justifier.

THÉODON.

C'est la regle entre amans; l'un se plaint, l'autre nie:
La querelle s'embrouille, et devient infinie.

ROSALIE, *à Théodon.*

Pourquoi dans ce procès vouloir m'embarrasser?
(*en montrant Darviane.*)
Ce doit être à monsieur qu'il faut vous adresser.

THÉODON, *à Darviane.*

On me renvoie à vous.

DARVIANE.

Non, non, qu'elle poursuive.
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THÉODON, *à Rosalie.*

Vous en dites autant? Et, sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché pourtant; j'avois eu quelque idée.

DARVIANE.

Eh! qui?... vous?

THÉODON.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

DARVIANE.

Ah! vous pouvez toujours nous la communiquer.

THÉODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que depuis très long-tems les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

DARVIANE.

Eh ! supposez toujours.

THÉODON.

La supposition me paroît un peu forte.
(*à Rosalie.*)
N'en convenez-vous pas ?

ROSALIE.

Sans doute : mais n'importe ;
Vous pouvez contenter sa curiosité.

DARVIANE.

Quel étoit ce dessein ?

THÉODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
(*à part.*)
J'assurois tout mon bien... Ils changent de visage !
(*haut.*)
Dorisée eût sans doute accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi! ma mere?...

THÉODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit consenti...

DARVIANE.

Qu'entends-je? et qu'ai-je fait? Grands dieux!

ROSALIE, *à part.*

Quel parti suivre?

DARVIANE.

Je pouvois être heureux ! Je n'y pourrai survivre.

(*à Rosalie.*)

Mon bonheur est possible; on daigne y concourir;

(*il se jette à ses genoux.*)

Ah! Rosalie! Hélas! dois-je vivre ou mourir?
Je sens tous mes excès; ils sont irréparables:
L'infortune et l'erreur, toujours inséparables,
Ont causé le transport et le délire affreux
Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie,
Le reproche, l'insulte?

DARVIANE.

Il y va de ma vie.
L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

DARVIANE, *à Théodon.*

Ah! monsieur, vous avez bien pensé.
Que rien ne vous arrête.

THÉODON.

Eh bien! l'affaire est faite.
J'ai parlé; Dorisée en paroît satisfaite.

DARVIANE.

Dorisée y consent! Que de félicités!
(*il baise la main de Rosalie.*) (*il embrasse Théodon.*)
Ma chere Rosalie!... Ah! monsieur, permettez...

THÉODON.

Il faut que Mélanide acheve mon ouvrage:

Allez donc au plus vîte obtenir son suffrage.

DARVIANE.

Nous l'aurons. Mais souffrez...

THÉODON.

Epargnez-vous ces soins :
Si vous êtes contens, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THÉODON.

Travaillons à présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente ;
Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THÉODON.

LE MARQUIS.

Je vous trouve à propos.

THÉODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie ?
Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux ?
Dites ; puis-je espérer d'être bientôt heureux ?

THÉODON.

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, si je le veux?

THÉODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THÉODON.

Tout est bien avancé.
Ne vous nommiez-vous pas le comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appeloit ainsi; c'est mon nom véritable.
Un oncle, en me laissant un bien considérable,
M'a fait prendre à la fois son nom et son bonheur.
Je le dis volontiers, et je m'en fais honneur;
C'est à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux pieds de Rosalie.

THÉODON.

Ne pourrois-je savoir à-peu-près en quel tems
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de seize ans.

THÉODON.

Et vous étiez déja, depuis plus d'une année,
Séparé malgré vous de cette infortunée
Dont la perte a causé votre juste courroux?

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoi?...

THÉODON.

Je n'ai point su de vous
Comment on appeloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh! monsieur, à présent laissons en paix sa cendre:
Elle et le triste fruit de mon funeste amour
Ne sont plus; éloignons cette idée en ce jour.

THÉODON.

Mélanide est son nom?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!
Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir su?

THÉODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue?

THÉODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Est-ce long-tems avant qu'elle ait fini son sort?
En quel endroit?

THÉODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.
Je vous ai retrouvé cette épouse fidele,

Toujours digne de plaire, et de vous enflammer.
Elle respire encore, et c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide?

THÉODON.

Oui; la mort n'a point tranché sa vie.
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie
Elle n'a point cessé d'aimer, et d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah! de grace, un moment laissez-moi respirer.
De tous les coups du sort ce n'est pas là le moindre.
Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre?
Qu'ai-je à me reprocher? Où n'ai-je point erré?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles?
Partout, mais vainement, j'avois porté mes pas,
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THÉODON.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah! devoit-elle ainsi me laisser si long-tems
Déplorer des malheurs que j'ai crus trop constans?

THÉODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles,

Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des ailes.

THÉODON.

Eh! ne lui faites point ce reproche indiscret:
Ses lettres ont été soustraites en secret;
Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh! comment donc, monsieur, l'avez-vous retrouvée?

THÉODON.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel
D'une mere inflexible et d'un pere cruel;
Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée
Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah! Mélanide, hélas! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie:
Je ne l'ai plus ce cœur; il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combat qu'il s'est enfin rendu:
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre;
Il est trop tard.

THÉODON.

Comment! Et qu'osez-vous m'apprendre?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité!

THÉODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même.
Vous craignez de céder! Quelle foiblesse extrême!

Mais il faut excuser un premier mouvement;
Vos esprits ont été frappés trop vivement:
Vous y penserez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez sans contrainte;
De reproches sans nombre accablez-moi sans crainte:
Les plus sanglans de tous sont ceux que je me fais.

THÉODON.

Eh! croyez-vous par-là vos devoirs satisfaits?

LE MARQUIS.

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

THÉODON.

Ah! ciel! cette ressource indigne et méprisable
N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert!
Hélas! presque toujours c'est elle qui nous perd.
Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre!
De peur de triompher, vous n'oseriez combattre!

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

THÉODON.

Ah! vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
A trahir son devoir qu'à vaincre sa foiblesse.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le blesse.

THÉODON.

Non; mais j'ai, comme ami, votre gloire à sauver:
C'est un bien assez cher pour vous le conserver.
Etouffez un amour qui n'est plus légitime.

Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THÉODON.

Le mot m'est échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raisons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.
Pouvez-vous à présent revendiquer des lois
Que vous ne trouviez pas si justes autrefois?
Soyez vrai; j'interroge ici votre droiture:
Vous êtes-vous cru libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-tems
Nourri dans votre sein les feux les plus constans?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à son ombre?
Quoi! sitôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés?
Ce n'est plus lui, c'est vous qui la déshonorez.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur
N'a jamais dans le vôtre altéré la sagesse.
On censure aisément quand on est sans foiblesse.
Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,
Que ce n'a pas été sans m'être défendu;
Ma résolution, incertaine et flottante,

Ne pouvoit se fixer, ni remplir votre attente ;
Mon amour indécis me laissoit en suspens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems:
Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime?
A qui dois-je ma perte? A vous, qui, vers l'abyme
Pressant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin jusques au fond les avez entraînés.
Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zele,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle?
Ne le présumons pas : j'y vois trop peu de jour ;
La pente qui m'aidoit sert d'obstacle au retour.
Cependant quel que soit cet amour si funeste,
J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THÉODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré;
Dans toutes vos raisons mon esprit est entré:
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre;
Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre.

THÉODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je réponds des efforts, et non pas du succès.

SCENE VII.

LE MARQUIS, THEODON, UN VALET.

LE VALET, *au Marquis.*

Monsieur, j'allois chez vous. Madame Dorisée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

(*au valet.*) (*à Théodon.*)
J'y vais... Permettez-vous?...

THÉODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THEODON.

Il ne devine pas qu'on va le supplier
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire est un coup de partie
Qui les sauve tous quatre, et moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être sans y penser le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais en réparant tout j'ai rempli mon devoir:
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,

Le Marquis à présent aura bien moins de peine
A reprendre son cœur et sa premiere chaîne.

SCENE IX.

DARVIANE, THEODON.

DARVIANE.
Monsieur, vous avez cru faire mon bonheur?

THÉODON.
Oui.

DARVIANE.
Sachez qu'il n'en est rien; tout est évanoui.
Je suis au désespoir.

THÉODON.
Et quelle en est la cause?

DARVIANE.
A ma félicité Mélanide s'oppose;
Il lui plaît d'éluder et de temporiser.

THÉODON.
Pourquoi? quelle raison la peut autoriser?

DARVIANE.
Elle prétend, dit-elle, en avoir de secretes.

THÉODON.
Vous m'étonnez!

DARVIANE.
Ce sont de méchantes défaites;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THÉODON.

Je ne la conçois pas.

DARVIANE.

C'est un entêtement.
Dorisée aussitôt, sensible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THÉODON.

Oui ; je sais le message.

DARVIANE.

Et, pour que mon malheur fût plutôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu. Jugez si mon bonheur s'arrange.

THÉODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

DARVIANE.

Monsieur, je suis perdu.

THÉODON.

Sachez vous modérer ;
Attendez qu'il soit tems pour vous désespérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

Telle est de mon refus la cause nécessaire.
Darviane est outré. Mais que pouvois-je faire?
Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'histoire infortunée?
Dorisée eût alors rompu cet hyménée.
Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier?
Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THÉODON.

J'ai cru que mon projet vous seroit plus utile.
Cet hymen à présent me paroît difficile.
Quel dommage! Il pouvoit nous rendre tous heureux.

MÉLANIDE.

Voilà tous mes secrets. Ils sont si douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THÉODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MÉLANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit,
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
Il faut qu'il se rencontre une raison fatale
Qui me force à laisser combler mon déshonneur.
Pour mon malheureux fils et pour moi quelle horreur!
Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare?

THÉODON.

Je le crains.

MÉLANIDE.

Vos efforts seroient infructueux?
On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux!
Le sien est fait pour l'être: il l'étoit, j'en suis sûre.
Eh! pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure?
Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

THÉODON.

Je voudrois, en l'état où le sort vous réduit,
Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos alarmes;
Mais, hélas! je ne puis que partager vos larmes;
Je tremble que bientôt, peut-être dès ce jour,
Votre époux ne vous soit arraché par l'amour.
Tout m'alarme pour vous, et rien ne me rassure.
Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

MÉLANIDE.

Ah! perfide, arrêtez ; c'est l'arrêt de ma mort...
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord?

THÉODON.

Eh! madame, comment?

MÉLANIDE.

Votre pitié se lasse?

THÉODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

MÉLANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien?

THÉODON.

C'est ce qui me surprend ; et j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimere
N'ait ébloui la fille aussi-bien que la mere.
Rosalie est d'ailleurs contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MÉLANIDE.

Tout sert à me trahir.
Ah! monsieur, vous voyez qu'en cet état funeste
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre? Il me seroit affreux...

THÉODON.

Elle suit vos malheurs, et redouble avec eux.

MÉLANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore?

THÉODON.

Ah! votre confiance et m'oblige et m'honore ;

Disposez de mon zele.

MÉLANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer; portez les derniers coups:
Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait.
Des plus vives couleurs peignez-lui ses forfaits:
Dites-lui qu'en m'ôtant ma gloire il perd la sienne;
Que sa honte sera plus grande que la mienne;
Et qu'il est (quel que soit l'excès de ma douleur)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'au malheur.
Mais non: ne vous servez que des plus douces armes;
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes:
Hélas! ne lui portez que des gémissemens,
Que de tendres douleurs et des embrassemens.
Renouvelez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne;
Ce cœur qui lui parut un don si précieux.
Cet heureux tems n'est plus! Mais, monsieur, faites mieux:
Parlez-lui de son fils; il sauvera sa mere.
Qui peut mieux resserrer une chaîne si chere?
Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, hélas! de ne voir que lui-même.
Mon sort sera trop doux si, pour prix de mes pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THÉODON.

Mais voudra-t-il m'entendre? on fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre; il me fuira sans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté?
J'espérois son retour; il m'en avoit flatté.

MÉLANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée?
Si j'allois me jeter aux pieds de Dorisée,
L'aveu de mon état seroit-il indiscret?

THÉODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux;
Par un charme plus fort on en détruit un autre.

MÉLANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir et le vôtre?
Sur de foibles appas que le tems et les pleurs...

THÉODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

MÉLANIDE.

Quand on les fait répandre on les brave aisément.

THÉODON.

Ne perdons point de tems; venez-y tout-à-l'heure.

MÉLANIDE.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

THÉODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse et ses charmes;
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous seconderai : nous vous aiderons tous.

MÉLANIDE.

Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices
La nature et l'amour nous devenir propices!
Vous guiderez mes pas: j'irai dès aujourd'hui;
J'y conduirai mon fils; je n'espere qu'en lui.

SCENE II.

THEODON, MÉLANIDE, UN VALET.

LE VALET, *en donnant un billet à Mélanide.*

De la part de madame...

MÉLANIDE.

Eh! qu'a-t-elle à me dire?

(*au valet.*)

C'est assez.

SCENE III.

THEODON, MELANIDE.

MÉLANIDE.

Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.
(*elle lit.*)
« Je vous donne au plutôt ce malheureux avis:
« Darviane chez moi vient de se méconnoître,
« Et d'insulter vivement le Marquis.
« L'outrage est de sa part aussi grand qu'il peut l'être.
« J'en frémis. Voyez donc, et tâchez de trouver
« Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver ».
C'est à moi de frémir.

THÉODON.

Cette affaire est affreuse.

MÉLANIDE.

Darviane!...Ah! monsieur, que je suis malheureuse!
Je crains sa violence; elle peut aller loin.

THÉODON.

Les momens nous sont chers. Vous d'abord ayez soin
D'arrêter Darviane; empêchez qu'il ne sorte:
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire en sorte
Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis.

MÉLANIDE.

Que ne vous dois-je pas?

THÉODON.

Mes soins vous sont acquis.

MÉLANIDE.

Si Darviane étoit ici, je vous supplie,
Daignez me l'envoyer.

THÉODON.

Vous serez obéie.

SCENE IV.

MELANIDE.

Je tremble que déja son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la derniere horreur.
Peut-être en ce moment que chacun d'eux conspire...
Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter...
Cette attente est pour moi trop rude à supporter;
Il faut...

SCENE V.

DARVIANE, MELANIDE.

MÉLANIDE.

Qu'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à poursuivre,
Et bientôt avec vous on n'osera plus vivre.

DARVIANE.

Quoi donc?

MÉLANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
C'est bien à vous, monsieur, à céder au dépit!
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise?

DARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

MÉLANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur.
Quand on ne le fait pas, on s'en attire un autre.

DARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux est le vôtre?

MÉLANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser
Des larmes que le tems n'a pu faire cesser.

DARVIANE.

Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre?
Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre?
Si vous m'aimez encore, au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie;
Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Rosalie.
Par quelle crúauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préférence?

MÉLANIDE.

Envers votre rival soyez plus circonspect,

Et ne sortez jamais du plus profond respect
Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

DARVIANE.

Et par quelle raison?... Mais votre ordre m'étonne.
Qui! moi! le respecter? Ah! retranchez ce point.

MÉLANIDE.

Je l'exige de vous.

DARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui fasse aussi des excuses?

MÉLANIDE.

Sans doute:
Il faut vous y résoudre ; oui, quoi qu'il vous en coûte,
Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
Obéissez enfin ; ce n'est qu'en réparant
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

DARVIANE.

Madame, y pensez-vous?

MÉLANIDE.

Je sais ce que vous êtes.

DARVIANE.

Ah! c'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.
Mon rival, si l'on veut, est un homme important.
Eh! que me fait, à moi, si sa fortune est grande?
Parcequ'il est heureux, faut-il que j'en dépende?
Les procédés reçus entre gens tels que nous
Ne souffrent pas que j'aille embrasser ses genoux.
S'il se croit offensé, nous avons notre usage.

Je ne suis pas encore à mon apprentissage.

(*en mettant la main sur son épée.*)

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MÉLANIDE.

Je gémis de vous voir des sentimens si faux;
Et pour qui! Mais je cede; il vaut mieux vous apprendre
Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.
J'ai prévu dès long-tems ce qui vient d'éclater:
J'ai combattu vos feux, bien loin de vous flatter;
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Rosalie à votre destinée;
Que même son amour vous seroit superflu.

DARVIANE.

Madame, cependant si vous aviez voulu!...

MÉLANIDE.

Si j'avois pu détruire un obstacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impossible,
Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

DARVIANE.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux?

MÉLANIDE.

Votre état.

DARVIANE.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire.
Je sers avec honneur; du moins j'ose le croire:
Et si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MÉLANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

DARVIANE.

Seroit-ce ma fortune? Elle est assez bornée;
J'en conviens avec vous. Mais quoi donc! l'hyménée
N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour?
Serois-je le premier?... On en voit chaque jour...

MÉLANIDE.

Mais ils sont assortis, du moins par la naissance.

DARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
Depuis que le hasard a pu nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens; ce titre me rassure.
Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point obscure.

MÉLANIDE.

Ah! bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

DARVIANE.

Je frémis.

MÉLANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

DARVIANE.

Moi! j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître!
Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

MÉLANIDE.

Que voulez-vous savoir?

DARVIANE.

Parlez-moi sans détour.
La source de ma vie est donc bien méprisable?

MÉLANIDE.

Elle est, de part et d'autre, assez considérable;
Mais...

DARVIANE.

Quoi donc? Quel malheur me seroit survenu?

MÉLANIDE.

Il est affreux.

DARVIANE.

Comment?

MÉLANIDE.

Vous êtes méconnu.
Vous êtes à-la-fois le fruit et la victime
D'un hymen que la loi n'a pas cru légitime.
Ceux qui vous ont fait naître, au désespoir réduits,
L'un de l'autre ont été séparés.

DARVIANE.

Et je suis?...

MÉLANIDE.

Une attente fondée et trop bien confondue
A soutenu long-tems votre mere éperdue;
Elle a cru que des nœuds brisés malgré l'amour
Entre elle et son époux se renoueroient un jour.

DARVIANE.

Ne seroit-elle plus?

MÉLANIDE.

Elle est toujours fidele.

DARVIANE.

Son époux est donc mort?

MÉLANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

DARVIANE.

Il ne vit plus pour elle! Eh quoi! cet inhumain,
En nous restituant son cœur avec sa main,
Pourroit venger l'hymen, l'amour, et la nature,
Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture!

MÉLANIDE.

Son cœur, par un amour impossible à domter,
Involontairement s'est laissé surmonter.

DARVIANE.

Devois-je naître! Ah! ciel! tu m'as choisi mon pere
Dans un jour malheureux de haine et de colere.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui
Suivre partout ses pas, et m'attacher à lui:
J'irai lui reprocher sa honte et son parjure.

MÉLANIDE.

Ne sachez rien de plus.

DARVIANE.

Ah! je vous en conjure.

MÉLANIDE.

Je ne puis.

DARVIANE.

Eh! pourquoi ne voulez-vous donc pas

Que j'aille de sa main recevoir le trépas?
Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie?
C'est un fardeau pour moi de honte et d'infamie.

MÉLANIDE.

Vous me faites trembler.

DARVIANE.

Ne me refusez plus.

MÉLANIDE.

Vous ferez près de moi des efforts superflus.
L'état où je vous vois a trop de violence:
L'épouvante et l'effroi m'imposent le silence.

DARVIANE.

Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant?
Me refuseriez-vous aussi dans ma misere
La grace et la douceur de connoître ma mere?

MÉLANIDE.

Hélas!

DARVIANE.

Vous soupirez! En suis-je abandonné,
Désavoué? Sans doute. En dois-je être étonné?
Je me rends la justice affreuse qui m'est due:
Le sein qui m'a conçu doit frémir à ma vue;
C'est pour elle un supplice; elle a droit de me fuir:
Ma vie est son opprobre; elle doit me haïr.

MÉLANIDE.

Elle ne vous hait point: croyez qu'elle vous aime,
Qu'elle gémit sur vous plus que sur elle-même.

DARVIANE.

Ne refusez donc plus à mes empressemens
Le bonheur de jouir de ses embrassemens:
Qu'au moins dans nos malheurs notre amour nous rassemble;
Nous les adoucirons en les pleurant ensemble.

MÉLANIDE.

Ne la connoissez point.

DARVIANE.

Ou réunissez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MÉLANIDE.

Que vous êtes pressant!

DARVIANE.

Que vous êtes cruelle!

MÉLANIDE.

Votre mere se rend; vous l'emportez sur elle...
Ah! mon fils!

DARVIANE.

Quoi! c'est vous? Mon cœur est satisfait:
Le ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MÉLANIDE.

Hélas! votre destin n'est pas moins déplorable.

DARVIANE.

O mere la plus tendre et la plus adorable!

MÉLANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.

Il faut au fond des cœurs vous faire un héritage.
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment:
On les gagne avec peine; on les perd aisément.
Mais la douceur attire et retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune, et les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs:
Je vous laisse y penser; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

DARVIANE.

Me voilà donc instruit de mon sort effroyable!
Grands dieux! quel en est donc l'auteur impitoyable?
Hélas! je l'aurois su, si j'avois pu calmer
Mes esprits et mes sens trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre.
Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre,
Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté
N'ont pu de cet ingrat vaincre la cruauté?
Quelle idée imprévue et peut-être insensée
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée?
Je ne sais; mais je sens accroître mes soupçons
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons,
Qu'au sujet du Marquis j'ai reçus de ma mere;
Elle y prend intérêt. Quel en est le mystere?
Pourquoi tous ces égards et le profond respect
Qu'elle exige pour lui? Cet ordre m'est suspect.

Ce monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je révere,
Seroit-il à-la-fois mon rival et mon pere?
Lui?... Dans ce doute affreux tout se confond en moi,
Haine, desir, terreur, espoir, amour, effroi:
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
Qui m'en fera sortir?... Mais Théodon me reste;
Il est instruit. Allons, et tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, THEODON.

THÉODON.

Plus Darviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'est pour un étourdi prendre beaucoup de soin.
Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.
C'est une offense en forme, une insulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison:
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison.

THÉODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y suis très résolu.

THÉODON.

Vous en perdrez l'envie
Quand vous aurez appris un secret important,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé vous pourrez me l'apprendre.

THÉODON.

Il ne seroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THÉODON.

Si vous saviez à qui Darviane appartient!...

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THÉODON.

Ah! monsieur!..

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THÉODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de son pere?
Parlez.

THÉODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THÉODON.

Mélanide est sa mere.

LE MARQUIS.

Ah! que m'annoncez-vous?

THÉODON.

C'est cet infortuné
Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné;
Enfant né pour pleurer la honte de sa mere,
Déplorable héritier d'opprobre et de misere,
Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang;
Qui va se voir privé de tous les droits du sang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,
De ressource, de joie, et de reconnoissance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THÉODON.

C'étoit par lui que l'hymen et l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-même:
C'est un bien que le ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez: eh! pourquoi n'en jouissez-vous pas?
Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas,
Qu'une épouse pour vous si tendre et si constante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente?
Songez que pour jamais vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue!

Ah! Rosalie, hélas! pourquoi vous ai-je vue!
Devois-je rencontrer vos dangereux appas!
Quelle étoile funeste alors guida mes pas!
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes:
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THÉODON.

Vous les payerez cher; je puis vous l'annoncer.
Mélanide bientôt vous en fera verser.
Elle vivoit pour vous; il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

THÉODON.

Vous allez hâter sa derniere heure.

LE MARQUIS.

Ah! cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui; s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...
Mais comment parvenir à cet effort suprême?
Est-ce à l'amour heureux à s'immoler lui-même?

THÉODON.

Quand il est criminel il ne peut être heureux.
Mais voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCENE II.

LE MARQUIS, DARVIANE.

LE MARQUIS, *à part*.

Théodon ne doit pas avoir eu l'imprudence

De faire à Darviane aucune confidence.

DARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

DARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssiez mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

DARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés.

DARVIANE.

Votre pitié m'est chere. Ah! si vous la réglez
Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je sais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

DARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer.

Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse et si triste infortune :
Cette perte après elle en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas! j'avois un pere illustre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire et mon modele:
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.
Vain bonheur! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel;
A ses premiers liens il s'arrache de force,
Et va sacrifier au plus affreux divorce
La nature, l'hymen, et l'amour gémissant.
Je serai dénué de tout ce qu'en naissant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux:
J'en deviens le dernier et le plus malheureux...
Je vous vois attendri! Je me flatte, j'espere
Que vous ne prenez pas le parti de mon pere.

LE MARQUIS.

Il seroit mal-aisé de le justifier.

DARVIANE.

En vous entièrement je puis donc me fier?
Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

DARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser?
Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.
Mon pere va bientôt combler notre disgrace.
Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,
Ne pourrois-je en tremblant embrasser ses genoux?
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?
Quoi! mon pere!... Ah! monsieur, mettez-vous à sa place;
Supposez un moment que je sois votre fils:
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS, *à part.*

Sauroit-il qui je suis?

(*à Darviane.*)

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

DARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement?
Cruel! je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystere?
Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon pere.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.
Songez que ma naissance a comblé vos desirs;
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer;
Je ne veux respirer que pour vous adorer...
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre?

A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis mépris;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, et vous seriez plus tendre.
J'ai cru de faux soupçons... Ah! daignez m'excuser;
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.
On m'avoit mal instruit: rentrons dans ma misere.
Avant que de sortir de l'erreur la plus chere,
Et de quitter un nom que j'avois usurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé:
Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre;
Je vous ai fait tantôt une assez grande injure;
En rival furieux je me suis égaré;
Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon sang un si sensible outrage.
Osez donc me punir puisque vous le devez.
Vous allez m'arracher Rosalie; achevez,
Prenez aussi ma vie; elle me désespere.

LE MARQUIS.

Malheureux! qu'oses-tu proposer à ton pere?

DARVIANE.

Ah! je renais!

LE MARQUIS.

Que vois-je? O ciel! en est-ce assez?

SCENE III.

MELANIDE, DORISÉE, THEODON, ROSALIE, LE MARQUIS, DARVIANE.

MÉLANIDE.

Vous rappellerez-vous des traits presque effacés?
On veut avant ma mort que je vous importune;
Et je viens à vos pieds pleurer notre infortune.
Mon fils, unissons-nous.

(*elle va pour se jeter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.*)

DARVIANE, *se jetant aux pieds du Marquis.*

Mon pere!

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Pardonnez
Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.
(*à part.*)
Que je me sens confus, interdit, et coupable!

MÉLANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable;
Mais, loin de me laisser aigrir par mes malheurs,
Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas! je sais toujours excuser ce que j'aime.
Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une si longue absence et le bruit de ma mort
Ont rendu votre cœur le maître de son sort.

Je devois succomber. La fortune jalouse
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouse:
Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux;
Je cede à l'habitude; elle me vient de vous.
Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.
J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné
Ne démentiroit point le sang dont il est né,
Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mere.
Daignez donc vous charger de toute sa misere.
Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux:
Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.
(*à Darviane.*)
Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître?
O mon fils!

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confusion
Si j'ai paru rester dans l'indécision.
Avez-vous pu me croire assez de barbarie
Pour vous abandonner, vous que j'ai tant chérie;
Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas;
Vous, en qui je retrouve un cœur et des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui respire?
Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire?
Avant que de revoir un objet si touchant,
J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant;
Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,

Qu'en me rendant à vous je me rends à moi-même.
Mon cœur et mon amour vont se renouveler.
Heureux que vous ayez daigné les rappeler!
(en l'embrassant.)
Quelle félicité m'alloit être ravie!

MÉLANIDE.

Je vous retrouve donc!

DARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(à Darviane.) *(à Mélanide.)*
Oui, je suis votre pere. Oui, je suis votre époux.
Que l'amour et l'hymen nous réunissent tous!
(à Dorisée.)
Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne
Aussi-bien que l'amour mon devoir me ramene.

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir et vous féliciter.
J'eusse été la premiere à vous solliciter...

LE MARQUIS, *à Dorisée.*

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,
Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre?
Nous serions tous heureux.

DORISÉE.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur?

MÉLANIDE.

(*embrassant Rosalie.*)

Qui? moi! si j'y consens! Oui, vous serez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.
O ciel! tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

FIN DE MÉLANIDE.

EXAMEN

DE MÉLANIDE.

DANS le Préjugé à la Mode, La Chaussée avoit introduit ou du moins tâché d'introduire quelques scenes comiques. Ceux qui critiquerent l'ouvrage penserent que ce mélange de gaieté et d'intérêt étoit contraire aux lois des convenances : ils engagerent l'auteur à se borner au genre *larmoyant*, et à conserver toujours le ton sérieux. Cet avis pouvoit être fort bon pour La Chaussée, qui n'avoit aucun talent pour la comédie proprement dite, et qui étoit *forcé* toutes les fois qu'il vouloit rire; mais les critiques eurent tort d'en faire une regle générale.

En effet, cette sorte d'attendrissement qui naît d'une situation naturelle n'est point du tout étrangere à la bonne comédie; nous avons montré que Térence en avoit offert les premiers exemples, que Moliere lui-même avoit employé ce ressort, et que Destouches s'en étoit souvent servi sans tomber jamais dans le genre romanesque. En établissant que lorsqu'un poëte comique veut traiter une fable intéressante, il doit abandonner toute espece de gaieté, on donnoit donc une regle fausse pour la comédie. Si l'on ôtoit de l'Andrienne le rôle de Dave et tout ce qui distrait le spectateur de la situation touchante de

Glycérie, on feroit de ce chef-d'œuvre de Térence une piece froide et dépourvue d'agrémens. Destouches, celui de nos poëtes qui s'est rapproché le plus de l'auteur latin, a montré dans ses bonnes pieces jusqu'à quel point on pouvoit plaire par un mélange heureux de scenes sérieuses, de scenes attendrissantes, et de scenes comiques. Vouloir détruire cette variété de sentimens qui se trouve dans toutes les situations de notre vie, mais dont le poëte doit faire un usage avoué par le goût, c'est dénaturer entièrement la comédie, qui a pour objet de peindre la société, non tel qu'un esprit romanesque peut se la figurer, mais telle qu'elle est.

La Chaussée suivit les conseils de ses critiques dans Mélanide. Il étoit difficile d'imaginer une fable plus intéressante. Une femme qui s'est mariée contre le vœu de ses parens et de ceux de son époux, se trouve séparée de lui. La loi a déclaré le mariage nul ; un fils né de cette union malheureuse vit chez une amie de sa mere, auprès d'elle, et passe pour son neveu. Le jeune homme aime la fille de l'amie de sa mere ; mais l'incertitude de son état nuit à ses projets. Un obstacle bien plus fort se présente : un homme très riche et d'un âge mûr est amoureux de la demoiselle, et veut mettre sa fortune à ses pieds ; le jeune homme, qui a des passions très impétueuses, cherche querelle à son rival ; il se trouve que ce rival est son pere. La malheureuse mere, instruite de la lutte affreuse qui se prépare, se découvre à son fils. Le combat n'a pas lieu ; l'époux, qui avoit cru sa femme morte, sent re-

naître en la voyant son premier amour. Il la reprend, donne un état à son fils, et lui fait épouser la jeune personne qu'il aime.

Le fond de ce sujet, quoique romanesque, peut exciter beaucoup d'intérêt. Une mere qui vit auprès de son fils, qui lui donne des conseils en amie, et qui dirige ses passions impétueuses, tout cela sans être connue de lui; un pere rival de son fils, un fils prêt à se battre contre son pere; ces objets étoient neufs au théâtre, et devoient y produire de l'effet. Mais combien d'invraisemblances ne faut-il pas supporter pour se prêter à l'illusion! Ce bruit de la mort de Mélanide qui rend au Marquis sa liberté, et qui le porte à former un autre lien, n'est nullement motivé. Le changement de nom du Marquis, qui empêche Mélanide de savoir qu'il vient tous les jours dans la maison où elle demeure, est un moyen romanesque; et la supposition que ces deux personnes, si rapprochées l'une de l'autre, ne se soient jamais rencontrées ni vues chez Dorisée ne peut pas être admise.

L'intrigue est bien filée, l'intérêt est adroitement ménagé; mais souvent l'auteur suspend mal-à-propos la marche de l'action pour produire de petits effets. Pourquoi dans la scene où Mélanide se découvre à son fils ne lui apprend-elle pas en même tems que le Marquis est son pere? Il paroît que le poëte a voulu que les soumissions de Darviane fussent plus théâtrales. Cette intention est trop délicate et trop recherchée. Le caractere du Marquis est assez noble; cependant son amour n'inspire aucun intérêt. D'abord

on trouve singulier qu'à son âge il aime avec autant d'impétuosité, ensuite on s'étonne qu'il ait assez peu de délicatesse pour vouloir épouser une jeune personne dont il est sûr de n'être pas aimé. Rosalie est modeste et réservée; on voudroit lui trouver cette douce naïveté que Moliere a si bien peinte dans les rôles de ce genre. Dorisée est tout-à-fait insignifiante; Théodon a plus d'importance dans la piece: c'est lui qui conduit l'intrigue; ayant la confiance de Mélanide et du Marquis, comme il a un caractere très honnête, il ménage les moyens de les rapprocher, et réussit dans ce dessein. Le rôle de Darviane est le plus théâtral de la piece: le poëte a fort bien saisi le caractere d'un jeune homme impétueux, qui aime pour la premiere fois, et qui ne peut souffrir aucun obstacle. L'incertitude de son état ajoute à l'intérêt de sa situation.

La Chaussée a exprimé à sa maniere une idée très juste dont Moliere s'étoit servi dans le Tartuffe. Une femme honnête peut écouter sans courroux une déclaration d'amour; pourvu qu'elle ne donne point d'espoir, elle ne sort pas des bornes de la convenance: si elle se fâche, on peut croire que sa vertu est affectée. Voici comme La Chaussée a rendu cette pensée:

Pour se débarrasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'état?
Qu'elle porte en tout lieu sa plainte avec éclat?
En vérité, monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage

Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à nos foibles attraits.

Elmire, dans le Tartuffe, s'exprime avec beaucoup plus de grace et de vérité :

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrete froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

Quelle franchise d'expression! que La Chaussée, avec sa décence affectée, est loin de son illustre modele!

Mélanide produit beaucoup d'effet au théâtre: nous en avons dit les raisons. On la joue rarement, parcequ'il faut pour le principal personnage une femme qui ait le ton le plus noble et le plus décent, et qui, sans être jeune, soit encore assez belle pour rallumer une passion éteinte.

FIN DE L'EXAMEN DE MÉLANIDE.

L'ÉCOLE

DES MERES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES,

DE LA CHAUSSÉE,

Représentée pour la premiere fois
le 27 avril 1744.

ACTEURS.

M. ARGANT.

MADAME ARGANT.

LE MARQUIS, fils de monsieur et de madame Argant.

MARIANNE, fille de monsieur et de madame Argant.

M. DOLIGNI pere.

M. DOLIGNI fils.

ROSETTE, suivante de madame Argant.

LA FLEUR, valet-de-chambre du Marquis.

UN SUISSE.

UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

UN COUREUR.

PLUSIEURS LAQUAIS.

La scene est à Paris, dans la maison de monsieur et de madame Argant.

L'ÉCOLE DES MERES.



Perin del. *Gault de St Germain direx.*

Il n'oseroit paroître. Ah! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

Acte V Sc. IX.

L'ÉCOLE DES MERES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DOLIGNI PERE, M. DOLIGNI FILS.

DOLIGNI FILS.

Mon pere, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

DOLIGNI PERE.

Pourquoi?

DOLIGNI FILS.

Madame Argant tient sa fille en couvent;
Et son dessein n'est pas de se donner un gendre.

DOLIGNI PERE.

Projet de femme. Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder sa fille;

Il va la ramener au sein de sa famille :
Tiens ton cœur et ta main tout prêts à se donner.

DOLIGNI FILS.

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre...

DOLIGNI PERE.

Doligni, laissons là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons, en pareille rencontre,
Chacun, de pere en fils, employés comme toi.
Va, j'ai passé par-là ; tu feras comme moi.

DOLIGNI FILS.

Et si j'aimois ailleurs?

DOLIGNI PERE.

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit en ce cas devenir infidele.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez?

DOLIGNI PERE.

Pour qui donc?

DOLIGNI FILS.

Je le croirois presque.
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI PERE.

L'amour dans un jeune homme est toujours romanesque.
J'aurois été moi-même assez extravagant
Pour épouser aussi ma premiere amourette
Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrete.

DOLIGNI FILS.

Mais je ne connois point mademoiselle Argant.

DOLIGNI PERE.

Ni moi ; mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI FILS.

Eh! quand elle en auroit quarante!

DOLIGNI PERE.

Ce seroit encor mieux.

DOLIGNI FILS.

N'avez-vous pas du bien?

DOLIGNI PERE.

Il le faut augmenter; sinon il vient à rien.

DOLIGNI FILS.

J'ignore comme elle est d'esprit et de figure.

DOLIGNI PERE.

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure
Qu'une femme à la longue en a toujours assez.
Elle est jeune, au surplus; et tout ce que j'en sais,
C'est qu'à quinze ou seize ans on est du moins jolie.

DOLIGNI FILS.

Qui sait si le rapport d'humeurs...

DOLIGNI PERE.

Autre folie!
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque est-il sûr de faire un bon voyage?
A quoi sert l'examen avant le mariage?
A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connoît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,

Le naturel caché prend alors le dessus;
Le masque tombe de lui-même,
Et malheureusement on ne le reprend plus.
Mais enfin le bien reste ; et cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle,
Entre époux qui pourroient se brouiller sans retour,
Sert de médiateur, au défaut de l'amour.

DOLIGNI FILS, *à part.*

Il cessera d'être inflexible.

SCENE II.

DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS, ROSETTE.

DOLIGNI PERE.

C'est Rosette !

ROSETTE.

Monsieur, ma maîtresse est visible.

DOLIGNI PERE.

Bon. Et monsieur Argant n'arrive donc jamais?
L'œil du maître est pourtant chez lui fort nécessaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI PERE.

Voilà bien des délais.

ROSETTE.

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'est jamais si pressé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en soit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI PERE.

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.
C'est le meilleur ami que j'aie eu de ma vie.
Mais allons voir sa femme, et lui faire ma cour.
Doligni, tout est dit. Adieu, jusqu'au retour.

SCENE III.

DOLIGNI FILS, ROSETTE.

DOLIGNI FILS, *à part.*

Il m'aime, je le sais; c'est sur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'est-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde?

DOLIGNI FILS.

C'est que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un pere et d'un fils sont toujours orageux.

DOLIGNI FILS.

J'aime; et mon pere veut que j'en épouse une autre.

ROSETTE.

Il a tort; et son goût devroit suivre le vôtre.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est pas ce qui doit m'embarrasser le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment sont-ils reçus?
Marianne ayant mis en toi sa confiance...

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela?

DOLIGNI FILS.

Si j'ai plu, tu le sais.

ROSETTE.

Mauvaise conséquence.
Nous ne nous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc!

DOLIGNI FILS.

Eh! que diantre avez-vous à vous dire,
Si l'amour et les cœurs soumis à votre empire
De tous vos entretiens ne font pas le sujet?

ROSETTE.

Oh! ce n'est pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, et nous avons les nôtres.

DOLIGNI FILS.

Sur quoi roulent-ils donc, et quel en est l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des sujets qui ne tarissent point.
Quand on est en gaieté, quelquefois on y joint
Des historiettes de fille,
Des contes de couvent. Enfin, que sais-je, moi?
On parle, on cause, on jase, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien souvent sans trop savoir pourquoi.

DOLIGNI FILS.

Non, jamais on n'a vu de fille si discrete.

ROSETTE.

Je sers d'exception.

DOLIGNI FILS.

Sois un peu moins secrete.
Le Marquis, par hasard, n'est-il point mon rival?

ROSETTE.

Qui? lui!

DOLIGNI FILS.

Sa cousine est si belle!...
Il fait profession d'être un galant bannal.
Il peut s'être avisé d'employer auprès d'elle
Ses talens séducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI FILS.

Ses succès ont cent fois couronné son adresse.
Il ne possede que trop bien
L'art de rendre sensible à sa fausse tendresse;
Et tant de cœurs conquis, bien ou mal-à-propos,
Troublent le peu d'espoir qui pouvoit me séduire.

ROSETTE.

Comment! vous érigez ce Marquis en héros!

DOLIGNI FILS.

Comment puis-je en effet balancer ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux?
Mon malheureux amour m'éclaire.
Il ne faut que chercher à plaire
Pour connoître tous ses défauts.
Peut-être à tort je la soupçonne;
Mais pour une jeune personne

L'hommage du Marquis est bien éblouissant.
Plaise à l'amour que je m'abuse!

ROSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse
D'apporter toutes en naissant
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
Il est encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs en vains soupçons votre esprit se consomme;
Le Marquis choisit mieux.

DOLIGNI FILS.

Eh! peut-il mieux choisir?

ROSETTE.

Marianne est sans doute extrêmement aimable:
La bonté de son cœur la rend inestimable;
C'est un trésor. Heureux qui pourra s'en saisir!
Mais enfin, par vous seul en silence adorée,
Marianne est presque ignorée.
On ne la connoît point à la ville, à la cour;
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'est jointe avec les charmes:
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel est ce cher Marquis d'impression nouvelle.
Un des plus grands travers qui troublent sa cervelle,
C'est qu'aucune beauté ne sauroit le tenter
Qu'autant qu'elle est de mode, et qu'il voit autour d'elle

La cour la plus brillante. Il aime à supplanter.
Plus le concours est grand, plus il la trouve belle.
Aussi, pour parvenir jusqu'au suprême honneur
De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'emploie.
En un mot, ce qui fait sa gloire et son bonheur,
C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proie,
Et la rage qu'il porte au sein de ses rivaux.
Voilà le seul exploit digne de ses travaux.

DOLIGNI FILS.

Quels travers! car il a de l'esprit, ce me semble?

ROSETTE.

L'esprit et le bon-sens vont rarement ensemble.

DOLIGNI FILS.

Tout ce que tu me dis ne me rassure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même; il tourne ici ses pas.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Eh! bon jour, Doligni... Parbleu! que je t'embrasse.

ROSETTE, *à part.*

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc? Mon abord te trouble! il t'embarrasse!

(*regardant Rosette.*)
J'en vois la cause. Allons, rassure-toi, mon cher;
Je fais profession d'être un rival commode:
Avant qu'il soit peu, dans Paris
Je veux en amener la mode,
Et mettre les amans sur le pied des maris.
Elle n'est pas si mal, au moins.

DOLIGNI FILS.

Cesse de rire.
Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura
Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGNI FILS.

Il faut te l'avouer...

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.
(*Rosette hausse l'épaule.*)
Tiens, Rosette rougit; elle te fait un signe.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

DOLIGNI FILS.

C'étoit sur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah! tu fais le discret.
Quand on est tête-à-tête avec elle en secret,
Il est bien mal-aisé de lui parler d'une autre;
Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.
Treve entre nous de gentillesse.
Si madame vous croit un être si parfait,
Eh bien! à la bonne heure; elle est fort la maîtresse.
Elle peut vous gâter, comme elle a toujours fait.
Mais comme je n'ai pas la même ivresse qu'elle,
Je pourrois m'égayer aux dépens des railleurs:
Ainsi, monsieur, cherchez vos passe-tems ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Rosette se fâche, elle est encor plus belle.

ROSETTE.

Finissez mon éloge, et me laissez en paix.

LE MARQUIS.

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais,
Je ne pousserai pas à bout ta modestie.
La petite cousine étoit donc, entre vous,
Le sujet prétendu d'un entretien si doux?

DOLIGNI FILS.

Et vous aussi.

LE MARQUIS.

Qui? moi! j'étois de la partie?

ROSETTE.

Eh! vraiment oui; Monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah! ah!

ROSETTE.

Comme il vous croit un rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de son ombre,)
Il me communiquoit sa crainte et son erreur.
Il ne pouvoit voir sans terreur
Que vous fussiez aussi du nombre
De ceux que Marianne a soumis à ses lois.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, Doligni?

DOLIGNI FILS.

Mais, si j'avois le choix,
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.
(*à Rosette.*)
Eh! que lui disois-tu pour calmer ses alarmes?

ROSETTE.

Mais nous en étions là quand vous êtes venu;
Et j'allois à-peu-près lui dire, ce me semble,
Qu'il ne peut se fonder aucune liaison
Entre deux cœurs qui n'ont ensemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raison.
Il faut savoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il se forme entre amans de ces nœuds pleins de charmes,
Que l'amour et le tems ne font que redoubler,
L'étoile n'y fait rien: voilà tout le mystere;
C'est qu'au moins par le cœur et par le caractere
Il faut un peu se ressembler.

Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute; et cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure?
Et d'où diable le tires-tu?

ROSETTE.

Le bon-sens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce siecle commode,
Marianne suivra celui du bon vieux tems,
Et ne prendra jamais ces travers éclatans
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez au surplus si, dans cette occurrence,
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond respect;
J'y rentre, et je vous fais mon humble révérence

SCENE V.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS.

LE MARQUIS.

Elle a le caquet amusant;
Mais elle a l'esprit faux.

DOLIGNI FILS.

Pas tant. Mais à présent,
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est plus que jolie.

DOLIGNI FILS.

Elle a, comme tu sais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l'aimerois-tu?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer?

DOLIGNI FILS.

Plaît-il?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI FILS.

Quelle est cette folie?
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu! c'est ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore.
Aimer... c'est avoir de l'amour.
C'est...

LE MARQUIS.

Est-ce que l'on aime encore?

DOLIGNI FILS.

Est-ce qu'on n'aime plus?

LE MARQUIS.

De quel pays viens-tu?

DOLIGNI FILS.

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vécu?

DOLIGNI FILS.

Quelle extravagance est la vôtre?
Vous croiriez qu'il n'est point de véritable amour?

LE MARQUIS.

De véritable amour? A l'autre!
Non, je n'en vis jamais à la ville, à la cour;
Et si j'ai beaucoup vu, mais beaucoup.

DOLIGNI FILS.

Quelle tête!
Quant à moi, je soutiens, sans me faire de fête,
Qu'on aime, et que sans doute on aimera toujours.
Le monde est plein d'amans; il s'en fait tous les jours...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour-propre, et semblables raisons
Engagent à former entre eux des liaisons
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI FILS.

J'ose croire
Qu'il en est dont le cœur est vraiment enflammé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer et de se croire aimé.

DOLIGNI FILS.

Mais Marianne a-t-elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser

DOLIGNI FILS.

Ah! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
Et si son cœur alloit se laisser abuser?

LE MARQUIS.

Eh bien! le pis aller, est-ce un si grand dommage?

DOLIGNI FILS.

Comment! vous ne feriez semblant de l'adorer
Que pour le seul plaisir de la déshonorer,
Et d'en rire après son naufrage?
Ah! Marquis, quel projet! quelle malignité!
Si vous réussissez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez de rendre compte.
Croyez que, tôt ou tard, ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire, ou plutôt à la honte
D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI FILS.

Oui, l'on s'y fait un jeu du crime accrédité.
Eh! que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires.
L'usage et la nature, en faveur des plaisirs,
En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule.
Il s'agit d'arriver au but de ses desirs:
La morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI FILS.

Par ma foi! ce système est plein d'absurdités.

C'est un assassinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu seras en amour une excellente dupe.
Mais pour me réjouir je t'alarmois exprès.
Marianne aujourd'hui n'est point ce qui m'occupe.
Laissons-la marier; et nous verrons après.

DOLIGNI FILS.

La confidence est fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant à présent, j'aspire à certaine conquête,
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille.
Doligni, tu connois cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de son nouvel éclat?

DOLIGNI FILS.

La célebre Arthénice?

LE MARQUIS.

Oui; ce n'est qu'elle-même.

DOLIGNI FILS.

Eh bien?...

LE MARQUIS.

Eh bien?

DOLIGNI FILS.

J'entends. Ma surprise est extrême,
D'autant plus qu'elle est fine, et que jusques ici
De mille et mille amans pas un n'a réussi.

LE MARQUIS.

Parbleu! je le crois bien... Dispense-moi du reste.

DOLIGNI FILS.

Fort bien!

LE MARQUIS.

Il faut être modeste.

DOLIGNI FILS.

Comment fais-tu pour plaire? est-ce un don? est-ce un art?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI FILS.

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.

DOLIGNI FILS.

Mais vraiment j'y consens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Est l'embarras subit, le trouble machinal,
Qui, sans nulle raison, te saisit et te glace
Sitôt qu'on te regarde ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrémité:
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle partout on est hors de sa place;
Elle suspend, arrête, et fixe les ressorts
De la langue, des yeux, de l'esprit, et du corps:
Elle en ôte l'usage, elle en ôte la grace;

Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait,
Elle répand un air gauche, épais, et stupide.
Tel qu'on prend pour un sot parcequ'il est timide,
Auroit de quoi passer pour un homme parfait.
Mais ce n'est pas là tout; et si tu te proposes
D'avoir des succès éclatans,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoses.
Il te manque le ton, l'air, et les mœurs du tems:
Le monde où tu vas vivre exige, entre autres choses,
Qu'on soit plus amusant que solide et sensé.
Tu ne saurois parler qu'après avoir pensé;
Tu raisonnes toujours, et jamais tu ne causes.
Déraisonne, morbleu! plutôt que d'ennuyer:
Un peu moins de bon-sens, et plus de badinage.
Un homme qui disserte est un homme à noyer.
La raison, que tu crois un si bel apanage,
Fut toujours le fléau de la société:
Elle en chasse les ris, les jeux, et la gaieté;
Elle y met à leur place une langueur mortelle.
On la vante mal-à-propos;
Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle;
La raison, tout au plus, ne convient qu'à des sots.

DOLIGNI FILS.

Tu traites la raison d'une maniere étrange.

LE MARQUIS.

J'en suis bien revenu; je ne prends plus le change.

DOLIGNI FILS.

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI FILS.

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'est la Fleur.

DOLIGNI FILS.

Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit fais tes réflexions.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Ouf!

LE MARQUIS.

Eh bien! mes commissions?

LA FLEUR.

Oh! palsembleu, monsieur, souffrez que je respire.
Si vous continuez ainsi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'avec moi la fatigue est extrême.

LA FLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturés,
Vous allez à votre aise, et vous parlez de même;

Il n'en est pas ainsi des malheureux piétons.

LE MARQUIS.

Reste en place, respire ; et point de ces dictons.

LA FLEUR.

Morbleu! je suis bien las de ces courses maudites.

LE MARQUIS.

Quels papiers tiens-tu là?

LA FLEUR.

La liste des visites.

LE MARQUIS.

J'ai vu celle d'hier.

LA FLEUR.

Elle est de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon!

LA FLEUR.

Demandez au suisse; oui, rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Eh! mais la matinée est un tems solitaire.

LA FLEUR.

Il est certaines gens, pour certaine raison,
Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LA FLEUR.

Le propriétaire
De votre petite maison.

LE MARQUIS.

Fort bien!

LA FLEUR.

Le tapissier.

LE MARQUIS.

Oui-dà!

LA FLEUR.

Le traiteur.

LE MARQUIS.

Peste!

LA FLEUR.

Le loueur de carrosse.

LE MARQUIS.

Après.

LA FLEUR.

Ainsi du reste.

LE MARQUIS.

Ces messieurs sont venus?

LA FLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS.

Leurs gens!...

LA FLEUR.

Oui; ce sont des sergens;
Et voici, monsieur, de leur prose
Et de leurs billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux!

(*il chante.*)

Je n'en ai jamais vu. Contentez-vous, mes yeux...

LA FLEUR.

Chantez; c'est bien prendre la chose.

LE MARQUIS, *en lui rendant les papiers.*

Tiens, fais-en ton profit.

LA FLEUR.

Beau diable de présent!

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu su t'introduire?

LA FLEUR.

Plus invisiblement que n'eût fait un esprit.

LE MARQUIS.

Comment se porte-t-on?

LA FLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'instruire.

Comment a-t-on reçu les bijoux?

LA FLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LA FLEUR.

C'est qu'il n'étoit pas jour chez elle;

Et qu'ainsi je n'ai pu voir que sa demoiselle.

Ce n'est pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, et je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LA FLEUR.

Quoi! pas même, monsieur, ce qu'on me donnera?

LE MARQUIS.

Non; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LA FLEUR, *à part.*

Ah! ce ne sera pas de rendre.

(*haut.*)

On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

LA FLEUR.

Tout-à-fait;

A ce Baron qui la pourchasse:

Il prétend, dès demain, que la noce se fasse.

LE MARQUIS.

Bon!

LA FLEUR.

Un petit billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS, *rêvant.*

Il faut que tout cela finisse.

(*à la Fleur, qui rit.*)

De quoi ris-tu? Dis donc.

LA FLEUR.

D'un tour assez falot

Dont la suivante d'Arthénice

Vient, à votre sujet, de régaler un sot.

J'étois dans l'antichambre à causer avec elle,
En tout bien, tout honneur...

LE MARQUIS.

Eh! tâche d'abréger.

LA FLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle
A pensé me dévisager.
« Va-t'en, m'a-t-elle dit, au diable avec ton maître.
« Depuis assez long-tems il a dû reconnoître
« Qu'il prend un inutile soin.
« Ma maîtresse n'en veut ni de près ni de loin. »
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête:
C'est que le vieux Baron lui-même, à pas de loup,
Venoit d'arriver tout-à-coup,
Qui mordant à la grappe, et d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geste cavalier,
M'a flatté, si jamais le hasard me ramene,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De descendre par l'escalier.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il osât te faire cette grace.

LA FLEUR.

Eh! non pas, s'il vous plaît; souffrez que je m'en passe.
J'ai volé chez Michel, et de là chez Passeau:
J'ai vu vos deux habits; ma foi! rien n'est si beau;
Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.
Après, j'ai, sans aucun délai,
Eté chez la Duchapt; et puis, chez la Bourrai;

Leurs filles sont après à garnir vos deux vestes;
L'une est en petit jaune, et l'autre en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt?

LA FLEUR.

Vous les aurez dans peu,
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou mons la Fleur est ivre,
Ou ces gens sont devenus fous.
Parbleu! je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus servir.

LA FLEUR.

C'est ce qu'ils disent tous.
Par l'homme en question j'ai fini mes messages:
Seriez-vous assez fou pour en tâter encor?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent?

LA FLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un billet du triple, et de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déja pour plus que je ne dois.

LA FLEUR.

Faute de les avoir retirés dans le mois,
Ils lui sont dévolus. Ignorez-vous l'usage?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai besoin, en un mot comme en cent,
De deux mille louis.

LA FLEUR.

Quel besoin si pressant
En pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Est-ce donc qu'à mon âge
Il n'est pas naturel de chercher à jouir?

LA FLEUR.

Sans être libertin, on peut se réjouir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin? Le suis-je?

LA FLEUR.

Ah! mon cher maître,
Vous l'êtes beaucoup plus en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore en quoi donc? Dis-le-moi, j'y consens.

LA FLEUR.

Eh! parbleu, tout vous duit à la fois; somme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Eh! ne sont-ce pas là des plaisirs innocens?

LA FLEUR.

Vous les menez un train de chasse;
Et vous indisposez le public contre vous.

LE MARQUIS.

Ah! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y fasse?
Peut-on empêcher les jaloux?
Crois-moi, va, je connois le monde;
On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LA FLEUR.

En faux raisonnemens votre morale abonde.
Mais, encore une fois, sachez vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mere en pourroit être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie:
Songez-y; je vous signifie
Qu'elle pourroit fort bien la tirer du couvent
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,
Et peut-être encor davantage.
Vous savez que monsieur l'en presse assez souvent.

LE MARQUIS.

Eh! ventrebleu! va-t'en faire un tour à l'office,
Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse et de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LA FLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, sois diligent.

LA FLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

LA FLEUR.

S'il venoit en buvant, je roulerois carrosse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MADAME ARGANT, ROSETTE.

MADAME ARGANT.

Le Marquis viendra-t-il?

ROSETTE.

Un peu de patience.
Je l'ai fait avertir; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ses pas
Il acheve à présent de donner audience.

MADAME ARGANT.

Ah! Rosette!

ROSETTE.

Comment! qui vous fait soupirer?

MADAME ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, madame, y peut-il conspirer?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mere?

MADAME ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimere.

ROSETTE.

De la part du Marquis que s'est-il donc passé?
Vous seroit-il moins cher?

MADAME ARGANT.

Je rougis de le dire;
Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis quand il est bien placé.

MADAME ARGANT.

Eh! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE, *à part.*

Ma foi, ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accès de raison qui passera bien vîte.
(*haut.*)
Qu'avez-vous découvert qui vous déplaise en lui?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

MADAME ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma surprise est extrême.
Eh! peut-il être mieux sans y perdre? Il est bien.
(*à part.*)
S'il cessoit d'être un fat, il ne seroit plus rien.
(*haut.*)
Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

MADAME ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

MADAME ARGANT.

Comment?

ROSETTE.

Je le soutiens, et nous serons d'accord.
Quoi! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homme de France
Qui sait le mieux choisir une étoffe de goût;
Qui s'habille et se met avec une élégance
Qu'on cherche à copier sans en venir à bout?
Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,
Qu'il aime un peu le luxe et la frivolité?
Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité?
Qu'il aime le plaisir, et contracte des dettes?
Eh! n'en voulez-vous pas faire un homme de cour?

MADAME ARGANT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point...

MADAME ARGANT.

Mais es-tu bien certaine...

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en suis point en peine.

MADAME ARGANT.

J'en accepte l'augure... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari?

ROSETTE.

La demande est nouvelle!
Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

MADAME ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né...

MADAME ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'est que depuis peu que son humeur varie,
Qu'il a des volontés, et qu'il vous contrarie.
Il lui sied bien, en vérité!
Il faudroit arrêter cette témérité...
Mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,
(Aux dépens du Marquis, s'entend,)
Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend,
Votre fille du cloître.

MADAME ARGANT.

Il est vrai.

ROSETTE.

Pour quoi faire?
Pour priver le Marquis de la moitié du bien?

MADAME ARGANT.

Et m'empêcher par-là de faire un mariage
Où je vois pour mon fils le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaires de ménage, où l'homme n'entend rien.

Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître?

MADAME ARGANT.

Non, vraiment: si cela peut être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance,
Suppléer au défaut d'une illustre naissance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice.
Ce projet vous est cher; vous l'avez résolu;
Il faut bien à son tour que monsieur obéisse.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il en contracteroit l'habitude importune.
C'est bien assez d'avoir reçu dans la maison
Cette niece orpheline et presque sans fortune,
Qu'il vous fit accueillir, par la seule raison
(*à part.*)
Qu'elle porte son nom. Notez, par apostille,
Qu'elle reçoit sa niece et refuse sa fille.

MADAME ARGANT.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Que c'est vous montrer
La tante la meilleure et la plus généreuse
Qu'on puisse jamais rencontrer.

MADAME ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déja! L'aventure est heureuse!

MADAME ARGANT.

Qu'il est mis agréablement!

SCENE II.

LE MARQUIS, MADAME ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds. Je suis réellement
Outré, désespéré de m'être fait attendre.
Je devois tout quitter, et ne point m'amuser.
(*il lui baise la main.*)
Me pardonnerez-vous?

ROSETTE, *à part.*

Ah! comme il sait la prendre!

MADAME ARGANT.

Rosette a su vous excuser.

LE MARQUIS.

Rosette!

ROSETTE.

Moi, madame!

MADAME ARGANT.

Oui: soyez content d'elle.
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

MADAME ARGANT, *à Rosette.*

Va, compte qu'il saura récompenser ton zele.

ROSETTE, *à part.*

Oui-dà!

MADAME ARGANT.

Mais laisse-nous un moment d'entretien.

SCENE III.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MADAME ARGANT.

J'aurois à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous serez mieux assise.

MADAME ARGANT.

Il n'en est pas besoin ; restez.
J'exigerois de vous une entiere franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert.

MADAME ARGANT.

Vous me la promettez?

LE MARQUIS.

Dans la sincérité mon ame est affermie ;
J'en fais profession, et sur-tout avec vous.

MADAME ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'est unir à la fois les titres les plus doux.

MADAME ARGANT.

A votre âge, mon fils, et fait comme vous êtes,
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dresser mille embûches secretes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût ou par foiblesse,
J'excuserois votre jeunesse;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous passez pour avoir un tendre attachement:
C'est une beauté rare, et qu'on m'a fort vantée,
Mais à qui votre sort ne peut pas être joint...
Vous rougissez, mon fils, et ne répondez point.
Si votre ame, à présent un peu trop enchantée,
Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le tems vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entrer sans répugnance
Dans des projets pour vous formés dès votre enfance,
Et que jusqu'à ce jour je n'ai point négligés.

LE MARQUIS.

Ah! vous méritez tout ce que vous exigez.
Oui, l'on vous a dit vrai: mais soyez plus tranquille.
C'est un amusement frivole et passager
Que mon cœur, sans vouloir autrement s'engager,

S'est fait depuis peu par la ville,
Seulement pour remplir un loisir inutile.
Pareil attachement (si pourtant c'en est un)
Ne tient qu'autant qu'on veut; la rupture est facile:
Rien n'est plus simple et plus commun.
De semblables romans n'ont pas pour héroïnes
Des personnes assez divines
Pour fixer sans retour ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelque encens à leurs charmes.
C'est l'espoir assuré d'un facile bonheur
Qui fait que l'on s'abaisse à leur rendre les armes ;
Elles n'allument point de véritables feux ;
Et l'on est leur amant sans en être amoureux.

MADAME ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon estime et mon amour pour vous!
Ah! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiscretes.
Votre établissement est l'objet le plus doux
Que ma tendresse se propose;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'est sur vous aussi que mon cœur s'en repose.

MADAME ARGANT.

J'ai de l'ambition, mais pour vous seulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas!

MADAME ARGANT.

Ecoutez, je vous prie.

Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai destiné.
Mais ce n'est pas assez; et vous n'êtes pas né
Pour vivre et pour passer simplement votre vie
Dans l'indolente oisiveté
D'une opulente obscurité.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là mon plan.

MADAME ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayiez dessein de paroître au grand jour;
Que votre but ne soit de percer à la cour:
Un bien considérable en applanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
Il seroit un moyen plus facile et plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance
Seroit?

MADAME ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit et l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penser. Vous ne m'étonnez point:
Mais l'hymen, à mon âge, est un état bien grave.
Quoi! voulez-vous sitôt que je devienne esclave?

MADAME ARGANT.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point
Un peu d'aversion?

LE MARQUIS.

Moi! madame? Eh! qu'importe?
Quand mon aversion seroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela comme en tout,
Le sacrifice est prêt: ce n'est pas une affaire.
Le desir de vous satisfaire
Me tiendra toujours lieu de penchant et de goût.
Mais mon pere?...

MADAME ARGANT.

Ah! je sais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ses refus; mais ils ne tiendront pas.
Nous disputons beaucoup. Après bien des débats,
Votre pere s'appaise, et finit par se rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous seriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah! ciel!

MADAME ARGANT.

Il a cédé.
N'en a-t-il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état?
Au sujet de ce marquisat,
Sa répugnance étoit extrême;
Il ne vouloit pas s'y prêter:
Mais vous le desiriez; c'est sur quoi je me fonde:
Aussi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un titre dans le monde?

Mais celui de marquis me flatte infiniment;
Je vous l'avoue ingénument.
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon pere à cet achat, j'eusse été tres à plaindre.

MADAME ARGANT.

Cette acquisition l'a long-tems retenu.

LE MARQUIS.

Il est vrai; c'est ce qui m'étonne.

MADAME ARGANT.

Il arrive aujourd'hui; l'avis m'en est venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à son retour la scene sera bonne.
Il ne sera pas mal surpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de son absence:
Il ne pourra pas voir, sans jeter les hauts cris,
Ces embellissemens et ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, et ce suisse sur-tout,
Ne seront pas trop de son goût.

SCENE IV.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS,
UN SUISSE, LAQUAIS.

M. ARGANT.

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte!

LE SUISSE.

Que voulez-vous?

M. ARGANT.

Eh! que t'importe?

Mais, est-ce ici chez moi?

LE SUISSE.

Çà, monsieur, votre nom?

M. ARGANT.

Mon nom?...

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

M. ARGANT.

Je n'en connois pas un!

LE SUISSE.

J'attends votre réponse.

UN LAQUAIS, *à son camarade.*

Connois-tu ça?

UN AUTRE LAQUAIS.

Moi! ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur, pardonnez... Madame, c'est mon pere.
Excusez des valets...

M. ARGANT.

Quel est donc ce mystere?

MADAME ARGANT.

C'est vous, monsieur Argant?

M. ARGANT.

Moi-même, dieu merci,

Qu'une espece de singe, avec sa barbe torse,
Ne vouloit point du tout laisser entrer ici :
Il a presque fallu que j'usasse de force.

LE MARQUIS.

Un suisse, comme un sot, fait toujours son métier.

M. ARGANT.

Vous avez pris un suisse?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. ARGANT.

Pour quoi faire?

LE MARQUIS.

Un suisse est à la porte un meuble nécessaire.

M. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux portier.
Et ce tas de valets dont l'antichambre est pleine,
Est-il d'ici?

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être servi.

M. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS.

Chacun a son emploi.

M. ARGANT.

Fort bien! j'en suis ravi.
Parbleu! pendant deux mois qu'a duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, monsieur?

M. ARGANT.

Déja deux ou trois fois
Ce titre de monsieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous serviez pas d'épithete pareille:
Le nom de pere est-il devenu trop bourgeois
Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche?
Il faut que cela soit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche:
Je croyois vous traiter avec plus de respect;
Et j'ignore pourquoi monsieur s'en formalise.

M. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le dise,
Ce cérémonial me paroît fort suspect;
Et c'est la vanité qui l'a mis en usage.
Je sais que chez les grands il est autorisé;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'est impatronisé;
Il s'est même glissé jusque dans la roture:
Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sachez, en m'appelant par mon nom véritable,
Que le titre de pere est le plus respectable
Qu'un fils puisse donner à l'auteur de ses jours.

MADAME ARGANT.

Il est vrai; mais enfin je sais qu'au fond de l'ame

Il ne m'aime pas moins pour m'appeler madame.

M. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas:
C'est une affaire à part; je n'en veux point connoître.

SCENE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS, UN COUREUR.

M. ARGANT.

Quelle est cette autre espece? Où s'adressent tes pas?

LE COUREUR.

Ici.

M. ARGANT.

Qu'es-tu?

LE COUREUR.

Coureur.

M. ARGANT.

Qui cherches-tu?

LE COUREUR.

Mon maître.

M. ARGANT.

Quel est-il?

LE COUREUR.

Eh! parbleu, c'est monsieur le marquis.

M. ARGANT.

Quel marquis?

LE COUREUR.

Le voilà.

M. ARGANT.

Qui donc?

MADAME ARGANT.

Eh! c'est mon fils.

M. ARGANT.

Lui?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS, *au coureur, qui lui donne un billet.*

Va-t'en.

SCENE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT.

C'est ainsi qu'on vous nomme?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. ARGANT.

De quel droit? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux.

M. ARGANT.

Qui sont-ils donc?

LE MARQUIS.

D'abord,
N'avez-vous pas l'honneur d'être né gentilhomme?

M. ARGANT.

Un peu. Mais est-ce assez pour s'appeler Marquis?
Argant, vous êtes fou.

MADAME ARGANT.

N'avez-vous pas acquis?...

M. ARGANT.

Et quoi?

MADAME ARGANT.

Ce marquisat que nous avions en vue?
Est-ce que ce n'est pas une affaire conclue?

M. ARGANT.

Un marquisat!...

MADAME ARGANT.

Est-il acheté?

M. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! madame...

MADAME ARGANT.

Ah! monsieur...

M. ARGANT.

Il est trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

M. ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

MADAME ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

M. ARGANT.

Palsembleu ! qu'il le quitte !

LE MARQUIS.

Ah, ciel ! est-il possible !

MADAME ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

M. ARGANT.

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Être aussi fou que lui? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes métairies;
Pays gras, terre à bled.

LE MARQUIS, *à part.*

Mais quelles gueuseries !
Mon pere est bien désespérant !

M. ARGANT.

Ces acquisitions, je vous en suis garant,
Valent mieux que dix seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

MADAME ARGANT, *à son fils.*

Sachez vous contenir;
Ou plutôt laissez-nous : je vais l'entretenir.

SCENE VII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT.

Vous êtes bien cruel!

M. ARGANT.

Moi! La plainte est nouvelle!

MADAME ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais vous ne m'aimez point.

M. ARGANT.

Fort bien! Mécontentez une femme en un point,
Tout le passé s'oublie, et n'est plus rien pour elle.

MADAME ARGANT.

Oui, je suis une ingrate; allons, accablez-moi;
Ne ménagez plus rien. Ah! que je suis outrée!

M. ARGANT.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une terre titrée?
Que diable! un marquisat n'a pas le sens commun.

MADAME ARGANT.

Eh! pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un?
Il n'est pas assez noble, et la terre est trop chere:
Sont-ce là des raisons d'un homme de bon sens?
Non, monsieur; vous voulez, je le vois, je le sens,
Mortifier le fils, désespérer la mere:
Vous vous lassez de moi.

M. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon ?

MADAME ARGANT.

Que je suis malheureuse !

M. ARGANT.

Ah ! c'est une autre affaire.
Ayons ce marquisat : il faut vous satisfaire.

MADAME ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Est-il tems d'écouter un frivole scrupule ?

M. ARGANT.

Argant sera marquis.

MADAME ARGANT.

Eh ! sans doute. Autrement
Ce seroit le couvrir du plus grand ridicule.

M. ARGANT.

Je vais écrire.

MADAME ARGANT.

Promptement...

M. ARGANT.

Oui.

MADAME ARGANT.

Je vous attendois avec impatience,
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande alliance
Pour mon fils.

M. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

MADAME ARGANT.

On propose une fille aimable et de naissance,
Et qui même appartient à plus d'une puissance.

M. ARGANT.

C'est-à-dire qu'elle n'a rien.

MADAME ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entre autre avantage,
Une entrée à la cour, avec un régiment.
Il ne trouveroit plus d'occasion si belle.

M. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous?

MADAME ARGANT.

Eh! mais apparemment
Que j'assure mon bien.

M. ARGANT.

C'est une bagatelle...
Et ma fille?...

MADAME ARGANT.

Allez-vous encore à ce sujet
Réveiller le procès que nous avions ensemble,
Au lieu d'embrasser mon projet?

M. ARGANT.

Mais, ma femme...

MADAME ARGANT.

Mais quoi! tout est dit, ce me semble.
Dans cet asyle heureux, et par elle chéri,

Où le ciel doit avoir accoutumé sa vie,
J'aurai soin de lui faire un sort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux?

M. ARGANT.

Avec un bon mari.

MADAME ARGANT.

Rien n'est plus incertain. Mais qui vient nous surprendre
C'est monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

SCENE VIII.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE.

DOLIGNI PERE.

Vous voilà de retour. On vient de me l'apprendre:
Aussitôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je pense?

M. ARGANT.

Ma femme...

DOLIGNI PERE.

Eh bien! quoi donc?

M. ARGANT.

Vient de me désoler.

DOLIGNI PERE.

Sitôt?

M. ARGANT.

J'arrive à peine, après deux mois d'absence...

DOLIGNI PERE.

C'est pour se remettre au courant.
Puis-je vous consoler?

M. ARGANT.

Non.

DOLIGNI PERE.

Pourquoi, je vous prie?
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent?

M. ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.
Puis-je me consoler quand moi-même je crains
De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins?

DOLIGNI PERE.

Je n'en prends jamais pour mon compte;
Je n'ai que ceux de mes amis.

M. ARGANT.

Ma femme, et j'en rougis de honte,
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Eprise pour son fils d'une amitié trop tendre,
Elle pense à lui seul, et ne veut point de gendre.

DOLIGNI PERE.

Je le savois déja. Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promesse.

M. ARGANT.

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse?

DOLIGNI PERE.

N'ayez point là-dessus de débats superflus.
Par une autre raison qui n'est pas moins contraire,

Ce mariage-là n'auroit pas pu se faire.
Mon fils à ce sujet implore ma pitié.
Il aime éperduement une jeune personne
Digne de sa tendresse et de mon amitié.

M. ARGANT.

Il a donc votre aveu?

DOLIGNI PERE.

Mais oui, je le lui donne.

M. ARGANT.

Hélas!

DOLIGNI PERE.

Son choix fera mon bonheur et le sien.

M. ARGANT.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle,
Et qu'un jour votre fils seroit aussi le mien.
D'ailleurs, cette beauté qu'il aime, quelle est-elle?

DOLIGNI PERE.

Marianne.

M. ARGANT.

Ma niece?

DOLIGNI PERE.

Oui, depuis quatre mois
Il n'a pas pu la voir sans y fixer son choix.

M. ARGANT.

Marianne est l'objet dont son ame est charmée?

DOLIGNI PERE.

La présence décide ; on se prend par les yeux :
S'il eût vu votre fille, il l'eût sans doute aimée.

M. ARGANT.

Son choix revient au même : il n'en sera pas mieux.
Voyez en même tems ma douleur et ma joie.
Ouvrez-moi votre sein ; que mon cœur s'y déploie :
Comme un dépôt sacré recevez un secret
Que ma tendre amitié vous taisoit à regret.
Cette jeune orpheline, où tant de beauté brille,
Que votre fils adore, et que vous chérissez...

DOLIGNI PERE.

Eh bien !... Vous vous attendrissez.

M. ARGANT.

Cette niece...

DOLIGNI PERE.

Achevez.

M. ARGANT.

Marianne est ma fille.

DOLIGNI PERE.

Que m'apprenez-vous là ?

M. ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'insu de sa mere,
De retirer ici cette fille si chere,
Qu'elle vouloit laisser dans un cloître éternel.
Marianne se croit la fille de mon frere,
Et n'imagine pas qu'elle soit chez son pere.

DOLIGNI PERE.

Bon !

M. ARGANT.

Elle est dans la bonne foi.

DOLIGNI PERE.

Comment a-t-elle pu vous croire?

M. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une histoire.
Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.
C'est ce qui m'a servi; d'autant plus que ma fille,
Qui fut mise au couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de sa famille,
Et n'a vu de sa vie aucun de ses parens.
Ne pouvant engager mon épouse obstinée
D'aller jusqu'à Poitiers voir cette infortunée,
Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à son fils cette triste victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'est la nécessité qui m'en a fait la loi;
Et c'est pour m'excuser sur quoi je me retranche.

DOLIGNI PERE.

Le scrupule est plaisant! Vous me faites pitié.
Eh! trompez sans regret votre chere moitié.
Attrapper une femme est prendre sa revanche.

M. ARGANT.

En un mot, j'ai pris ce détour.

DOLIGNI PERE.

Il est assez bon, ce me semble.

M. ARGANT.

Et je n'ai si long-tems retardé mon retour,

Que pour les mieux laisser s'accoutumer ensemble.
Marianne a de quoi charmer;
Et je m'en vais savoir si pendant mon absence
Ses charmes et son innocence
De son aveugle mere ont pu la faire aimer...
La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie.
Sur-tout ne dites point ce que je vous confie;
Pas même à votre fils.

SCENE IX.

M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

Comment vont nos projets?
Apprends-moi quel succès a couronné ton zele.
Sur le cœur de ta tante as-tu fait des progrès?
Dis-moi, ma chere niece, es-tu bien avec elle?
Tu sais ce qu'en partant d'ici
Je t'ai recommandé comme un point nécessaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

M. ARGANT.

Tout a donc réussi,
Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Présumez un peu moins de mon foible talent.
Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,

Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma tante,
Je ne me faisois point un effort violent.
Que dis-je? un sentiment que je ne puis comprendre
A mon obéissance a servi de soutien;
Et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,
N'a, je crois, rien omis pour mériter le sien;
Mais...

M. ARGANT.

L'heureuse nouvelle! Acheve ton ouvrage.
Je ne te dis qu'un mot; qu'il serve à t'animer.
Mariage, fortune, espérance, héritage,
Tout dépend de ma femme, et de s'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur est la vôtre!

M. ARGANT.

Par des arrangemens que la fortune a faits,
Ma femme est ta ressource; et tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

M. ARGANT.

Comment donc?

MARIANNE.

Etouffez une douce espérance,
Qui n'a servi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pu dissiper
Ni vaincre son indifférence.
C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.

Je connois trop son cœur; il m'est inaccessible:
Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible:
Il l'occupe, et n'y laisse aucun vuide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne sais si mes soins ne m'ont point fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'insister davantage.

M. ARGANT.

Eh! que veux-tu de moi?

MARIANNE.

Que vous me laissiez fuir,
Et rentrer au couvent d'où vous m'avez tirée.

M. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grace à mes pleurs.
En vous la demandant mon ame est déchirée.
Vous m'aimez: je prévois avec quelles douleurs
Vous supporterez ma retraite.

M. ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir
A te laisser aller suivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon désert empoisonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes desirs
Dans sa tranquillité profonde.
C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde

Qu'on peut dans la retraite avoir de vrais plaisirs.
Que je m'en vais l'aimer ! Qu'elle me sera chere !
Je n'y sentirai plus le poids de ma misere.
Hélas ! je l'ignorois dans mon obscurité ;
J'y vivois sans me voir sans cesse humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité :
Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

M. ARGANT.

Non ; c'est un dessein pris où je suis affermi :
Je te veux marier ; et je t'ai destinée
Au fils de mon meilleur ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.
S'il est à ton gré comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis ! Ah ! fort bien.
La pudeur fut toujours la premiere des graces.
J'en tire un bon augure. Il sera ton époux...
Quel est cet inconnu qui marche sur nos traces ?

SCENE X.

M. ARGANT, MARIANNE, UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Mademoiselle, un mot.

MARIANNE.

Que vous plaît-il ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Tout doux.

Ce vieux monsieur-là, sauf son respect et le vôtre,
Eh bien!... est-ce monsieur?

MARIANNE.

Oui.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Lui? j'en suis ravi.

M. ARGANT.

Quel est cet importun?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'est le maître-d'hôtel.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, *mettant sa serviette sur l'épaule.*

Monsieur, on a servi.

M. ARGANT, *à Marianne.*

Présente-moi... je crains de faire des bévues.
Que diable! à chaque pas je tombe ici des nues.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE.

DOLIGNI PERE.

Vous rêvez?

M. ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que, dépourvu de biens (car jamais je n'en eus),
Je m'en fus à la Martinique
Où j'épousai madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

DOLIGNI PERE.

Ami, c'est l'un et l'autre. Après trente ans d'absence,
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vous y paroît neuf. Ne soyez pas surpris
Si vous n'en savez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, et n'ayons plus d'humeurs.

Nous sommes vieux, les tems amenent d'autres mœurs.
Avions-nous conservé celles de nos ancêtres?
Nos enfans à leur tour occupent le tapis.
Tout roule, et roulera toujours de mal en pis.
Par une extravagance une autre est abolie:
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner
Je vous fasse un aveu naïf et véritable;
Excepté le rôti, je n'ai pu deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

DOLIGNI PERE.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié.
Tout change de nature à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être sorcier pour savoir ce qu'on mange.
C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles,
Garni de marmousets et d'arbustes confus,
Qui font un bois taillis où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles;
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître valet, par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la scene;
Et tient en attendant tout le monde à la gène.
Quels convives d'ailleurs! Je veux être pendu,
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble.

Tous les fous de Paris étoient de ce repas.

DOLIGNI PERE.

Doucement. Vous n'y pensez pas:
Ce sont de beaux esprits que le Marquis rassemble,
Et qui dans votre hôtel ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miséricorde ! quel fléau !
Quel déluge maudit d'insectes incommodes !
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas de trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs, et de pagodes.
Mais enfin laissons là ces propos superflus:
Revenons au sujet qui me touche le plus;
C'est Marianne. Eh bien ! m'avez-vous fait la grace
De parler à ma femme?

DOLIGNI PERE.

Oui, mais je ne tiens rien:
Elle veut au Marquis assurer tout son bien ;
Et je ne compte pas que ce dessein lui passe,
A moins que votre fille...

M. ARGANT.

Il n'est donc plus d'espoir.
J'espérois que ses soins, sa tendresse, et ses charmes,
Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir;
Elle n'a recueilli que des sujets de larmes.

DOLIGNI PERE.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laisser charmer?

M. ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas! je rapportois cette douce espérance.
Quel retour! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet et le piege ont tourné contre moi.

DOLIGNI PERE.

Votre position est fâcheuse.

M. ARGANT.

Ah! sans doute.

DOLIGNI PERE.

Votre embarras est des plus grands;
Et pour vous en tirer il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme?

M. ARGANT.

Autant que mes enfans.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh! depuis notre hymen l'union la plus belle
A resserré des nœuds que l'amour a formés.
D'ailleurs je lui dois tout. Je n'avois rien au monde:
Malgré ma misere profonde,
Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimés,
Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
De parens qui pouvoient s'opposer à son choix:
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les lois.
Cependant mon bonheur, ou plutôt sa constance,
Après bien des refus et de mortels ennuis,

Me rendit possesseur d'une épouse adorable
Qui jouissoit déja d'un bien considérable,
Que des successions ont augmenté depuis.
Je m'en souviens sans cesse avec reconnoissance.

DOLIGNI PERE.

Je prévois qu'à la fin il faudra malgré vous
Renvoyer votre fille au couvent.

M. ARGANT.

Entre nous,
Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance.
Ma fille... Non, monsieur, je ne puis m'en priver.
Pour la sacrifier la victime est trop chere.

DOLIGNI PERE.

Eh bien! quoi qu'il puisse arriver,
Votre fille est chez vous, déclarez-vous son pere.
Si vous prétendez la garder
Il faut bien tôt ou tard découvrir ce mystere;
Si vous n'osez le hasarder
Je vous offre mon ministere.
Une femme en courroux m'embarrasse fort peu.
Entre la mienne et moi la paix étoit si rare
Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j'oppose à leur premier feu
Un flegme des plus salutaires.
Il en est, sans comparaison,
Tout comme des enfans mutins et volontaires;
Quand la force leur manque, ils entendent raison.
Au surplus vous touchez au moment de la crise.

Songez que votre femme, au gré de son espoir,
Va remplir le projet dont elle est trop éprise :
Que sans doute on fera les accords dès ce soir ;
Qu'il est tems de parler en pere de famille,
En maître, s'il le faut, et si vous le pouvez.

M. ARGANT.

Que j'appréhende !...

DOLIGNI PERE.

Quoi ! qu'est-ce que vous avez ?

M. ARGANT.

Et si ma femme alloit faire enlever sa fille,
Et se rendre en secret maîtresse de son sort ?
Voilà ce que je crains, si je romps le silence.
Supposé que l'accès d'un aveugle transport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les persécutions feront le même effet ;
Et sa mauvaise humeur ne cessant de s'accroître,
Obligera ma fille à préférer le cloître.

DOLIGNI PERE.

Il faudra tenir bon : peut-être...

M. ARGANT.

C'est un fait.

Je voudrois conserver la paix dans ma famille...
Il me vient un moyen ; s'il est de votre goût,
Il pourroit concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente ;

Eh bien ! seriez-vous homme à vous en contenter ?

DOLIGNI PERE.

Ceci change la these ; elle est bien différente.

M. ARGANT.

Je le sais, je n'osois presque vous en parler.

DOLIGNI PERE.

Allons, je le veux bien pour vous tirer de peine.

M. ARGANT.

Ah ! mon cher...

DOLIGNI PERE.

Ce n'est pas l'intérêt qui me mene:
Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

M. ARGANT.

Mais Marianne vient...

SCENE II.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE, MARIANNE.

MARIANNE.

Madame Argant m'envoie...

M. ARGANT.

Tant mieux, j'en ai bien de la joie.

MARIANNE.

Ah ! mon oncle, le diriez-vous ?
Pour la premiere fois elle m'a caressée,
M'a donné les noms les plus doux.

DOLIGNI PERE.

Elle est donc bien intéressée
Au succès du message ?

MARIANNE.

Elle en espere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre
Qu'il n'est rien près de vous dont je ne vienne à bout ;
Et si je réussis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit soin de mon destin.
C'est au sujet de mon cousin...

M. ARGANT.

Justement.

MARIANNE.

Et pour sa fortune,
Que je viens, au hasard de vous être importune...

M. ARGANT.

Ah ! si c'est pour Argant, le sort en est jeté.
Que veut-elle ? quelle est cette grace si grande ?

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils tel qu'il est projeté.

M. ARGANT.

Marianne, est-ce à toi d'appuyer sa demande ?

MARIANNE.

A qui donc ? Pour tous deux j'implore vos bontés.
C'est l'établissement le plus considérable...
Vous la désespérez si vous n'y consentez ;
C'est faire à votre fils un tort irréparable.

M. ARGANT.

Prétendre que son fils soit le seul possesseur
Et l'unique héritier de toute sa fortune !
Et ma fille ?

MARIANNE.

Est-il vrai que vous en ayez une?

M. ARGANT.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la sœur ?
Loin de prendre parti pour elle ,
Je te vois la premiere à la persécuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal; et si mon zele...

M. ARGANT.

Mais tiens; pour me résoudre et pour m'exécuter
Je m'en rapporte à toi. Tu sais ce qu'on propose :
Supposé que tu sois cet enfant malheureux
A qui sa mere apprête un sort si rigoureux,
Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause,
Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE.

Je me serois déja prononcé mon arrêt.

M. ARGANT.

Quoi ! malgré les soupirs et les larmes d'un pere...

MARIANNE.

Pourrois-je assurer mieux le repos de ses jours
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma mere ?
A quoi me serviroit de m'obstiner toujours
A braver mon destin ? quelle en seroit l'issue ?

D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour,
De déchirer toujours le sein qui m'a conçue,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me consulter dans cette conjoncture?
Toute autre, et votre fille aussi,
Vous en diroit autant; et je ne sers ici
Que d'interprete à la nature.

M. ARGANT.

(*à Marianne.*) (*à Doligni.*)
Tu me perces le cœur. Jugez donc si j'ai lieu
De déclarer son sort.

DOLIGNI PERE.

C'est votre femme : adieu.

M. ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCENE III.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Eh bien! votre entremise
A-t-elle eu la faveur que je m'en suis promise?
Ce que j'en attendois étoit des plus aisés.

M. ARGANT.

Ah! vous pouvez compter sur elle en toute chose.
On ne peut mieux plaider une méchante cause.

MADAME ARGANT.

Eh ! l'a-t-elle gagnée ?... Eh ! quoi ! vous vous taisez?

M. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi?

MADAME ARGANT.

Quel est donc ce langage?

M. ARGANT.

Ne vous souvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'a pas été l'unique gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné?
Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encor un conçu dans votre sein.
Voyez quel est votre dessein,
Si vous en conservez un souvenir fidele?

MADAME ARGANT.

Je pourrois avoir quelque tort:
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le sort,
Quand nous l'envoyâmes en France
Pour être élevée en couvent,
Étoit dans sa plus tendre enfance.

M. ARGANT.

Hélas ! je me le suis reproché bien souvent.

MADAME ARGANT.

Depuis je ne l'ai point revue.
Dans mon cœur, il est vrai, l'absence a triomphé.
L'éloignement, l'oubli, le tems, ont étouffé
La tendresse que j'aurois eue,
Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux;

Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire.
Eh! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulûtes pas : il a fallu vous plaire ;
Et mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma tante a raison ; elle se justifie.
C'est votre faute à vous.

M. ARGANT, *à Marianne.*

Laisse-moi, je te prie.
Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité!
Tout se peut réparer. Daignez voir votre fille :
Que je vous la présente ; accordez-moi ce bien.

MADAME ARGANT.

Que faire d'un enfant qui n'est au fait de rien,
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui sans doute en a pris l'air, l'esprit, et le goût?
Monsieur, il n'est plus tems; et j'ose vous répondre
Que de la tête aux pieds il faudroit la refondre,
Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
Qui vient tard dans le monde y joue un triste rôle:
Pour apprendre à s'y comporter
Un parloir de province est une pauvre école.

MARIANNE.

Sans doute.

M. ARGANT.

A Marianne on peut s'en rapporter.
Elle sort du couvent: voyez un peu ma niece ;
Oui, voyez comme elle est : vous connoissez aussi

Son esprit et sa gentillesse;
Elle a tout-à-fait réussi.

MADAME ARGANT.

On ne compare point une personne unique.

M. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

MADAME ARGANT.

Il vous plaît au surplus de me faire un procès
Bien gratuit, au sujet de cette préférence
Que j'accorde à mon fils.

M. ARGANT.

Mais, oui ; c'est un excès.

MADAME ARGANT.

Est-ce une nouveauté? Suis-je la seule en France?
Nous avons deux enfans : mais l'usage m'absout,
Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

M. ARGANT.

L'égalité, madame, est la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

MADAME ARGANT.

Pouvez-vous mieux placer mon espoir et le vôtre?
Il est bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

M. ARGANT.

La nature sans doute en a fait un prodige!

MADAME ARGANT.

Elle a versé sur lui ses plus précieux dons.

Il peut aller à tout, si nous le secondons.

M. ARGANT.

Peut-on donner dans ce prestige?

MADAME ARGANT.

Il est homme d'esprit.

M. ARGANT.

Qui diable ne l'est pas?

MADAME ARGANT.

Homme d'esprit!

M. ARGANT.

Mais, oui; rien n'est plus ordinaire:
C'est un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour esprit dans le siecle où nous sommes,
N'est, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connoissance.
Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,
Quelque superficie, et des expressions
Artistement entortillées;
Joignez-y le ton suffisant:
Voilà les qualités de l'esprit d'à présent.
Pour moi, mon avis est, dût-il paroître étrange,

Que ces petits messieurs qui sont si florissans,
Feroient un marché d'or s'ils donnoient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.

SCENE IV.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS, MARIANNE.

LE MARQUIS.

Mais, madame, à propos, suivant toute apparence
Mon mariage projeté
Pourroit ce soir être arrêté.

MADAME ARGANT.

J'en ai du moins quelque espérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçu vingt complimens;
Et nous ne songeons pas aux présens qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il seroit nécessaire
D'aller chez Lempereur choisir des diamans?
Il convient d'envoyer demain les pierreries;
C'est l'ordre; et l'on ne peut quand on est régulier,
Manquer à ces galanteries.

MADAME ARGANT.

Il est vrai, j'allois l'oublier:
Vous avez bien raison; c'est penser à merveille.

M. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je vais donc commander qu'on mette vos chevaux.

M. ARGANT.

Doucement, j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une sœur.

MADAME ARGANT.

(*à M. Argant.*) (*au Marquis.*)
Est-ce là son affaire? Allez, je vais vous suivre.

M. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre;
Je comptois de passer des jours pleins de douceur,
Et mourir satisfait de son sort et du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne sais point aimer l'un aux dépens de l'autre;
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié.
L'égalité devroit régner dans tout le reste.
Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste?
Parlez. Mes sentimens vous sont assez connus:
Parlez donc; qu'entre nous votre bouche prononce.
Au fond de votre cœur cherchez votre réponse,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'est à vous l'un et l'autre à régler sa fortune:
Je ne sais point blâmer la générosité.

M. ARGANT.

La générosité! Mais ce n'en est point une;

Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces distinctions je vous laisse le maître :
Quant à moi j'ai, monsieur, un trop profond respect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

M. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu suspect.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas qu'une sœur, que je n'ai jamais vue,
Ne m'intéresse aussi; vous n'avez pas besoin
De me piquer d'honneur : le sang parle de loin;
Mais...

M. ARGANT.

Eh bien ! quelle est donc cette crainte imprévue?
Daigneriez-vous m'en éclaircir ?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremise...
Et... si j'ai le malheur de ne pas réussir,
D'échouer dans cette entreprise,
Eh bien ! vous m'en accuserez.
Qu'en arrivera-t-il? que vous me haïrez.
Cette affaire est trop délicate :
Et madame d'ailleurs paroît tacitement
M'ordonner assez nettement
De ne m'en pas mêler.

M. ARGANT.

Votre prudence éclate.

LE MARQUIS.

Mon silence pourtant n'empêche pas mes vœux;
Je serai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCENE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Ainsi, vous n'avez point de reproche à lui faire.

M. ARGANT, *à part.*

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.
(*haut.*)
Nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien
Cinquante mille écus de rente
Francs et quittes de tout, du moins je ne dois rien.
Je crois que pour Argant la chose est différente;
N'importe: de sa sœur diminuez la part;
Disposez de votre héritage;
Faites à votre fils le plus gros avantage:
Je me restreins pour elle au tiers, et même au quart.
Avec sa légitime on voudra bien la prendre;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

MADAME ARGANT.

Que me dites-vous là?

M. ARGANT.

N'en doutez nullement.

MADAME ARGANT.

Qui voudroit s'en charger?

M. ARGANT.

Acceptez seulement.

MADAME ARGANT, *à part.*

C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle,
Pour m'engager toujours, sur ce trompeur espoir,
A retirer ma fille.

M. ARGANT.

Eh bien?

MADAME ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous par hasard quelque parti pour elle?

M. ARGANT.

Oui.

MADAME ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Est-ce une affaire sûre et prompte à terminer?

M. ARGANT.

(*bas à Marianne.*)
Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

SCENE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT.

Mais est-ce un sujet qui convienne?

M. ARGANT.

A merveille.

MADAME ARGANT, *à part.*

Tant pis.

M. ARGANT.

Je suis sa caution.

MADAME ARGANT, *à part.*

Ah ! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

M. ARGANT, *à part.*

Il faut frapper le coup.

MADAME ARGANT, *à part.*

Quelle est donc sa pensée?

M. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuste et la plus dure
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiser au fond d'une clôture...

MADAME ARGANT.

Eh bien?

SCENE VII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PERE, MARIANNE.

M. ARGANT

Quels qu'ils soient, vrais ou faux,
Telle qu'elle est enfin, on offre de la prendre;

Et le fils de monsieur, si vous le permettez...

MARIANNE, *à part.*

Ah! ciel!

M. ARGANT.

Avec plaisir deviendra votre gendre.

MADAME ARGANT, *bas à M. Argant.*

Quoi! le fils de monsieur... Vous me compromettez.

M. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE, *à part.*

Dieux! que viens-je d'entendre!
Ah! quelle trahison!

MADAME ARGANT.

Monsieur nous fait honneur.

DOLIGNI PERE.

Ce sera pour mon fils le comble du bonheur.

MADAME ARGANT.

(*à part.*) (*haut.*)
Je sais qu'il aime ailleurs; feignons. Il faut se rendre.

DOLIGNI PERE.

Mon fils ne peut jamais être mieux assorti.

MADAME ARGANT, *à Marianne.*

Qu'on le fasse venir.

MARIANNE.

Madame, il est sorti.

MADAME ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans; qu'on y voie.

MARIANNE.

Il doit avoir pris son parti.

MADAME ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoie.

MARIANNE, *à part.*

Bon! le voici qui vient.

M. ARGANT, *bas à Doligni pere.*

Il n'est pas averti.

SCENE VIII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Messieurs, il vous plaira de garder le silence;
Faites-vous cette violence:
Qu'ici l'autorité se taise absolument;
Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance;
Autrement, marché nul: je vous le dis d'avance,
Je reprends ma parole et mon consentement.

DOLIGNI FILS.

Le Marquis vous attend avec impatience.

MADAME ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

DOLIGNI FILS.

Vous voyez mon saisissement.

MADAME ARGANT.

La desireriez-vous?

DOLIGNI FILS.

Ah! si je la desire!
Si je soupire après ce précieux instant!
C'est avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE, *à part.*

Qui n'eût cru qu'il m'aimoit!

MADAME ARGANT.

Eh bien! soyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre espoir.

MARIANNE, *à part.*

Hélas! c'en est donc fait.

MADAME ARGANT.

Il m'est bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

DOLIGNI FILS.

Votre fille!

MADAME ARGANT.

Eh! qui donc?

DOLIGNI FILS.

La foudre m'a frappé.
Ah! ciel! quelle erreur m'a trompé!

MADAME ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je?

DOLIGNI FILS

Il est inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez sans doute un bien inestimable.
(à son pere , qui lui fait des signes.)
Mon pere, épargnez-vous ces signes superflus:
Je ne puis, mon désordre a trop su me confondre.

MADAME ARGANT.

(à Doligni pere.) *(à Doligni fils.)*
De grace, laissez donc... Ne pourrai-je savoir...

DOLIGNI FILS.

L'excès de vos bontés ne pouvoit se prévoir:
Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

DOLIGNI PERE, *bas, à son fils.*

Tu ne sais pas le bien que tu vas refuser.

DOLIGNI FILS.

(à son pere.) *(à M. Argant.)*
Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop sensible
A mis à votre choix un obstacle invincible.
Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser.
J'ai cru qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore.
Ah! je fais à ses yeux un éclat indiscret:
Mais la nécessité m'arrache mon secret.

MADAME ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

DOLIGNI FILS.

Il l'ignore.

MADAME ARGANT.

Eh! monsieur, quel est-il?

DOLIGNI FILS, *montrant Marianne.*

Il est devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! monsieur, vous devez préférer ma cousine.

MADAME ARGANT, *à messieurs Argant et Doligni pere.*

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

M. ARGANT.

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine;
Sachez à votre tour...

MADAME ARGANT, *en s'en allant.*

Ah! ne m'arrêtez plus:
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

SCENE IX.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS, MARIANNE.

DOLIGNI FILS, *à M. Argant.*

Ah! monsieur, pardonnez...

M. ARGANT.

Il faut que je l'embrasse.

DOLIGNI FILS.

Comment donc?

M. ARGANT.

Ses refus ont montré son amour.
Il vient d'en donner sans détour
La preuve la plus sûre et la plus efficace.
S'il avoit accepté, j'en serois moins content.

DOLIGNI FILS.

Vous me permettez donc de demeurer constant?

M. ARGANT.

(*à Doligni pere.*)
Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.
(*à Doligni fils.*)
Ton bonheur n'est que suspendu.
Ne t'embarrasse pas, va, tu seras mon gendre.

DOLIGNI PERE.

Oui, tranquillise-toi.

DOLIGNI FILS.

J'aurai mal entendu.
(*Doligni pere emmene son fils.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

Il s'en mêle encor à son âge !
Eh! que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens,
Si la vieillesse n'est pas sage?

LA FLEUR.

Jugeons un peu moins vîte, ou soyons indulgens.
Supposez que l'amour ait part à ce mystere,
Il me semble qu'un fils devroit, avec raison,
Ignorer ou cacher les foiblesses d'un pere.

LE MARQUIS.

Est-ce ma faute, à moi, si toute la maison
En parle? Mais cela ne m'embarrasse guere.
N'est-il venu personne apporter un billet?
Il doit en venir un; j'en suis fort inquiet.

LA FLEUR.

Je n'ai rien vu.

LE MARQUIS.

Tant pis!

LA FLEUR.

Mais à propos, j'espere...

LE MARQUIS.

Eh bien! voyons, qu'esperes-tu?

LA FLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LA FLEUR.

Parcequ'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage?

LA FLEUR.

Il a cette vertu
D'amender les gens de votre âge.
La raison les attend au fond de leur ménage.
L'hymen est ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Assurément;
Oui, l'exemple me rendra sage.

LA FLEUR.

Vous vivrez comme auparavant?

LE MARQUIS.

Au contraire: je vais m'enterrer tout vivant,

Renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hiver au fort de mon printems,
M'enfoncer, m'abymer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un sot.

LA FLEUR.

Ah! pauvre malheureuse!

LE MARQUIS.

Hem?

LA FLEUR.

Moi, je ne dis mot.
(*on entend quelque bruit.*)

LE MARQUIS.

(*seul.*)

Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supplice.
Ah! si ce pouvoit être un billet d'Arthénice!

LA FLEUR.

Tenez, c'est un billet joliment tortillé.

LE MARQUIS, *lisant à part.*

« Mes résolutions sont prises;
« Venez où vous savez à huit heures précises.

LA FLEUR, *à part.*

Comme il a l'air émoustillé!

LE MARQUIS, *continuant.*

« Malgré tous mes parens... La maudite cohorte!...
« Pour vous suivre ce soir, je les tromperai tous.
« Je sens que mon devoir en murmure... Qu'importe?
« Mais l'on n'est plus à soi lorsque l'on est à vous ».

Ah! pour moi quel bonheur, ou plutôt quelle gloire!
Ne perdons point de tems.

(*il tire un écrin de sa poche*)

LA FLEUR.

Quelle est donc cette histoire?

LE MARQUIS.

Avec ces diamans va faire de l'argent;
Cours emprunter dessus à l'un de nos corsaires
Les deux mille louis qui me sont nécessaires.
Viens me les apporter: sur-tout sois diligent.
J'ai des ordres encore à te donner ensuite.
Voici madame Argant, sauve-toi, prends la fuite.

SCENE II.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MADAME ARGANT.

Où va-t-il porter ces écrins?

LE MARQUIS.

Chez un metteur en œuvre.

MADAME ARGANT.

Eh! pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Je crains
Pour quelques diamans qui, du moins à ma vue,
Paroissent en danger. Pour ne rien hasarder,
J'envoie en faire la revue.

Il s'en perd bien souvent, faute d'y regarder.

MADAME ARGANT.

C'est bien fait. Ce présent n'est-il pas fort honnête?

LE MARQUIS.

Honnête! ah! pour le moins; et j'en suis très content.

MADAME ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.
Votre pere obstiné m'embarrasse pourtant;
Il paroît opposer la même résistance.
En vain j'ai de sa niece employé l'assistance.
Ce refus me paroît d'autant plus surprenant
Qu'elle a sur mon époux un empire étonnant;
Et que, pour ainsi dire, elle en est adorée.
Vous souriez?

LE MARQUIS.

Qui? moi!

MADAME ARGANT.

Peut-on savoir pourquoi?

LE MARQUIS.

Ce n'est rien.

MADAME ARGANT.

Une mere aussi tendre que moi
De votre confiance a droit d'être honorée.
De grace, dites-moi...

LE MARQUIS.

Daignez me dispenser...

MADAME ARGANT.

Non; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,

Plus vous me donnez à penser;
Je veux absolument entrer dans ce mystere.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu
Pour vous sacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le silence,
Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, madame, il faudroit me promettre...

MADAME ARGANT.

Eh! quoi?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

MADAME ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'ose vous en prier.
D'ailleurs, quoi qu'il en soit de cette confidence,
Croyez que je n'en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.
Marianne, entre nous, vous est-elle connue?
Oui, lorsqu'avec mon pere elle est ici venue,
Saviez-vous, comme un fait bien sûr et bien constant,
Qu'il existoit encore en France
Une autre demoiselle Argant?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous une entiere assurance?

MADAME ARGANT.

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS.

J'entends.

MADAME ARGANT.

Oui, je crois, dans mon jeune tems,
Avoir ouï parler du pere et de la fille.
D'ailleurs nous habitions des lieux trop différens
Pour être bien au fait du sort de vos parens.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

MADAME ARGANT.

En quoi?

LE MARQUIS.

Sur-tout point de courroux.

MADAME ARGANT.

Je n'entends rien à ce mystere.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la niece de mon pere.

MADAME ARGANT.

Elle ne seroit point sa niece?

LE MARQUIS.

Eh! vraiment non;
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

MADAME ARGANT.

Ah! quelle découverte!

LE MARQUIS, *à part.*

Il l'entend à merveille!

MADAME ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une histoire pareille?
D'où la sait-on? comment? quel en est le témoin?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau-frere,
En buvant chez le suisse, a fort innocemment
Révélé tout ce beau mystere.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique,
Qu'on nommoit Marianne.

MADAME ARGANT.

Après?

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle est morte avant lui, que rien n'est plus constant;
Que c'est une histoire publique;
Et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.

MADAME ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux sont morts depuis long-tems.
Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je pense trop bien
Pour oser en conclure rien.

MADAME ARGANT, *à part.*

Quoi! chez moi! sous mes yeux! Feignons de n'en rien croire,
Et ne dégradons point le pere aux yeux du fils.
(*haut.*)
Non; plus je pense à cette histoire,
Plus je vois que ce sont autant de faux avis.
Je connois mon mari: vingt ans d'expérience
Doivent sur cet article assurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours ivres ou sots?
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Imposez-leur silence;
Et du premier d'entre eux qui ne se taira pas,
En le chassant d'ici, punissez l'insolence.

LE MARQUIS.

Madame...

MADAME ARGANT.

N'ayons point là-dessus de débats:
Il le faut; je le veux: la chose est expliquée.

LE MARQUIS.

Vous serez obéie.

MADAME ARGANT, *à part.*

Ah! que je suis piquée!
(*haut.*)
Mon mari comblera mes vœux:
L'honneur de s'allier à des gens d'importance,
Quand il se verra devant eux,
Indubitablement vaincra sa résistance.

(*à part.*) (*haut.*)
Je saurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un billet d'assez bon augure.
Chez le comte d'Ausbourg on nous attend ce soir:
Il est oncle de la future;
C'est chez lui qu'on s'assemble, et l'on y soupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MADAME ARGANT.

Vous savez sa demeure.

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

MADAME ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais... au sortir de l'opéra.

MADAME ARGANT.

Si vous veniez plutôt?

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas l'usage;
Et partout où l'on soupe il faut arriver tard.

MADAME ARGANT.

Oui; mais l'occasion mérite quelque égard
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai quand il en sera tems.

MADAME ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous serez tous contens.

SCENE III.

LE MARQUIS.

Rien n'est plus ravissant que cette conjoncture.
Deux rendez-vous ensemble! un d'hymen, un d'amour.
Ceci veut de l'ordre... Oui... Chacun aura son tour;
Et j'aurai mis à fin ma premiere aventure
Quand... C'est la Fleur.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

Où sont mes deux mille louis?

LA FLEUR.

Dans votre cabinet.

LE MARQUIS.

Bon! je m'en réjouis.
Allons, preste, à cheval.

LA FLEUR.

Quelle affaire nous presse?

LE MARQUIS.

Va-t'en faire arranger la petite maison;

Commande un souper propre, et suivant la saison;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque espece;
Que tout soit à la glace, et qu'on fasse grand feu;
Qu'on éclaire partout.

LA FLEUR.

La fête sera belle!
Et la future y sera-t-elle?

LE MARQUIS.

Point de sotte demande.

LA FLEUR.

Allons.

LE MARQUIS.

Attends un peu.
Que voulois-je dire?... Ah!...

LA FLEUR.

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Que ma chaise de poste y soit, et des relais.
Fais-y porter aussi...

LA FLEUR.

Voilà bien des apprêts!

LE MARQUIS.

Combien? Deux habits d'homme et du linge de même.

LA FLEUR.

Des habits et du linge?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LA FLEUR.

Est-ce que vous voulez y faire une retraite?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiete.
La curiosité te travaille l'esprit.

LA FLEUR.

Mais, monsieur, tout ceci... franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre! Ah! parbleu, je t'admire!
Fait-il tout-à-fait nuit?

LA FLEUR.

Bon! le jour est bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise.
Eh bien! va donc.

LA FLEUR, *à part.*

Allons, il a de l'argent frais;
Je n'en serai jamais payé que par surprise.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas?

LA FLEUR.

Je m'en y vais.

(*à part.*)

Oui, risquons le paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde?

LA FLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LA FLEUR.

C'est qu'avec votre argent...

LE MARQUIS.

Quoi?

LA FLEUR.

Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Eh! qui t'en a prié?

LA FLEUR.

La pitié, le besoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin!

LA FLEUR.

Vous avez de l'argent.

LE MARQUIS.

Qu'importe?
Emprunter pour payer, parbleu! rien n'est plus fou.

LA FLEUR.

C'étoit un pauvre here; il n'avoit pas le sou:
Et puis six cents écus, la somme n'est pas forte.
Me le pardonnez-vous?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LA FLEUR.

Mais, d'honneur?...

LE MARQUIS.

Oui. Quel est ce coquin de créancier?

LA FLEUR.

La Fleur.

LE MARQUIS.

Toi?

LA FLEUR.

Moi.

LE MARQUIS.

Mons de la Fleur, vous n'aurez plus la bourse.
Va.

LA FLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre course.
Et vîte et vîte, allons nous payer par nos mains.

SCENE V.

LE MARQUIS, MARIANNE.

MARIANNE, *à part.*

D'où viennent tout-à-coup de si cruels dédains?
D'abord, en me voyant, comme elle s'est aigrie!
Il faut absolument quitter cette maison.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas sans raison.
Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.
Vous avez besoin d'y penser.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir?...

LE MARQUIS.

Daignez m'en dispenser.
Ma chere petite cousine,
Tout ne réussit pas toujours selon nos vœux:
Il arrive par fois des contre-tems fâcheux;
Pour y remédier il faut être bien fine;
Mais comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez. C'est ce que je desire.

SCENE VI.

MARIANNE.

Quoi! tout le monde ici se trouve réuni
Pour me désespérer! Mais qu'a-t-il voulu dire?
Quelqu'un adresse ici ses pas.

SCENE VII.

MARIANNE, ROSETTE.

MARIANNE.

Rosette, si tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante est contre moi d'une colere extrême.
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? que m'est-il arrivé?
J'ai beau m'examiner moi-même;
Dans le fond de mon cœur, hélas! je n'ai trouvé
Que zele, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon si brusque et si cruelle;
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture:
« Il faudra s'en laisser charmer;
« Cette petite créature
« Finira par se faire aimer ».
Il faut bien que le diable ait ici fait des siennes:
Je ne connois que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches et les miennes
Ne nous avancent pas; il faut d'autres secours.
Vous ne savez pas tout. Je me suis évadée
Pour vous dire à quel point madame est en courroux;
En un mot, elle est dans l'idée
De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remene où l'on m'a prise.

ROSETTE.

Monsieur adresse ici ses pas :
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise ;
Et sur-tout ne me nommez pas.

SCENE VIII.

M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

Marianne ! et pourquoi te trouvé-je éplorée ?

MARIANNE.

Hélas ! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont par vous seul ici je me trouve honorée,
De grace, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'est-ce donc qui se passe à mon désavantage ?
Il doit m'être en ce jour arrivé des malheurs ;
Tout inconnus qu'ils sont ils m'arrachent des pleurs :
Ne me les laissez pas ignorer davantage.
Innocente ou coupable, instruisez-moi de tout.

M. ARGANT.

De quoi ?

MARIANNE.

Cette infortune est réelle et publique.

M. ARGANT.

C'est une énigme obscure, ou plutôt chimérique,

Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah ! vous dissimulez.

M. ARGANT.

Non, je n'en sache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc à présent attiré-je les yeux
De tout ce qui nous environne?
D'où viennent ces regards furtifs et curieux
Qu'on attache en secret sur toute ma personne?

M. ARGANT.

Eh ! mais tout cela vient du plaisir de te voir;
C'est qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc ! ai-je changé? ne suis-je plus la même?
Ils ont d'autres motifs que je ne puis savoir.
Et par quelle aventure, à nulle autre pareille,
N'est-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi,
Et qu'en me regardant, tout le monde d'ici
Sourit avec malice et se parle à l'oreille?
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande et la plus cruelle,
Vient de me chasser de chez elle:
Elle a poussé la cruauté
Jusques à me défendre à jamais sa présence.

M. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux si soudain?

MARIANNE.

Et moi, tout éperdue, examinant en vain
Ma triste et timide innocence,
Je suis venue ici ; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots où je n'ai rien compris.
A peine il m'a laissée incertaine et flottante,
Au milieu de mon trouble et du plus grand effroi,
Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante,
Toujours de plus en plus en courroux contre moi,
Veut se débarrasser de ma vue importune,
Et me faire enlever.

M. ARGANT.

Ah! tout est découvert;
Un indiscret ami nous perd:
Elle sait tout.

MARIANNE.

Quoi donc?

M. ARGANT.

Grand dieu! quelle infortune!
Mon secret est trahi.

MARIANNE.

Quel est donc ce regret?

M. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir... Vous parlez de secret!

M. ARGANT.

Il faut que je le cherche... Ah! le voici lui-même.

SCENE IX.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE, MARIANNE.

M. ARGANT.

Cruel! qu'avez-vous fait?

DOLIGNI PERE.

Qui? moi! Qu'est-ce que c'est?

M. ARGANT.

Eh! morbleu, l'on sait tout.

DOLIGNI PERE.

Doucement, s'il vous plaît.

M. ARGANT.

Je suis désespéré.

DOLIGNI PERE.

Quel courroux est le vôtre?

M. ARGANT.

Votre indiscrétion...

DOLIGNI PERE.

Quoi?

M. ARGANT.

Nous perd l'un et l'autre.
Vous aviez mon secret!

DOLIGNI PERE.

Il est encore entier.

M. ARGANT.

Ma femme est furieuse.

DOLIGNI PERE.

Elle fait son métier.

M. ARGANT.

Que la plaisanterie est ici mal placée!
Je vous dis que ma femme est si fort courroucée
Contre elle et contre moi, qu'elle est dans le dessein,
Comme je l'ai prévu, d'user de violence,
De me l'arracher de mon sein,
De la mettre en lieu sûr.

DOLIGNI PERE.

Ah! quelle turbulence!
Parbleu! c'est qu'elle sait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'est point là votre niece:
Votre femme croit vous ôter
Une jeune et tendre maîtresse.

MARIANNE, *à Doligni pere.*

Qu'entends-je? que m'apprenez-vous?
(*à M. Argant.*)
Ce n'est pas sur la foi du lien le plus doux
Que je suis chez vous et chez elle?
Eh! pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?...
Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah! cessez de me retenir.
De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah, Dieu! peut-on former un si cruel projet?

Du plus affreux roman je me vois le sujet.

DOLIGNI PERE.

Elle ne sait donc pas sa véritable histoire?

M. ARGANT.

Eh! non. Vous me jetez dans un autre embarras.

MARIANNE.

Je veux savoir de qui j'ai reçu la naissance.
Remettez-moi sous leur puissance;
Quels que soient mes parens...

M. ARGANT.

Dans peu tu le sauras.

MARIANNE.

Parlez; je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jeter aux genoux de ma tante...
Quel nom m'échappe encore!

DOLIGNI PERE.

Elle vient de partir.

M. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites-moi donc sortir;
La fin n'en peut être trop prompte.

M. ARGANT.

Crains d'apprendre ton sort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus long-tems l'opprobre où je me vois.

M. ARGANT.

Modere donc un peu les accens de ta voix.

MARIANNE.

Non; c'est au désespoir à rétablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

M. ARGANT.

Je suis moins criminel que tu ne l'oses croire:
Sois instruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage et te blesse
Trouvera dans ton ame un retour éternel;
Apprends que toute ma tendresse
N'est que de l'amour paternel.
Ah!... ma fille...

MARIANNE.

Qui! vous... mon pere?
Eh! pourquoi si long-tems me cacher mon bonheur?

M. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à présent le fond de ce mystere.
Puisque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le sort peut à son gré régler mon avenir:
Il m'a plus fait de bien qu'il n'en sauroit détruire.

M. ARGANT.

Non; j'ai pris mon parti, puisqu'on me pousse à bout.
Mais pour toi, laisse-moi le soin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.

Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique;
Que nous avons encore une fille à pourvoir.
Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir,
Me réduise à pleurer ma fille infortunée:
J'empêcherai plutôt cet injuste hyménée.
Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher:
Pour la premiere fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur est le mien!

M. ARGANT.

On te viendra chercher.
Quand il en sera tems je te ferai paroître.

MARIANNE.

Eh! pourquoi voulez-vous que je sois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore?
Joignez à vos bontés la grace que j'implore;
Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

M. ARGANT.

On m'attend; obéis. Et vous, ami fidele,
Ne m'abandonnez pas; daignez prendre soin d'elle.
Restez; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

DOLIGNI PERE.

Partez; mais en chemin...

M. ARGANT.

Eh bien! quoi?

DOLIGNI PERE.

N'allez pas user votre courage;
Vous en aurez besoin pour affronter l'orage.

M. ARGANT.

Oh! j'en aurai de reste.

DOLIGNI PERE.

On est brave de loin...
Le ciel lui soit en aide! Il en a bien besoin.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR.

La bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle.
Comment donc! eh! pour qui madame me prend-elle?
Pour un benêt de précepteur?
J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable.
Mais a-t-on jamais fait payer au serviteur
Les sottises du maître? Il est assez probable
Que je ne perdois pas dessus, grace à mes soins;
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur; on me chasse: où diantre faire voile?

SCENE II.

ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

La Fleur, que fais-tu là?

LA FLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile! Comment? est-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi?
Qu'as-tu? qu'arrive-t-il dans tes affaires?

LA FLEUR.

J'ai
Que madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon enfant?

LA FLEUR.

Oui, pour présent de noce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait?

LA FLEUR.

Moi?

ROSETTE.

Tu mens.

LA FLEUR.

Mon crime est d'être un sot.

ROSETTE.

Eh bien! tu mens encore.

LA FLEUR.

On m'impute un négoce
Que mon maître a baclé sans m'en dire un seul mot;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence est mise à la porte;

On m'oblige avec elle à prendre mon parti:
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton maître; il t'auroit perverti.
D'ailleurs, peut-on savoir d'où vient tout ce grabuge?

SCENE III.

MADAME ARGANT, ROSETTE, LA FLEUR.

MADAME ARGANT.

Comment! ce misérable est encore en ces lieux?
Fidele confident d'un trop coupable maître...
Va-t'en.

LA FLEUR.

En vérité, madame, il est à naître...

MADAME ARGANT.

Tais-toi; sors, et jamais ne parois à mes yeux.

SCENE IV.

MADAME ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'est-il permis d'entrer dans vos douleurs secretes?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

MADAME ARGANT.

On ne reçut jamais de plus sensibles coups :
On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie...
Mon cœur est suffoqué... je ne puis respirer.
(*Rosette lui donne un fauteuil.*)
Avec indignité ma tendresse est trahie.
Ai-je assez de sujets de me désespérer?
L'objet dont je n'étois que trop préoccupée,
Que j'aimois du plus tendre, ou du plus fol amour,
Mon fils... Ce n'est qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée.
Sa perfidie enfin éclate au plus grand jour;
Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute.
Je faisois tout pour lui, Rosette, tu le sais;
Et je craignois toujours de n'en pas faire assez.
J'aurois donné mon sang jusqu'à la moindre goutte
Pour assurer le sort, la fortune, et l'état
Du cruel qui m'a fait l'offense la plus noire.
Une famille illustre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire;
Dans leur sein, dans leurs bras il alloit être admis;
Il alloit devenir leur plus chere espérance,
L'objet de tous leurs soins. Ah! quelle différence!
Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refusé cette grande alliance?

MADAME ARGANT.

Apprends comment il s'est perdu.

Nous étions assemblés, il étoit attendu ;
Moi-même j'aspirois avec impatience
Au plaisir de le voir, de jouir des effets
Que devoit produire sa vue;
Je comptois les momens... Attente superflue!
Au mépris des sermens que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même;
De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé,
Il y sacrifioit ; et n'étoit occupé
Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime.
Ne sachant que penser d'un retard indiscret,
Pour l'excuser encor je faisois mon possible ;
Enfin l'on est venu m'en instruire en secret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir.
Juge de mon état, de la douleur amere,
De la confusion que j'ai dû ressentir.
Je suis désespérée... O déplorable mere !
C'en est fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le sauver.

MADAME ARGANT.

Ah ! la raison m'éclaire;
Je pénetre plus loin que jamais je ne fis.
Supposé que l'on puisse appaiser cette affaire,
Et dérober sa tête aux rigueurs de la loi,
En est-il moins perdu pour moi
Sitôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse?

Sous les dehors trompeurs d'un caractere heureux
Je vois qu'il a toujours abusé ma foiblesse.
Ce trait de lumiere est affreux.
Ah, grand dieu! que j'étois cruellement séduite!
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour...

MADAME ARGANT.

Non, quand la confiance est une fois détruite,
C'en est fait pour jamais; il n'est plus de retour.
Rosette, laisse-nous.

SCENE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT, *se levant.*

Eh bien! quelle nouvelle?
En a-t-on? L'aventure est-elle aussi cruelle
Qu'on le dit?

M. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec son bel esprit qui vous avoit séduite,
Votre fils, comme un sot, a donné tout de suite
Dans un piege grossier tendu par des frippons;
Et le premier exploit de ses premieres armes
Est un enlèvement bien conditionné.
Dans un asyle détourné

Il croyoit emmener sans trouble et sans alarmes
Son illustre conquête : il n'avoit rien prévu ;
Lorsque trahi par elle et pris au dépourvu,
On est venu troubler sa joie.
L'indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,
Au lieu d'abandonner sa proie,
A tous les assaillans a livré le combat :
Mais étant le plus foible il a fallu se rendre ;
Il est entre leurs mains, pris, et même blessé.

MADAME ARGANT.

Blessé ! Le malheureux ! Quel parti faut-il prendre ?

M. ARGANT.

Mais Doligni que j'ai laissé,
Croit avoir quelque espoir d'empêcher les poursuites ;
Et comme il est intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette aventure-là n'aura pas d'autres suites.

MADAME ARGANT.

Les suites n'en seront funestes que pour moi :
Idole de mon cœur ! Malheureuse chimere !
Fils indigne ! Ah ! le ciel te devoit une mere
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Est-ce au fond de mon sein qu'il a puisé ses vices ?
Pour lui seul j'ai laissé ma fille dans l'oubli,
La moitié de mon sang y reste enseveli ;
Je faisois à l'ingrat les plus grands sacrifices ;
Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer !
Ma honte est mon salaire ! Hélas ! qui l'eût pu croire ?

Pour détacher mon cœur il faut le déchirer :
Mais je remporterai cette affreuse victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.
(*à M. Argant.*)
Triomphez... le ciel me punit.

M. ARGANT.

Eh ! ne séparez point mon intérêt du vôtre :
Sans nous rien reprocher gémissons l'un et l'autre
Sur les égaremens de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toujours vu d'un œil un peu sévere,
Je n'en avois pas moins des entrailles de pere ;
Je l'aimois comme vous ; mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendresse un peu plus renfermée ;
Et je ne demandois à votre ame charmée
Que de cacher l'excès de son enchantement.
Hélas ! si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excusez le motif : trop sûre d'être aimée,
La jeunesse abuse aisément
Du foible qu'on a pour ses charmes.
Plus les enfans sont chers, plus il est dangereux
De leur trop laisser voir tout ce qu'on sent pour eux.
Je gémis du sujet qui fait couler vos larmes :
Votre courroux est juste, Argant l'a mérité ;
Mais si vous le voyez comme je l'envisage,
Au milieu des transports et des fougues d'un âge
Où la raison n'est pas à sa maturité,
Vous devez conserver un rayon d'espérance.
Je l'ai laissé confus, honteux, mortifié ;

Je vois que son état est digne de pitié.
Un malheur instruit mieux qu'aucune remontrance;
Il peut se corriger : il est encore à tems.
Ce qu'il vient d'essuyer finira son ivresse.
Eh! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse
Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

MADAME ARGANT.

Discourez un peu moins, et montrez-vous plus sage.

M. ARGANT.

Moi?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

M. ARGANT.

Eh! mais, s'il vous plaît,
Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

MADAME ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

M. ARGANT.

Je ne sais ce que c'est;
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoissance.

MADAME ARGANT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence?
Eh! comment voulez-vous que je ne sache pas
Ce qu'ici personne n'ignore?

M. ARGANT.

Voyons, que savez-vous encore?

MADAME ARGANT.

Que votre fils n'a fait que marcher sur vos pas.

Monsieur, vous lui traciez une route assez belle!
Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,
Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti!

M. ARGANT.

J'entends; voilà l'effet d'un rapport infidele!

MADAME ARGANT.

Eh! quel moyen, hélas! de n'être pas séduit
Par l'exemple effréné des foiblesses d'un pere?
Quel caractere heureux n'en seroit pas détruit?
Ah! c'est de plus en plus ce qui me désespere.
Qui recevra mes pleurs? qui fermera mes yeux?

M. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fausses alarmes:
Calmez-vous sur mon compte, et jugez un peu mieux...
Mais on vient; suspendez vos larmes.

SCENE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PERE.

M. ARGANT.

Quoi! déja de retour?

DOLIGNI PERE.

Oui, vraiment, me voilà.

M. ARGANT.

Vous n'aurez pu conclure avec ces coquins-là;
Leurs propositions sans doute vous effraient?

DOLIGNI PERE.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se paient
De raisons et d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai réglé, moyennant une somme assez forte,
Dont ces honnêtes gens sont contens.

M. ARGANT.

Eh! qu'importe?

DOLIGNI PERE.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment,
Il faut aller signer et consommer l'affaire.
Ce n'est pas loin d'ici; c'est chez votre notaire,
Où l'acte est tout dressé.

M. ARGANT.

Courons-y promptement.

(*à madame Argant.*)

Supposé cependant que cela vous convienne.

MADAME ARGANT.

Allez, messieurs.

M. ARGANT.

Partons.

SCENE VII.

MADAME ARGANT.

Et nous, réglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.

Rosette? Holà, quelqu'un? Que Marianne vienne.
Voyons donc ce que c'est; perçons l'obscurité
Dont le mystere ici couvre la vérité.
Quoi! tout ce qui m'est cher s'unit et se rassemble
Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble!
Mon époux et mon fils!... J'adorois deux ingrats!...
Ma rivale paroît... ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sachons qui de nous deux doit imposer la loi.

SCENE VIII.

MADAME ARGANT, MARIANNE.

MARIANNE, *à part.*

Que s'est-il donc passé? Je vois sur son visage
Tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.

MADAME ARGANT.

Approchez... N'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux?
N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace?
Ou faut-il vous céder? Prononcez entre nous.

MARIANNE, *à part.*

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage.

MADAME ARGANT.

Répondez donc?

MARIANNE.

Hélas ! je tombe à vos genoux.

MADAME ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus:
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort; que voulez-vous de plus?
N'est-il pas en votre puissance?
Ordonnez, et comptez sur une obéissance
Qui servira du moins à me justifier.
Délivrez-vous de ma présence:
Je ne demande, hélas! qu'à me sacrifier.

MADAME ARGANT.

Qu'à vous sacrifier! Est-ce ici votre place?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur; vous pouvez m'en punir.

MADAME ARGANT.

Mais le malheur ici vous a-t-il fait venir?

MARIANNE.

Accusez mon erreur et non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici:
C'est une vérité qui peut être attestée;
Si j'avois été libre, y serois-je restée?
D'aujourd'hui seulement mon sort est éclairci;
Et dès que je l'ai su, j'ai tout mis en usage
Pour qu'on me laissât fuir : je n'ai pu l'obtenir.
Ai-je rien de plus cher que de vous réunir?

MADAME ARGANT, *à part.*

O ciel! d'une rivale est-ce là le langage?
J'ai peine à résister à son air ingénu.
(*haut.*)
Cette énigme est assez difficile à comprendre.
Votre sort, dites-vous, vous étoit inconnu?
Quel est donc ce roman?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre.
Vous savez qui je suis.

MADAME ARGANT.

C'est un secret pour moi.

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois?

MADAME ARGANT.

Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

MADAME ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE, *à part, en regardant partout.*

Hélas! Je ne vois point mon pere.

MADAME ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE, *à part.*

Cet abandon me désespere.

MADAME ARGANT.

Que cherchent vos regards? Epargnez-vous ces soins:
Parlez en liberté; nous sommes sans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez...

MADAME ARGANT.

Quelle est votre fortune?

MARIANNE.

Qui? moi! je n'en possede et n'en prétends aucune.

MADAME ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnue.

MADAME ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un couvent,
Depuis que je suis née, on m'a toujours tenue:
Fixez-y mon destin; je suis prête à partir;
J'offre d'y retourner pour n'en jamais sortir.

MADAME ARGANT, *à part.*

Je n'en avois jamais été si bien frappée.
(*haut.*) (*à part.*)
Comptez sur mes secours... On peut l'avoir trompée...
(*haut.*)
Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre couvent? Parlez avec franchise.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

MADAME ARGANT.

Où vous avoit-on mise?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

MADAME ARGANT.

(*à part.*)

De Poitiers, dites-vous? Useroient-ils d'adresse?

(*haut.*)

C'est un fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE.

Je le sais.

MADAME ARGANT, *à part.*

En effet, seroit-elle ma niece?

(*haut.*)

C'est le même couvent où ma fille est aussi.

(*à part.*)

Que je suis coupable envers elle!

(*haut.*)

Vous l'avez donc vue?

MARIANNE.

Oui.

MADAME ARGANT.

Si vous la connoissez,

(Je suis mere, excusez des desirs empressés)

Vous pouvez m'en tracer une image fidele.

Faites-moi son portrait... Quoi ! vous ne l'osez pas?
Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas
Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me pressez pas davantage
De vous entretenir de ses foibles attraits.

MADAME ARGANT.

En seroit-elle dépourvue ?...
Vous rougissez toujours, et vous baissez la vue.

MARIANNE.

Connoissez-la par d'autres traits
Plus précieux, plus chers, et pour vous et pour elle :
C'est sa soumission et son profond respect.
Cet éloge n'est point suspect.
Quels que soient vos desseins, elle y sera fidele.
Votre fille à jamais saura s'y conformer.
Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.
Il me reste à vous informer...

MADAME ARGANT.

De quoi donc? Achevez.

MARIANNE.

De sa tendresse extrême.

SCENE IX.

MADAME ARGANT, MARIANNE; M. ARGANT, DOLIGNI PERE, *au fond du théâtre.*

MADAME ARGANT.

Eh! pour qui?

MARIANNE.

Le demandez-vous!

Pour une mere qu'elle adore.

MADAME ARGANT.

Moi! puis-je mériter des sentimens si doux?
Elle ne m'a point vue encore.

MARIANNE.

Hélas! pardonnez-moi.

MADAME ARGANT.

Que dites-vous? Comment?
Eclaircissez en ce moment
Le mystere que vous me faites.
Seriez-vous?... Plût au ciel!... Dites-moi qui vous êtes.
Ma niece... si j'en crois des transports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chere.

M. ARGANT, *s'approchant.*

Votre cœur ne vous trompe pas.
Embrassez votre fille.

MADAME ARGANT, *embrassant sa fille qui se jette à ses genoux.*

O trop heureuse mere!

MARIANNE.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers!

MADAME ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, et partagez ma joie.
Dans la félicité que le ciel me renvoie
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

M. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente?

MADAME ARGANT.

Si je vous la pardonne! elle fait mon bonheur.

DOLIGNI PERE.

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur!

M. ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.
Sous le poids de sa faute il paroît abattu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oseroit paroître. Ah! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

MADAME ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oserois-je, en faveur de mon frere,
Unir ma foible voix à celle de mon pere?
Pour qui réservez-vous un généreux pardon?
Me refuserez-vous une premiere grace?

MADAME ARGANT.

L'ingratitude la plus basse
Mérite un entier abandon.
(*à Doligni pere.*)
Appelez votre fils; qu'il vienne en diligence.
(*Doligni va pour faire avancer son fils.*)

M. ARGANT.

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un si cher criminel
Doit être passager et non pas éternel.

SCENE X.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE, DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS.

MADAME ARGANT, *à Doligni pere.*

Monsieur, voici ma fille et ma seule héritiere.
Je déshérite Argant; j'en prononce l'arrêt:
Ma fille occupera sa place tout entiere.
Je sais que votre fils l'adore, et qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh! madame, croyez le serment que j'en fais:
S'il en coûte si cher à mon malheureux frere,
J'aime mieux avec lui pleurer votre colere
Que d'en accepter les bienfaits.

MADAME ARGANT.

Eh! que veux-tu?

MARIANNE.

Sa grace: elle sera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

MADAME ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera... Craignez l'effet de sa douleur,
Et de son désespoir extrême.

MADAME ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même?

MARIANNE.

Sa faute et ses remords.

MADAME ARGANT.

Tu m'imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple!
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui fasse partager ma tendresse avec toi,
Je veux d'un œil sévere observer sa conduite:
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.
(*à Doligni fils.*)
Vous, recevez ma fille et vivez avec nous:
Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle;
C'est la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI FILS.

C'est rendre encor plus chere une union si belle.

M. ARGANT.

Enfin vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ses enfans, c'est soi-même qu'on aime;
Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême,
Qu'en partageant son ame également entre eux.

FIN DE L'ÉCOLE DES MERES.

EXAMEN

DE L'ÉCOLE DES MERES.

En jugeant une piece de La Chaussée on commence naturellement par lui accorder des éloges sur la sagesse de son plan et sur ses intentions morales : que n'a-t-il également des intentions comiques ! Il donne trop volontiers à ses personnages cette portion de raison qui nuit aux effets, positivement parcequ'elle appartient à tout le monde ; aussi ne frappe-t-il que légèrement les ridicules. De nos jours, c'est-à-dire depuis les romans de J. J. Rousseau, les meres se vantent d'être passionnées, ce qui heureusement n'est pas toujours vrai, car toute passion est exclusive, se choisit un objet de préférence, et l'amour maternel au contraire doit se partager : ainsi le veut la nature qui a rendu le cœur d'une mere inépuisable en tendresse ; ainsi le veut la raison qui doit toujours régler un sentiment qui embrasse l'avenir. Une mere passionnée ne peut être qu'une très mauvaise mere ; si elle a plusieurs enfans, elle fera de son amour le partage le plus inégal, parceque toute passion est injuste ; si elle n'a qu'un enfant, elle le perdra, parceque toute passion est aveugle. Cette vérité a fort bien été saisie par La Chaussée : la préférence que madame Argant donne à son fils n'a rien d'exagéré ; au contraire, avec plus

de vigueur dans ses conceptions, l'auteur auroit osé placer la fille auprès de sa mere qui l'auroit haïe positivement pour ses qualités; la nature lui auroit fourni de ces traits qui peignent si bien la prévention, l'aveuglement, et dont le profond comique tient à la différence qu'il y a entre ce que pensent les spectateurs raisonnables et désintéressés, et ce que dit le personnage passionné. Moliere est inimitable dans ce genre : mais ne demandons jamais à un auteur le talent qu'il n'a pas; ce seroit une injustice.

La Chaussée qui paroît craindre de trop approfondir, s'est occupé à justifier la prévention de madame Argant : elle n'a pas vu sa fille depuis l'âge de deux ans; elle ne connoît ni son caractere ni sa figure; il lui est permis de supposer que Marianne, élevée dès sa plus tendre enfance dans un couvent de province, se plairoit peu dans un monde où son défaut d'usage la rendroit étrangere, et qu'elle n'aura pas besoin de grands efforts pour consacrer sa vie à la religion. En effet, sans les mouvemens paternels de M. Argant, tel eût été le sort de sa fille; et l'on ne peut pas assurer qu'elle auroit été malheureuse. Tout cela n'excuse pas sa mere; mais il est certain qu'elle paroît moins coupable ou moins folle que si elle avoit sous les yeux une fille charmante, et s'aveugloit sur ses qualités : de là moins d'effets en prenant le sujet du côté dramatique, moins de ridicules en le prenant du côté comique.

La foiblesse de M. Argant rappelle beaucoup celle du bonhomme Chrisale des Femmes Savantes. Mo-

liere, qui sentoit combien un mari tremblant devant une femme pédante lui fourniroit de traits heureux, s'est bien gardé de donner à son personnage des motifs pour céder; La Chaussée au contraire a présenté M. Argant comblé des bienfaits de son épouse, et l'a mis dans une situation telle que les spectateurs lui pardonneroient difficilement de troubler le bonheur de son ménage, même pour l'intérêt de sa fille. Doligni pere est à M. Argant ce qu'Ariste est à Chrisale dans les Femmes Savantes, toujours avec cette différence des intentions profondes de Moliere aux expressions raisonnables de La Chaussée.

Pour avancer la reconnoissance, l'auteur a tiré très bon parti des soupçons qui se répandent sur l'état équivoque de Marianne; dès ce moment, ce rôle devient théâtral. Le caractere du fils est tracé avec art; le ton qu'il prend avec sa mere est séduisant; il lui donne ses volontés en paroissant demander des conseils; il l'oppose avec adresse à son pere, et suit ses projets de grandeur sans s'avilir jusqu'au mensonge: sa fatuité ne manque ni d'éclat ni de graces, et cependant elle laisse prévoir qu'il tombera facilement dans le premier piege qui lui sera tendu par une coquette habile à flatter sa vanité. Le dénouement est heureux: l'indulgence du pere, opposée au ressentiment d'une mere d'autant plus implacable qu'elle s'est fait long-tems illusion, présente un grand résultat moral. On trouve dans cette piece, qui tient plus de la comédie que du drame, des peintures de mœurs naturellement amenées, parmi lesquelles il

faut distinguer l'étonnement de M. Argant à son retour: il avoit laissé sa maison montée sur un ton bourgeois; en revenant il se voit dans un hôtel où tout lui paroît étranger, et où il est lui même traité comme un étranger par ses propres domestiques; il y a du comique dans la situation; il y en a aussi dans les détails; et cette fois l'auteur n'a pas gâté une conception heureuse par l'envie de faire de la morale. Le style se ressent de la justesse des intentions; il est plus égal que dans les autres pieces du même auteur, et présente beaucoup de vers dignes de la vraie comédie. Lorsque le marquis envoie des présens par son domestique, et qu'il lui défend de rien prendre, celui-ci lui répond:

Quoi! pas même, monsieur, ce qu'on me donnera?

on croit reconnoître un de ces vers à-la-fois si plaisans et si naturels qui ont assuré la réputation de Regnard. L'École des Meres nous paroît la meilleure piece du Théâtre de La Chaussée: M. de la Harpe le pensoit sans oser l'affirmer; nous serons plus hardis que lui à cet égard.

FIN DE L'EXAMEN DE L'ÉCOLE DES MERES.

LA
GOUVERNANTE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,
DE LA CHAUSSÉE,

Représentée pour la premiere fois
le 18 janvier 1747.

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, fils du Président.

UNE BARONNE, parente du Président.

ANGÉLIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE, suivante.

UN LAQUAIS.

La scene est dans une maison commune au Président et à la Baronne.

LA GOUVERNANTE.



Perin del. *Gault de St Germain direx*

Ah, ciel ! Mais quel remords vient déchirer mon cœur !
C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur !

Acte V. Sc. IV.

LA GOUVERNANTE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suivant Angélique qui rêve.*

Angélique, est-ce tout? Faites-vous violence:
Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence;
Il ne guérit de rien; au contraire, il aigrit
Les maux et les tourmens du cœur et de l'esprit.
Se taire est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie;
Le babil est le charme et l'ame de la vie...
Vous ne répondez rien! Quel est donc votre but
Et votre idée?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

JULIETTE.

Un soupir! Beau début!

Après, continuez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on soupire.
Où sont donc ces transports, cette vivacité?
Nos entretiens faisoient votre félicité;
Vous ne pouviez finir. Lorsque je me rappelle...

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidele.

JULIETTE.

Doit-on, lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant,
Perdre aussi la parole? Allons, il faut d'autant
Soulager son dépit; rien n'est plus salutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raison le dépit doit se taire.

JULIETTE.

Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah! le bel entretien! Ma foi, garre l'ennui;
Mais il est tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiere au fond du précipice
Où j'aurois essuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon! bon! L'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience!
Eh! comment pouvons-nous ne nous pas égarer?
Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer?
A qui notre jeunesse est-elle confiée?
Hélas! pour l'ordinaire elle est sacrifiée.
Quel est le sort du sexe! Ah! Juliette, il s'ensuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être instruit.

JULIETTE.

Ah, diantre! vous voilà tout-à-fait surprenante!
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante.
Depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniser, je n'y connois plus rien;
La Baronne elle-même en a fait son amie,
Et ne fait que vanter sa rare prud'hommie:
Nous étions, vous et moi, bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en sortant du couvent:
Oui, Juliette, ce sont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette!...

Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs.
Mais parlons de Sainville. Espérez que vos cœurs
Seront bientôt remis en bonne intelligence.
Je sais que de sa part un peu de négligence...

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon!
L'excuse n'a plus lieu, non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté sa retraite profonde
Pour aller se fourrer dans le tracas du monde,
C'est malgré lui; pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puisse encor long-tems s'y plaire et le goûter.
Il n'a fait qu'obéir, et par force, à son pere.
Son esprit, son humeur, son goût, son caractere,
Feront qu'il y sera tout-à-fait étranger:
Il est trop philosophe.

ANGÉLIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non: il est trop bien né; c'est sur quoi je me fonde.
Quel triomphe pour vous! quand dégoûté du monde...

ANGÉLIQUE.

Qu'il y reste, et s'y fasse un nom bien éclatant.
Juliette, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGÉLIQUE.

Je voudrois être encor dans mon premier asyle.

JULIETTE.

Eh! pour quoi faire? Au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait sortir de ce séjour
Où les infortunés de qui vous êtes née
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui?

ANGÉLIQUE.

Le monde n'a plus rien qui me plaise.

JULIETTE.

Aujourd'hui;
Mais demain il pourra vous plaire davantage.
Le dépit prend toujours le parti le moins sage.
Demeurez... Les absens sont bientôt oubliés.
La Baronne vous fait mille et mille amitiés;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere;
C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guere.
Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur,
Et qu'avec un époux elle ne s'en console.
La veuve la plus sage est toujours assez folle
Pour se remarier; cela se voit souvent.
Il ne sera plus tems de sortir du couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à-la-fois sa folie et la vôtre:
Je vous en avertis, craignez cet incident.
Mais la voici qui vient avec le Président:
Sortons.

(*elle entraîne Angélique.*)

SCENE II.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte?
Ah, ciel! n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pu réparer un malheur
Dont, en quelque façon, je suis presque coupable?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point: est-ce qu'on est comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité?
Quoi! ne peut-on jamais cacher la vérité?
Tant de gens sont payés pour conspirer contre elle,
Pour lui tendre toujours une embûche cruelle!
Quel juge est à l'abri d'un semblable malheur?

LE PRÉSIDENT.

Et voilà justement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste!
Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous reste,
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus?

LA BARONNE.

Eh! croyez-moi, monsieur, quand on est misérable,
C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable;
Ils en ont pu changer. Peut-être que la mort

Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRÉSIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille;
Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques soupçons; mais ils sont si légers,
Ils sont si dépourvus!...

LE PRÉSIDENT.

Qu'importe? ils me sont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zele;
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez mis
Depuis long-tems au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zele s'intéresse.

LE PRÉSIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;
J'aurai bientôt fini le cours qui m'est prescrit.
Que je serois content et de cœur et d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche!
Ce seroit mon plus cher et mon plus grand bonheur.
En tout cas, j'ai mon fils; il est homme d'honneur,
Et capable, entre nous (j'ai tout lieu de le croire)
De faire une action qui, le couvrant de gloire,
Eternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne, en mourant, un repos fortuné.
Oui, j'en jouis d'avance, et mon ame est tranquille.

Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé, comme il l'est à présent,
Eût altéré ses mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple est séduisant;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde,
Sainville a grand besoin de l'école du monde.
Philosophe un peu jeune, et même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zele imprudent:
Ami de la franchise, il croit que la souplesse
Est indigne d'un homme; et taxe de bassesse
Ces égards mutuels dont la nécessité
A forgé les liens de la société.
Que sert une sagesse âpre et contrariante?
Heureuse la vertu douce, aimable, et liante,
Dont les ris et les jeux accompagnent les pas;
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La sienne se ressent des défauts de son âge!
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérez.

LE PRÉSIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin!
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,
Qu'il faut, pour les polir, risquer de les corrompre.
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,

D'aller, de se répandre, et de se faire voir;
Mais son obéissance a passé mon espoir:
Vous ne le voyez plus, moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT.

Ah! pourvu qu'il ne soit devenu qu'amoureux!
L'amour ne gâte point un caractere heureux.
Je lui laisse le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai présenté; mais je l'attends ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, madame, de grace, achevez votre ouvrage;
Et sur-tout, point d'éclat; le moindre est un outrage:
Vous avez des soupçons, ne les méprisez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, et j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT, *à part, en voyant arriver son fils.*

Il me semble qu'il a plus de grace et d'aisance.
(*haut.*)
Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le tems vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux et plus heureux emploi !

LE PRÉSIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je pense.

LE PRÉSIDENT.

Ce sont des complimens, et je vous en dispense.
Eh bien ! vous voilà donc au milieu du torrent.
Votre genre de vie est un peu différent :
Que dites-vous du monde ? Allons, daignez m'instruire.

SAINVILLE.

Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on en peut dire.
Il n'est qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT.

Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec sincérité, s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'impudence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain;
Que l'art d'en imposer est le seul art utile;
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien :
Brisons-là. Mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! Eh! croyez-vous aussi
A cette rareté que l'on appelle ainsi?
J'ai tout vu, j'ai partout cherché cette merveille
Dont le nom résonnoit sans cesse à mon oreille;
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis
Par l'organe des sots dans la langue ordinaire,
Qui sert à désigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil et de la vanité.
Tout cercle, quel qu'il soit, toute société
Croit en être de droit la véritable sphere:
Du bien, de la naissance, et telle autre chimere,
De la fatuité des airs et du jargon,
Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom.
Quant à moi, j'en appelle; elle est mal définie:
Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Il en est cependant à qui ce titre est dû;
Mais avec ses défauts le monde vous a plu?
Et j'en vois là raison: parlons avec franchise,
L'amour... Eh! comment donc? ce mot vous scandalise!
A votre âge, parbleu, c'est une nouveauté!

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné?

LE PRÉSIDENT.

L'esprit, ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle,
Inspirer un amour aussi passager qu'elle.
Quant à l'esprit du sexe...

LE PRÉSIDENT.

Il est sans contredit
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'esprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aisément passe pour un prodige!
Mais c'est nous qui faisons nous-mêmes le prestige.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeunesse et d'appas,
L'amour et les desirs attirent sur ses pas
Une foule empressée à porter jusqu'aux nues
Mille perfections, qu'elle auroit peut-être eues
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur:
Elle peut tout risquer; plus d'un adulateur
Lui prête avidement et le cœur et l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille
Aux dépens du bon sens anime ses propos,
Et sur-tout avec art distribue à propos
Une œillade traîtresse, un souris infidele,
Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas été du nombre?

SAINVILLE.

Ah! vraiment non.

LE PRÉSIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.
Pourquoi se distinguer?

SAINVILLE.

Je n'en suis pas le maître.

LE PRÉSIDENT.

Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on doit être;
Qui donne de l'encens ne donne rien du sien.

SAINVILLE.

Eh! mais, pardonnez-moi, mon estime est mon bien.

LE PRÉSIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Le bel amendement! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits?

LE PRÉSIDENT.

Permettez. Quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à-peu-près des mêmes yeux que vous;
Chacun m'y déplaisoit, et je déplus à tous;
Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en passe.

LE PRÉSIDENT.

L'on prit ma franchise importune
Pour un fiel répandu par la malignité;

D'autres ne la taxoient que de rusticité;
Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines:
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des épines.
Ainsi, par un scrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors, par une erreur qui n'est que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faisois son forfait, loin de m'en accuser.
L'expérience enfin sut me désabuser:
Je rompis mon humeur; rompez aussi la vôtre:
Nos besoins nous ont fait esclaves l'un de l'autre.
Il faut suivre ce joug; qui se révolte a tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.
Sachez donc vous soumettre à cette dépendance:
L'usage des vertus a besoin de prudence;
Dans un juste milieu la raison l'a borné:
D'ailleurs il faut toujours que leur front soit orné
Des graces et des fleurs qui sont à leur usage.
Quand la vertu déplaît c'est la faute du sage.
Sachez la faire aimer vous serez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré!
Quoi! d'un fard étranger, secours de l'imposture,
L'art oseroit souiller la beauté la plus pure!
Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, est moins considérable

Qu'on ne le croit; je suis dans un poste honorable,
Où l'on n'amasse point ; ainsi je vous préviens
Que, bien loin de trouver après moi de grands biens,
Vous serez étonné d'un si foible partage :
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage ;
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom, par son rang, et par son opulence.
Mais pour le mériter faites-vous violence :
Allez, voyez le monde ; et mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte et vous prescrit.

SCENE IV.

SAINVILLE.

Qui? moi ! pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris !
La plus haute fortune est trop chere à ce prix.
Ah ! mon pere, en effet quelle erreur est la vôtre !
Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins?
Eh bien ! mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?
Quoi qu'il en soit enfin, je serai dans le cas ;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.

Oui, cet objet charmant aura la préférence.
Adorable Angélique, ah ! quelle différence !
Le ciel a pris plaisir à la former pour moi.
C'en est fait pour jamais, je rentre sous sa loi...
Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flame
Puis-je encore espérer de régner dans son ame ?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.
(*il va pour sortir.*)

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur, un mot, de grace ; Angélique m'envoie.

SAINVILLE.

Angélique?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah ciel ! quelle est ma joie !
Dieux ! elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
C'est la dixieme fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

Ah ! je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet ; c'est un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidele amour !
O bonheur qui m'assure un éternel retour !
Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire ;
Ce sont tous ses billets.

JULIETTE, *voulant sortir.*

Vous verrez à loisir.

SAINVILLE, *en l'arrêtant.*

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE, *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE, *en tirant sa bourse.*

Tu m'as trop bien servi près d'elle
Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zele.
(*il lui donne de l'argent.*) (*il lui donne sa bourse.*)
Tiens, Juliette... Ah! prends tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh ! puis-je trop payer tous ceux que je reçois ?

JULIETTE, *voulant s'en aller.*

Je suis votre servante.

SAINVILLE.

Attends.

JULIETTE.

Monsieur, je n'ose.

SAINVILLE.

Sois témoin des transports que mon bonheur me cause.
Tu lui diras... Grands dieux ! quel retour inhumain !
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main ;
Mes lettres, mon portrait ! Il faudra que j'en meure !

JULIETTE, *à part.*

Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'assassiner.
(*à Juliette.*)
Eh quoi ! tu fuis !

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Parle donc, ton silence augmente mon supplice:
Tu ne te tairois pas si tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en serez-vous mieux quand je vous aurai dit
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal !
Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal !
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée.
Enfin c'en est donc fait, ma perte est décidée !

Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé!

JULIETTE.

Jugez-vous. Quand on a le bonheur d'être aimé
Il faudroit résider auprès d'une maîtresse,
Cultiver par soi-même et nourrir sa tendresse.
L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin;
Des yeux qui l'ont fait naître il a toujours besoin;
La moindre négligence y porte un coup funeste.
Est-ce que notre cœur a des forces de reste?

SAINVILLE.

Et parceque j'ai tort, m'abandonneras-tu?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu;
Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un empire
Que, pendant votre absence, elle a jusqu'à ce jour
Acquis, malgré moi-même, aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire.

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire;
Car ce maudit Argus pense à tout, n'omet rien...
Écrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah! c'en est trop enfin!... Je ne veux rien entendre;
Puisqu'on me rend mon cœur il faut bien le reprendre;
Puisqu'on brise ma chaîne il faut bien en sortir.

Non, je ne prétends pas perdre mon repentir.
Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y compte :
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte :
J'aurois vécu pour elle, et je vivrai pour moi.
Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi !
Que je vais désormais vivre heureux et tranquille !
Tu le veux, j'écrirai ; mais ce sera d'un style...
Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raison ? Au lieu de réparer...

SAINVILLE.

Un seul regret me tue, il faut que j'en convienne ;
C'est que son inconstance ait prévenu la mienne.
Toi, tu lui remettras ma lettre en tems et lieu ;
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.
(*il sort.*)

JULIETTE.

Voilà comme ils sont tous quand on leur rend le change ;
Furieux, hors de sens : c'est une espece étrange !
Mais enfin, quels qu'ils soient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laisser que d'en avoir pitié.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE.

O TENDRESSE du sang, doux charme de ma vie,
Qui devrois dès long-tems m'avoir été ravie!
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?
Grand dieu! lorsque j'y pense, étoit-ce là mon sort?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop chere.
Continuons les soins de la plus tendre mere;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Assurer mon destin, consommons mon ouvrage.
Ah, ciel! permets enfin qu'à travers un nuage
J'acheve de verser sur l'objet de mes pleurs
Les seuls biens qui me soient restés de mes malheurs;
Et du moins qu'au défaut de tout autre avantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis;
Et si pour son bonheur elle les a suivis.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne, embrassez-moi. Que je suis satisfaite!

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire est complete.

LA GOUVERNANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Que je crains ces transports! Qu'est-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé; je n'en ai rien sauvé.
J'ignorois qu'on aimât si fort ces bagatelles;
Je n'ai pu m'en priver sans des peines mortelles:
Je les regrette encor; mais j'ai fait mon devoir.
Ah! je suis bien vengée; il est au désespoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait semblant.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'est pas homme à feindre;
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a pensé vous perdre; et sa fausse amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié.

De ces personnes-là craignez le caractere ;
On ne se perd jamais que par leur ministere ;
Et si vous m'en croyez, détachez-la de vous ;
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE.

Mais, entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus personne ?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il m'écrit ?

LA GOUVERNANTE.

Peut-etre.

ANGÉLIQUE.

Ah ! sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas
Sans la décacheter renvoyez lui sa lettre...
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi ! vous hésitez ! vous vous taisez ! Parlez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'est pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

Hélas !

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ANGÉLIQUE.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc le mien vous semble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE.

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puisque vous m'y forcez, devez-vous ignorer
Que, pour pouvoir aimer sans se déshonorer,
Il faut qu'un doux espoir, mieux fondé que le vôtre,
Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour l'autre?

ANGÉLIQUE.

Eh! pour qui donc Sainville et moi sommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE.

Que de foiblesse encor! que j'en crains les effets!
(*à part.*)
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'espérance
Qu'elle ose concevoir contre toute apparence.
(*haut.*)
Ma fille, (vous m'avez permis un si doux nom)
Il faut à vous guérir forcer votre raison.
Non, ce n'est point à vous que le ciel le destine:
Peut-il s'associer avec une orpheline
Inconnue, et d'ailleurs réduite à ses attraits,

Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE.

Et par quelle raison? n'est-elle pas ma tante?

LA GOUVERNANTE.

Hélas!

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet espoir.

ANGÉLIQUE.

Mais encor, pourquoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le savoir?
Elle ne vous est rien, le rapport est fidele.

ANGÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité;
Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté.
Vous étiez dans un cloître une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGÉLIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens, ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice.

Plaignez-les; ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGÉLIQUE.

Vous vous attendrissez. Vous les avez connus?
S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus;
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saisit l'occasion d'une guerre étrangere;
Son courage lui fit espérer tout du sort;
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE.

Ah, grands dieux! Et ma mere alors que devint-elle?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere! Jugez de sa douleur mortelle;
Peignez-vous son état et son adversité.
Enfin, après avoir long-tems sollicité,
D'une pension foible, à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme et languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes:
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,
Sa santé succomba sous des maux si constans.
Dans les bras de la mort elle resta long-tems;
A peine elle en sortoit que ce bienfait modique,
Qui faisoit sa fortune et sa ressource unique,
Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE.

Sans doute que, depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pu survivre à ce coup si funeste ;
Vos larmes, vos soupirs m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus sur elle, et revenons à vous.
Vous étiez au couvent où je sens, entre nous,
Jusqu'où pouvoit aller votre disgrace affreuse,
Quand le ciel, qui vouloit que vous fussiez heureuse,
De la Baronne un jour y conduisit les pas :
On lui parla de vous. Votre âge, vos appas,
Des larmes, qui pour lors vous prêterent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes ;
Elle vous prodigua ses généreux secours ;
Enfin, son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle ; et sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa niece.

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle différence !

LA GOUVERNANTE.

Ainsi, ne l'étant pas,
Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville ?
Non ; cessez de compter sur cet heureux lien.
La Baronne pourra vous faire quelque bien ;
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous préfere

Au plus riche parti que lui cherche son pere :
Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bientôt son rang et son état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie?
Au gré de la fortune il faut qu'on se marie.
Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc bien content?
Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANTE.

Le plus sûr est pourtant
De ne plus espérer que l'hymen vous unisse :
N'attendez pas, vous dis-je, un si grand sacrifice;
Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

ANGÉLIQUE.

Vous découvrez l'abyme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arrosés de mes larmes !
Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté;
Et si je reste ici...

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGÉLIQUE.

Où donc, ma bonne?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne ;
Venez lui confier votre état dangereux:
Elle aime la vertu, son cœur est généreux;

Priez-la de finir une peine si rude,
En vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort;
Elle est riche, elle y peut assurer votre sort.
Doutez-vous du succès? La Baronne vous aime.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur et moi.
N'est-il que ce moyen? Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans:
Les remedes tardifs sont toujours impuissans.

ANGÉLIQUE.

Disposez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez... Partez, volez, ma bonne :
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obeis.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez ; c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble :
Je me soumets à tout, pourvu qu'on nous rassemble.
N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'est bien mon dessein.
(*elle sort.*)

ANGÉLIQUE.

Ah! je pourrai du moins soupirer dans son sein ;
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.

SCENE III.

ANGELIQUE, JULIETTE, UN LAQUAIS.

JULIETTE, *bàs, au laquais.*

Viens quand je tousserai.

LE LAQUAIS.

Comptez sur mon adresse.

(*il sort.*)

JULIETTE.

Pourroit-on vous parler?

ANGÉLIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'est moi qui vous demande audience en mon nom.

ANGÉLIQUE.

Qui? toi?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raison?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu?

ANGÉLIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis assez long-tems, parlons de bonne foi,
Votre bonne, jalouse, envieuse, inquiete,
Cherche à me supplanter; sa victoire est complete.

Votre humeur trop facile a comblé son desir;
N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on mene à la baguette.

ANGÉLIQUE.

De grace, finissons; je ne vois que trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va, je sais qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! tu me soutiendras?...

JULIETTE.

Moi, je ne soutiens rien.

ANGÉLIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'appaiser, s'il se peut, une amante outragée?

JULIETTE.

Ce seroit volontiers, s'il m'en avoit chargée;
Et d'ailleurs... ce n'est pas que je parle pour lui:
Mais enfin croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands sacrifices,
A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer constans lorsque l'on n'en veut plus,

A revenir à nous sitôt qu'on les rappelle?
Non ; l'art d'aimer a pris une forme nouvelle :
C'est à nous à présent à remplir, en aimant,
Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant ;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place ;
Ils se sont emparés de nos droits les plus doux ;
Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

ANGÉLIQUE.

Que m'importe?

JULIETTE.

Avouez que si, par aventure,
Sainville revenoit après cette rupture,
Plus tendre que jamais, vous rapporter son cœur,
Le vôtre auroit pour lui la derniere rigueur?

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne se pas commettre.
Je dis plus, s'il osoit hasarder une lettre
Pleine de désespoir (je suppose le cas),
Vous la refuseriez?

ANGÉLIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE, *à part.*

Il se le tient pour dit. Il est tems que je tousse.
(*elle tousse.*)
A la derniere épreuve il faut que je la pousse.

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc?

JULIETTE, *à part.*

Est-il sourd? Recommençons encor.

(*elle tousse.*)

UN LAQUAIS, *entrant.*

N'avez-vous pas toussé?

JULIETTE, *à part.*

Peste soit du butor!

LE LAQUAIS.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce?

JULIETTE.

Une lettre

Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

(*le laquais sort.*)

ANGÉLIQUE.

Ah! la belle finesse!

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

De grace, expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Va, je sais ce que c'est.

Il faut pour m'attrapper être un peu plus habile.

Ce billet qu'on t'apporte est...

JULIETTE.

De qui?

ANGÉLIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui?

ANGÉLIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE, *en défaisant l'enveloppe, qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGÉLIQUE.

Que fais-tu?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGÉLIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lu.

JULIETTE, *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte,

(*elle lit haut.*)

Et lisons autrement. « Pourquoi prendre un prétexte?...

ANGÉLIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Eh bien! lisons tout bas.

ANGÉLIQUE.

Lis, puisque tu le veux; mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit, et Angélique semble s'amuser à autre chose.*

« Lorsque nous avons cru nous aimer l'un et l'autre,
« Nous nous sommes trompés.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

JULIETTE, *continuant à lire.*

« Il n'est pas malheureux de rompre en même tems;
« Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.
« J'accepte la rupture, ainsi n'en parlons plus. »

ANGÉLIQUE, *à part, en ramassant l'enveloppe.*

Est-ce à moi qu'on écrit?... Regardons le dessus.

JULIETTE.

A qui diantre en veut-on? quelle est cette aventure?
Pourriez-vous, par hasard, connoître l'écriture?

ANGÉLIQUE, *animée.*

Elle est de mon perfide.

JULIETTE, *ingénuement.*

Ah! vous l'avez bien dit.

ANGÉLIQUE.

Oui, Juliette, elle en est; c'est à moi qu'il écrit,
Et c'est lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie...
Poursuis.

JULIETTE.

Restons-en là.

ANGÉLIQUE.

Quelle étoit mon erreur!

Acheve, j'ai besoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore?

ANGÉLIQUE.

Aimer sans espérance
Est un état cruel. Mais quelle différence!
Haïr est le tourment le plus affreux de tous.
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

Tenez, contentez-vous.

(*à part.*)

Avertissons Sainville; il est tems qu'il arrive.

(*elle sort.*)

SCENE IV.

ANGELIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Cédons; l'impatience où je suis est trop vive.

ANGÉLIQUE.

Fuyons; sans doute il vient jouir de son forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez?

ANGÉLIQUE, *en lui jetant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t-il pu vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Autre insulte mortelle.

SAINVILLE.

C'est de mes sentimens l'expression fidele.

ANGÉLIQUE, *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE.

C'en est trop.

SAINVILLE.

Quel courroux!

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous bien l'audace,
Auriez-vous la fureur de m'insulter en face?

SAINVILLE.

Quel est donc mon forfait?

ANGÉLIQUE.

Feignez de l'ignorer!

SAINVILLE.

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer?

ANGÉLIQUE.

Perfide! on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah! je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un si cruel refus.
Hélas! tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus
Dégenere en offense, et se tourne en injure.

ANGÉLIQUE.

Cessez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis: non, parjure!
La révolte devient permise au désespoir:
Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

SCENE V.

SAINVILLE, ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *en riant.*

Eh! je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle, est-ce là cette lettre
Qu'à l'instant de ma part tu viens de lui remettre?
Tu dois la reconnoître, est-ce elle?

JULIETTE.

En doutez-vous?

SAINVILLE.

Eh bien! mademoiselle en est dans un courroux
Qui ne se conçoit pas; sa fureur est extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la lisant vous-même.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi servira?...

JULIETTE.

Je puis avoir mal lu.

ANGÉLIQUE.

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

JULIETTE, *à Angélique et à Sainville.*

Ecoutez... Vous, lisez.

SAINVILLE *lit.*

« Le secours de l'absence
« M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur;
« Et lorsque je reviens à mon premier vainqueur,
« C'est avec plus d'amour et plus de connoissance.

ANGÉLIQUE.

Vous lisez faux.

SAINVILLE, *en lui présentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.
Suivez des yeux.

(*Angélique regarde et lit en même tems.*)

SAINVILLE.

« Partout où j'ai porté mes pas,
« Je n'ai trouvé que vous dont mon ame asservie
« Pût faire son bonheur le reste de ma vie. »

ANGÉLIQUE, *d'un air moins courroucé.*

Il a raison... Juliette.

JULIETTE.

Eh bien! vous vous aimez.

ANGÉLIQUE.

Mais, quoi!

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.
Quelle explication faut-il que je vous donne?
(*en leur prenant la main.*)
Eh! trop heureuse encor l'amante qui pardonne.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint... Sainville, il n'est plus tems,
Je retourne au couvent.

SAINVILLE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?
Vous voulez donc ma mort?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Et sans doute la mienne.
(*haut.*)
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant?
Eh! que voulez-vous donc faire dans ce couvent?

ANGÉLIQUE.

On est allé, pour moi, le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui se passe,
J'en attends la réponse : et je vous dirai plus,
Je tremble...

SAINVILLE.

Et de quoi donc?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE, *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, vous doit être fort chere.

ANGÉLIQUE, *ingénuement.*

Entendez mes raisons, sans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me désespérer,
Lorsqu'à tout l'univers je viens vous préférer;
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,
A vous faire régner sur mon ame ravie,
A m'assurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous ce dessein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes dieux! quel soupçon est le vôtre?
Il ne vient point de vous; et je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon absence, on vous a peint ma flamme
Comme un amusement frivole et criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pu souffrir qu'on me fît cette injure?

A-t-on vu dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie? Et vous, qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez?

ANGÉLIQUE, *à Juliette.*

On a jugé bien mal de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte et trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés!
Eh! regardez du moins ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sainville.

SAINVILLE.

Quoi donc! qui fait couler vos larmes?

ANGÉLIQUE.

Vous ne savez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles sont ces alarmes?
Quels secrets devez-vous cacher à mon amour?

ANGÉLIQUE, *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.

(*Juliette se retire au fond du théâtre pour faire le guet.*)

Vous croyez que je suis niece de la Baronne?

SAINVILLE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il n'en est rien, je ne tiens à personne.

SAINVILLE.

Ah, grand dieu! quel sera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout! Couronnez mon espoir.

ANGÉLIQUE.

Quoi! malgré cet aveu?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre;
Assurez à la fois mon bonheur et le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Je pourrois être à vous?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre amant
S'engage, et pour jamais vous en fait le serment.
Tendez-moi cette main... Mais quel trouble vous presse?

ANGÉLIQUE.

Mais, Sainville, comment retirer ma promesse?

SAINVILLE, *en se jetant à ses pieds.*

Nous verrons. Cependant, cachons bien notre amour;
Dissimulons tous deux jusques à l'heureux jour.
(*il lui baise la main.*)

SCENE VI.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *arrivant en courant.*

Levez-vous, et fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que vois-je? c'est ma bonne!

SAINVILLE.

Evitons cette femme, et fuyons la Baronne.

(*tous s'enfuient.*)

SCENE VII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE, *ironiquement.*

Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfans?

LA GOUVERNANTE.

Je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Vos soins sont triomphans!

LA GOUVERNANTE.

Ah, madame!

LA BARONNE.

En voilà l'heureuse réussite:

Ils ont bien opéré; je vous en félicite!

LA GOUVERNANTE, *confuse.*

Ah! daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un couvent passer toute sa vie?

LA GOUVERNANTE, *d'un ton ferme.*

Ne la consultez point en cette extrémité,
Madame; il faut user de votre autorité.
Eh! comment voulez-vous qu'une fille à son âge
Puisse de sa raison faire un heureux usage,
Quand la séduction, avec tous ses appas,
L'environne, l'obsede, et la suit pas à pas?
Arrachez au péril une aveugle victime
Que son propre penchant entraîne dans l'abyme.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut.*)
Feignons. Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne sauroit s'abuser;
Sa facilité seule emporte la balance.
Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance?
Dans l'ivresse où son cœur est plongé sans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que son amour;
Et son bonheur présent, qui n'est qu'une chimere,
Fait que son avenir ne l'embarrasse guere:
Elle ne sait qu'aimer, et ne sait rien prévoir.

Mais enfin, supposé qu'un si fatal espoir,
Sur la foi des sermens, autorise sa flamme,
Et, malgré la raison, regne au fond de son ame,
Que de sujets pour vous de crainte et de terreur!
Jusqu'où peut la conduire une semblable erreur!
Je frémis; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh! l'amour et l'hymen ne sont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le sais comme vous: Sainville est dépendant;
Jamais il n'obtiendroit l'aveu du président.
Mais sur une terreur qui peut être indiscrete,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,
C'est une cruauté...

LA GOUVERNANTE.

Qui lui sauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour passera. Vous-même en sa faveur
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi! vous priveriez-vous d'une fille si chere?
Vous soupirez! Parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y résoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut.*)
Fort bien. Je ne saurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler; et si ma remontrance
Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne servira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins superflus !

Contre deux cœurs unis que sert la vigilance?

(*elle se jette à ses pieds.*)

J'embrasse vos genoux.

LA BARONNE, *à part.*

Faisons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah ! voulez-vous la voir se perdre sous vos yeux?

LA BARONNE.

C'en est trop; laissez-moi, je vous demande grace.
Tant de vivacité m'importune et me lasse.

LA GOUVERNANTE.

(*en se relevant.*) (*à part.*)

Eh ! puis-je en mettre moins? Allons cacher mes pleurs.
Ah, ciel ! daigne empêcher le plus grand des malheurs !

(*elle sort.*)

LA BARONNE, *seule.*

Le piege a réussi; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons: on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGÉLIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, et soupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Non, quoi que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter?
La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter;
Elle est femme du monde, et n'en fera que rire:

Pour l'autre, au pis-aller, il faut la laisser dire.

ANGÉLIQUE.

C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance! Eh! qui peut, malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutele?

ANGÉLIQUE.

Sa raison, sa vertu.

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais; mais je sens qu'elle ne me dit rien
Qui véritablement ne soit que pour mon bien:
C'est un fait; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime?
Quand Sainville paroît tout est évanoui.

JULIETTE.

Cela se doit; il va venir.

ANGÉLIQUE, *en regardant de côté et d'autre.*

Eh! vraiment, oui.

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux tandis que la Baronne
Dans le fond du jardin est avec votre bonne
En un grand pour-parler.

ANGÉLIQUE.

C'est à notre sujet.

JULIETTE.

Bon, bon! Qu'importe? Adieu; je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre salutaire
De nos vœux mutuels couvriroit le mystere:
Cependant vous voyez que tout est découvert.
Vous puis-je à ce sujet parler à cœur ouvert?

ANGÉLIQUE.

Hélas! vous le pouvez; je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux?

SAINVILLE.

Mon désespoir extrême.

ANGÉLIQUE.

D'où vient?

SAINVILLE.

Je suis perdu.

ANGÉLIQUE.

Vous! Quel trouble est le mien!

SAINVILLE.

On pourroit me sauver; mais vous n'en ferez rien.
Vous savez que l'amour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien?

SAINVILLE.

Vous trahirez et son choix et le vôtre;

Les persécutions vous feront succomber.
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGÉLIQUE.

De quoi me grondez-vous? Puis-je aimer davantage?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'est pas assez.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous alarmer?

SAINVILLE.

L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste:
On va vous accorder cette grace funeste
Que votre complaisance a fait solliciter;
On saura vous résoudre enfin à l'accepter :
Que dis-je? on obtiendra de votre obéissance
D'agréer les horreurs d'une éternelle absence.

ANGÉLIQUE.

A subir cet arrêt je dois me préparer ;
Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances!
Jamais l'éloignement, le tems, les remontrances
Ne produiront sur vous leur infaillible effet;
Et vous braverez tout, comme vous avez fait.

ANGÉLIQUE.

Que me reprochez-vous?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGÉLIQUE.

Eh! n'avois-je pas lieu de vous croire infidele?

SAINVILLE.

Cruelle! on vous aidoit à vous l'imaginer;
Mais au fond du désert où l'on va vous mener
On ne tardera guere à vous le faire croire,
A noircir un absent par quelque fausse histoire
Que l'on aura grand soin de circonstancier;
Et je n'y serai point pour me justifier:
Vos feux ne pourront pas se nourrir de leurs cendres.

ANGÉLIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent soutenir long-tems un foible cœur:
Notre ennemie alors usera de noirceur;
Les unes en secret seront interceptées;
Les autres à son gré seront interprétées.
La perfide saura, d'un air doux et trompeur,
Vous fasciner les yeux de l'esprit et du cœur.

ANGÉLIQUE.

Mais je les lirai seule.

SAINVILLE.

Elle les aura vues:

Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lues ;
Elle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les supprimera, quand il en sera tems.

ANGÉLIQUE.

Je vois, en frémissant, quel péril nous menace.
Puis-je le détourner ? que faut-il que je fasse ?

SAINVILLE, *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, et m'en signer autant ;
Voilà ce que l'amour exige en cet instant :
(*en lui donnant l'écrit.*)
De notre sûreté c'est là l'unique gage.

ANGÉLIQUE, *en prenant le papier.*

Quel est donc ce papier ?

SAINVILLE.

Le serment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant et le sceau de ce don solennel
Que vous font à jamais l'amour et l'hyménée
De ma main, de mon cœur, et de ma destinée...
Quoi donc ! vous hésitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à se donner à moi ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! le puis-je ?

SAINVILLE, *animé.*

Comment !

ANGÉLIQUE, *tremblante.*

Quel courroux vous enflamme ?

SAINVILLE.

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame.
Eh ! quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas ?
Hélas ! vous le cherchez et ne le trouvez pas.
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous ; votre infortune extrême,
Dont je rends grace au sort, vous met en liberté
De choisir qui vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Oui, c'est la vérité ;
Je n'ai point de parens, du moins que je connoisse.
Mais, quoi ! puis-je, à mon âge, être assez ma maîtresse
Pour que mon seul aveu dispose de ma main ?

SAINVILLE.

Non : j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGÉLIQUE.

Une raison n'est pas un refus.

SAINVILLE, *à part.*

L'inconstante !

ANGÉLIQUE.

Mais si je consultois...

SAINVILLE.

Qui ? votre Gouvernante ?
Et vous consulterez ensuite votre cœur !

ANGÉLIQUE, *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur ;
Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire :

Je ne sais déja plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez sur vous faire un juste retour...

ANGÉLIQUE.

Eh! je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un et l'autre. Eh! comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous et de ma vie?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs...

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel!

SAINVILLE.

Je regne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le tems nous presse ; optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je vais signer;
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend?

ANGÉLIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non sans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE, *en lui tendant la main tendrement.*

Ah! quelle tyrannie!

SCENE III.

SAINVILLE, ANGELIQUE, JULIETTE, *en courant.*

JULIETTE, *à Angélique.*

Décampez au plus vîte; il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc?

JULIETTE.

Le président.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai le cœur transi.

JULIETTE, *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*

Par où diantre allez-vous? Sauvez-vous par ici.

SAINVILLE, *à Juliette.*

Toi, ne la quitte pas; ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu; laissez, laissez-moi faire.

(elle sort.)

SCENE IV.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT.

Bon ; nous serons ici plus en particulier :
On voudroit votre avis sur un cas singulier.

SAINVILLE.

Mon pere, vous savez que jamais je ne flatte.

LE PRÉSIDENT.

C'est par cette raison. L'affaire est délicate ;
Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.
Un juge assez habile, honnête homme d'ailleurs...
Vous riez ?

SAINVILLE.

C'est de voir ce titre imaginaire
Être si constamment l'épithete ordinaire
Que s'accordent entre eux les hommes indulgens.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, vous ne croyez guere aux honnêtes gens ?

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vus me font douter des autres.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, que's préjugés étranges que les vôtres !
Il est des gens de bien... Je pense, sur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus sainement de moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique.

LE PRÉSIDENT.

Vous me croyez du moins un peu trop politique.
Eh! prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils sont.
Tout aussi bien que vous je les connois à fond:
Mais je suis envers eux, avec moins de rudesse,
Indulgent par lumiere, et non pas par foiblesse.
Mais revenons enfin. Ce juge en question
Fut chargé d'un procès, dont la décision
Devoit, à son rapport, régler la destinée
De gens de qualité qu'un heureux hyménée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laissons la noblesse du sang,
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang;
Pesons les droits réels. La plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT.

Oui: mais tout l'embarras est de bien rencontrer;
Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer:
Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'emploie
Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, et cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fléau funeste, à ce mal sans remede,
Ajoutez, pour surcroît, que la main qui nous aide

Peut se laisser surprendre, ou gagner. En effet,
Ne sauroit-on nous faire un infidele extrait?

SAINVILLE.

Tout juge qui s'en sert a tort: c'est mon systême.
Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même;
Et s'il ne donne pas tous ses soins, tout son tems,
Cette épargne est un vol qu'il fait à ses cliens.
Pourquoi se charge-t-il des fortunes publiques?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide!

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit dupé par un frippon.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez dit. Un traître, un serpent domestique,
Priva la vérité de sa preuve authentique.
Le titre disparut; le bon droit succomba;
L'erreur dicta l'arrêt, et le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient d'ailleurs aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur juge étoit fait pour en savoir plus qu'eux.
Peut-il se consoler de leur désastre affreux,
Et d'en avoir été la cause?

LE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe? Il a laissé trahir son ministere:
Il avoit un dépôt; à qui l'a-t-il remis?
Si l'excuse avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRÉSIDENT.

Le tems et le hasard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître.
On sut la vérité: le titre n'étoit plus;
Et le juge, accablé de regrets superflus,
Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes.
Ensuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que sa veuve, sans biens pour élever leur fille,
Unique rejeton d'une illustre famille,
L'avoit abandonnée, aussi-bien que son nom.

SAINVILLE.

Eh bien! s'il est ainsi, que me demande-t-on?

LE PRÉSIDENT.

Ce que doit faire un juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui consulte est peu sûr de lui-même;
Et que dire à celui qui ne se juge pas?

LE PRÉSIDENT.

Mais, vous, qu'auriez-vous fait en un semblable cas?
Ce juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce:

Qu'il tremble ! Mais à quoi servira ma réponse ?
Quoi qu'il en soit enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu.
C'est à quoi je condamne un juge qui s'abuse.
Qu'il répare ses torts, s'il veut qu'on les excuse ;
L'ignorance et l'erreur sont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT.

On prononce aisément dans la cause d'autrui :
Celui dont je vous parle est peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRÉSIDENT.

La restitution pourroit être si forte...

SAINVILLE.

La somme n'y fait rien. L'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi vous vous seriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Assurément.

LE PRÉSIDENT, *en souriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;
Ma façon de penser, contraire aux mœurs du tems,
N'attirera sur moi que des ris insultans.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon pere?

LE PRÉSIDENT.

J'ai pensé comme vous; j'ai fait plus, et j'espere
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, et le réparateur.

SAINVILLE.

Vous?

LE PRÉSIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah, grand Dieu! que ma source m'est chere!
Que je suis enchanté de vous avoir pour pere!
(*il l'embrasse.*)
Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT.

Sitôt que je l'ai pu j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma méprise funeste;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reste.

LE PRÉSIDENT.

Ah! qu'il m'est doux de voir que je revis en vous!
Ah! pere fortuné!

SAINVILLE.

Vous méritez de tous
La vénération, l'estime la plus haute.
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute

Qui vous a procuré l'heureuse occasion
De faire une si grande et si bonne action !
(*Juliette paroît, et fait des signes.*)

LE PRÉSIDENT.

Le ciel me l'inspira, le ciel la récompense :
Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.
Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France;
C'est une fille unique, une fortune immense :
Je réponds de ses mœurs, et j'en suis enchanté ;
Car c'est là, selon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle est charmante. Enfin l'on vous préfere.
Je vous en parle ici de la part de son pere ;
Et c'est un mariage à conclure au plutôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRÉSIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même...

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas:
Cette fille est trop riche, et ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc?

(*Juliette reparoît encore.*)

SAINVILLE.

Il faudroit lui devoir ma fortune;
C'est une dépendance un peu trop importune.
Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits,
Et par reconnoissance il faut subir ses lois;
Ce bienfait-là devient une dette éternelle
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoi qu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon! est-ce qu'un mari n'est pas toujours le maître?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'esclave, et je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable est tout ce qu'il me faut.
J'épouse pour aimer, pour être aimé de même:
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême.
Vingt exemples pour un semblent m'en avertir;
C'est se vendre, en un mot, et non pas s'assortir.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! vos réflexions détruiront ce scrupule ;
Car, entre nous, mon fils, il est trop ridicule.
Je vous laisse y penser, et je vais de ce pas
Engager cet hymen.

(*il sort.*)

SAINVILLE.

Qui ne se fera pas.

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Que diantre un fils a-t-il tant à dire à son pere?
Votre Angélique est folle, elle me désespere ;
La crainte, l'épouvante, et la timidité
Triomphent pour le coup de sa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah, ciel ! quel coup de foudre !

JULIETTE.

Voyez si vous pouvez vous-même la résoudre ;
Mais ne l'espérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle est dans le jardin qui s'occupe à rêver.

(*Sainville sort.*)

JULIETTE, *seule.*

Etre fille, et vouloir l'être toute sa vie,
Me paroît par ma foi la derniere folie.
Le beau titre à garder ! n'est-il pas bien charmant,
Sur-tout lorsque l'on peut épouser son amant !

SCENE VI.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

Où peut être Angélique?

JULIETTE.

Ah ! je vous le demande !
L'ai-je à ma garde? Elle est, ce me semble, assez grande
Pour être sa maîtresse?

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE, *en montrant la Baronne.*

J'obéis à madame, elle peut ordonner;
Mais vous...

LA BARONNE.

Obéissez quand madame l'ordonne.

JULIETTE, *regardant la Gouvernante.*

Madame! ah, par ma foi, l'épithete m'étonne!

(*elle sort.*)

SCENE VII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

Eh bien! ma chere amie?

LA GOUVERNANTE.

Ah! c'est trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer:
Avouez que c'est vous qu'un procès déplorable
A contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désespérez.

LA BARONNE.

Eh! madame, achevez
Cet aveu que j'implore, et que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoissance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admise en votre confidence.
Mais je lis dans votre ame; une noble fierté,
Un courage au-dessus de toute adversité,

Vous font désavouer votre infortune extrême;
Et vous vous imposez ce déni de vous-même
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté;
Mais ce que vous cachez n'en est pas moins visible;
Vous brillez malgré vous d'un éclat trop sensible.
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit;
Madame, écartez donc le charme qui vous suit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Président s'abuse.

LA BARONNE.

Eh bien! pour vous convaincre il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre secret n'en est plus un pour moi;
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vu de mes yeux la preuve la plus claire
D'un fait dont vous voulez soutenir le contraire;
Vous êtes sûrement la comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entends-je?

LA BARONNE.

Pardonnez: pour finir vos malheurs,

Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel usage en avez-vous pu faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance est pour moi mon secret,
Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot!

LA BARONNE.

Angélique l'ignore!

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en saura rien.

LA BARONNE.

Eh quoi! la pouvez-vous priver d'un si grand bien?

LA GOUVERNANTE.

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh! que lui produiroit ma douloureuse histoire?

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver, de lui faire savoir
Sa naissance?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil et l'affreux désespoir.
Non, madame; laissons à cette infortunée
L'esprit de son état et de sa destinée.
On n'est point malheureux quand on peut ignorer
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah! ma chere comtesse,

Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse;
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiscret.
Aucun autre que moi ne sait votre secret;
J'ai su le ménager avec un soin extrême.
Le Président, qui veut être inconnu lui-même,
Et qui m'en imposoit la plus expresse loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi;
Content de relever votre illustre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille;
Son bonheur lui suffit: en effet, il est tel
Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

SCENE VIII.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRÉSIDENT.

Madame, prenez part à ma douleur extrême:
Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même;
Pour moi tout votre zele en vain s'est déployé.
Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé;
Oui, tout m'est revenu.

LA BARONNE.

Ciel! quelle est ma surprise!

LE PRÉSIDENT.

Il faut qu'absolument vous vous soyez méprise;
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux

Que j'avois pu me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE.

Comment voulez-vous donc que je me justifie?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je vois bien qu'il faut que je me sacrifie,
Et que j'avoue enfin un secret échappé.
(*au Président.*)
C'est vous-même, monsieur, qui vous êtes trompé.

LE PRÉSIDENT, *à la Baronne.*

Est-elle du secret?

LA BARONNE.

Elle sait tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je?
Votre indiscrétion me paroît bien étrange!

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer.
Ce renvoi vous étonne! Avez-vous dû penser
Qu'il pût être permis à cette infortunée
De relever ainsi sa triste destinée,
Et de vous dépouiller en cette occasion?
La générosité vous fait illusion.

LE PRÉSIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous sa querelle?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en ai que trop; je puis parler pour elle.
Mettez-vous à sa place: auriez-vous accepté?
Elle a tout refusé; ce n'est point par fierté,

Par dédain, par mépris; elle en est incapable.

LE PRÉSIDENT.

Mais n'avouez-vous pas que son juge est coupable
D'avoir été surpris?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas?

LE PRÉSIDENT.

Il compte que l'erreur est un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle;
Il a cru bien juger, il est quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

Mais de son ministere il s'est mal acquitté.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'ètre aux yeux de cette infortunée.
Vous ne la vaincrez point, elle est déterminée.
N'en parlons plus. Elle a subi son jugement,
Le ciel même a pris soin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force et le courage
D'accepter, de braver constamment son naufrage,
De voir, d'envisager désormais le passé,
Et tout ce qu'elle fut, comme un songe effacé
Que l'on ne devroit plus offrir à sa mémoire.

Dans son abaissement laissez-lui cette gloire ;
C'est tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT.

Je serois criminel...

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel.
(*elle sort.*)

SCENE IX.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez ma surprise, elle est trop légitime ;
Je n'en saurois douter, voilà donc ma victime !
C'est moi qui suis la sienne... O refus douloureux !
Dieux ! qu'elle m'a rendu confus et malheureux !
Que son abaissement l'éleve et m'humilie !
Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie;
Et pour le réparer mes soins sont sans effet,
Elle veut à jamais me laisser mon forfait.
Eh ! c'est trop se venger : unissons-nous contre elle.
Je prétends m'acquitter ; la dette est trop cruelle.

LA BARONNE.

J'admire entre elle et vous ces généreux combats.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! l'admiration ne la sauvera pas.

LA BARONNE.

Aussi ne veux-je point y borner tout mon zele.
J'en ressens, comme vous, une peine mortelle:
S'il est quelque moyen, venez, j'ose espérer
Que le ciel aura soin de nous le suggérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Elle rêve... Feignons de ne l'avoir pas vue
Lorsque tous deux ont eu leur derniere entrevue.

ANGÉLIQUE, *appercevant la Gouvernante.*

Vous m'avez fait chercher?

LA GOUVERNANTE.

Oui : mon empressement
Vous donne, je le vois, du refroidissement;
Il m'a dans votre cœur en secret desservie.

ANGÉLIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'est pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, sans indiscrétion,
S'il vous souvient encor d'une commission
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne?

ANGÉLIQUE.

Vous me la rappelez... Mais à propos... ma bonne...

LA GOUVERNANTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Si vous m'en croyez, sans trop précipiter,
Vous attendrez encore à vous en acquitter.

LA GOUVERNANTE.

(*à part.*)

Pourquoi? Dissimulons.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il faut que j'y pense.
Mettez-vous à ma place en cette circonstance;
Il s'agit de quitter et d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inspirer tant de goût?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre tant de charmes,
Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes
Et de l'incertitude où je vois votre sort?
Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut, ainsi que vous, se rendre fortunée,
Faut-il mettre au hasard toute sa destinée?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours,
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGÉLIQUE.

Je m'en flatte: calmez vos frayeurs indiscretes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouissez de l'état où vous êtes;

Et s'il vient à changer que ferez-vous alors?
Le néant est caché sous de si beaux dehors:
La Baronne vous aime, et j'en suis convaincue;
Mais d'un moment à l'autre une mort imprévue
Peut, en vous l'enlevant, vous laisser sans espoir.

ANGÉLIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir.
Je ne soutiendrois point cette disgrace affreuse.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je serai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas, j'en mourrai de douleurs,
Et ce sera pour vous le moindre des malheurs.
Je sais que la retraite à des gens de votre âge
N'offre pas d'elle-même une riante image;
La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant:
Bientôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la sienne.
A tout ce qu'il vous plaît il faut se conformer.
On ne veut pas vous perdre: eh! qui pourroit former
Un projet, un complot si cruel? Non, vous dis-je,
Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige:
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Consentez seulement, pour un tems limité,

D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,
Jusques au mariage...

ANGÉLIQUE.

Et de qui?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville:
Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGÉLIQUE.

En parle-t-on?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ses soins.

ANGÉLIQUE.

Et quelle est la future?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGÉLIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi voulez-vous vous flatter
Quand cet évènement va bientôt éclater?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre destinée;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur
D'un traître, d'un perfide, et d'un lâche imposteur.

ANGÉLIQUE.

A votre zele ardent je me livre moi-même;

Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Et jamais je n'aurai d'autre amour;
Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour:
Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir !... Excusez de trop vives alarmes;
Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié:
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce mystere?
Faut-il que je l'ignore?

ANGÉLIQUE.

Oui; j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi me celer vos secrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuse que par vous,
Que par votre bonheur? je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez? Quel refus est le vôtre!
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité?

ANGÉLIQUE.

L'état où je vous vois, et la nécessité
De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Quels secrets vont éclore?

ANGÉLIQUE.

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé :
Quels regrets vous aurez de l'avoir offensé !
Cet hymen que l'on croit si près de se conclure
Ne se fera jamais ; comptez que j'en suis sûre...
Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Ciel ! quel est mon effroi !

(*haut.*)

Sainville est engagé, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui, vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Est-il possible ?

ANGÉLIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendrons invisible,
Nous enchaîne à jamais au gré de nos soupirs.
Quoi ! n'étoit-ce pas là l'objet de vos desirs ?
Vous doutiez seulement que l'amour de Sainville
Eût un but légitime. Eh bien ! soyez tranquille ;
J'ai sa main et sa foi, mes destins sont les siens.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! de quel droit ?

ANGÉLIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens?
Mon aveu doit suffire, à ce que j'imagine :
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et sans nulle fortune, à la merci du sort?
S'il est vrai, j'ai donc pu, sans avoir aucun tort,
Ne prendre auparavant les ordres de personne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins vous auriez dû consulter la Baronne:
Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur...
Mais non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

ANGÉLIQUE.

Vous ne le croyez pas? Il faut donc vous confondre.
(*en tirant la promesse de Sainville.*)
Tenez, voyez, lisez. Qu'aurez-vous à répondre?
Est-ce là de sa foi le garant immortel?
Dès que nous le pourrons nous irons à l'autel
Confirmer en secret cette union parfaite...
Vous en serez témoin... Êtes-vous satisfaite?
Sur-tout ne dites rien de ma félicité;
Gardez bien le secret.

LA GOUVERNANTE.

Cette nécessité
De vous envelopper des ombres du mystere
Auroit dû vous donner un remords salutaire.
Voyez quel est l'abyme où vous vous enchaînez!
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,
Sont un piege couvert d'une fausse espérance,

Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorsqu'il n'est plus tems.
Ah ! pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens?
Eh ! n'est-on pas assez à plaindre quand on aime?
Un amant n'est déja que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres et des droits
Dont on a vu l'amour abuser tant de fois.

ANGÉLIQUE.

Je ne serai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La sagesse n'est pas toujours inaltérable;
C'est en vain qu'on se flatte, et qu'on croit être sûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur;
Malgré soi-même enfin l'on manque à sa promesse,
Et l'on cede par force à sa propre foiblesse:
Tout se découvre alors; un nœud si criminel
Ne laisse, en se brisant, qu'un opprobre éternel.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.
(*haut.*)
Eh ! tranquillisez-vous, je prendrai soin du reste.

LA GOUVERNANTE.

Un si grand intérêt ne sauroit vous toucher !
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous est cher?

ANGÉLIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien ! vous le perdrez.

ANGÉLIQUE.

Ma surprise est extrême !
Eh ! comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune est au-dessous de lui :
Le plus riche parti se présente aujourd'hui ;
S'il rejette pour vous l'hymen qu'on lui propose,
Le Président surpris en cherchera la cause :
Craignez tout d'un courroux justement mérité ;
N'en doutez pas, son fils sera déshérité,
Et vous aurez causé son malheur et le vôtre ;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour qui vous unit tous deux
Vous tiendra lieu de tout : il fuit les malheureux ;
Il aime la fortune, et n'est pas plus fidele ;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflammés
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés...
Vous ne m'écoutez pas?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, je ne songe
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'est qu'un mensonge...

Enfin vous persistez ?

ANGÉLIQUE.

Oui, sans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits ;
Je n'en sais pas assez touchant cette matiere.
Pour prendre en ce papier une assurance entiere
Il faut que je consulte.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas besoin ;
Je ne souffrirai pas que vous preniez ce soin.
La moindre défiance est un manque d'estime ;
Sainville avec raison pourroit m'en faire un crime.
Je ne veux contre lui ni garans, ni témoins ;
Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de sûreté souffrez que je m'informe.
Je crains que cet écrit ne peche par la forme.

ANGÉLIQUE.

Eh ! que m'importe, à moi ? mes vœux sont satisfaits.
Je crois mieux les sermens que Sainville m'a faits
Que tout ce qu'on pourroit vous dire : ainsi ma bonne,
Rendez-moi...

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Votre refus m'étonne !

LA GOUVERNANTE.

Laissez-moi le garder, j'ose vous en prier.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment... Mais on vient...

SCENE II.

LA GOUVERNANTE, ANGÉLIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE, *à Angélique.*

Quel est donc ce papier
Qu'elle cache avec soin?

ANGÉLIQUE.

C'est notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel est donc ce langage?
Qu'avez-vous fait?

ANGÉLIQUE.

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

J'ai tout dit pour vous justifier.

SAINVILLE.

De quoi donc?

ANGÉLIQUE.

Elle a tort; il lui plaisoit de croire
Que vos feux offensoient votre honneur et ma gloire;
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.
A présent, je ne sais quel scrupule l'arrête;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre destin,
Que par un nœud secret? il étoit nécessaire;
Mais enfin, je le sais, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuser du malheureux secret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.
Vous fûtes, vous serez toujours mon ennemie;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous détesterois, si j'étois criminel.
Connoissez un amour qui doit être éternel;
Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême.
J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême;
Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur:
Pourrois-je l'en priver sans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, sans m'avilir moi-même?
Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime.
Connoissez mes desirs; je borne tous mes droits
Au seul titre secret...

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les lois,
Et les droits paternels?

SAINVILLE.

Hélas! qui les ignore?
Je les sais comme vous; mais je connois encore
Un pouvoir au-dessus de leur autorité;
C'est celui de l'honneur et de la probité.
Ne peut-il arriver des tems plus favorables?
Et les peres sont-ils toujours inexorables?
Un fils au désespoir en peut tout espérer.
Mais j'ai fait un serment, rien ne peut l'altérer,
Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE.

Eh! soyez moins cruelle,
Et consentez. D'abord que je réponds de lui...

SAINVILLE.

Eh bien! séparez-nous, même dès aujourd'hui:
C'étoit votre dessein; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen. La Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment? expliquez-vous.

SAINVILLE.

Je sais, à ce sujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet;

Elle adore Angélique, et, malgré votre zele,
Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle.
Puisque vous me craignez, partez dès à présent :
J'ai le bien de ma mere, il sera suffisant
Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible,
En cas que mon bonheur soit toujours impossible;
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos soins ce dépôt précieux;
Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.
(*à Angélique.*)
N'y consentez-vous pas jusqu'à des tems plus doux?

ANGÉLIQUE.

Moi, Sainville? Ah! pourvu que je vive pour vous,
Au milieu des transports d'une si douce attente,
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente.
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oui, ma bonne y consent... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites?
Voilà donc la vertu que vous me supposez!
C'est un enlèvement que vous me proposez!
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimere?
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere?
A son sang révolté je servirois d'appui?
La nature y répugne, et me parle pour lui;

Eh ! croyez que sa voix ne m'est pas étrangere.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique...

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere,
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne et le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du tems pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espere ;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement :
Du moins, en attendant l'heureux évènement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance...

LA GOUVERNANTE.

Qui? moi ! je garderois un coupable silence !
Je me suis contenue autant que je l'ai pu ;
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu.
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere ;
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE, *à part.*

Ah, grand dieu ! c'est mon pere.
Je frémis ! Elle est femme à lui révéler tout.

(*à la Gouvernante*)
Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'est-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! mon fils? je viens chercher votre réponse
Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle est entre mes mains, et je vous la remets.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas besoin que je l'explique.
Mais en tout cas, monsieur, je vous laisse Angélique.

SAINVILLE, *à part.*

Tout est perdu.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Restez, attendez votre sort.

(*elle s'en va.*)

SAINVILLE, *à Angélique.*

Ce sera votre arrêt et celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, est-ce moi qui m'abuse?
Qu'ai-je lu?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute et mon excuse.

LE PRÉSIDENT.

Quel est donc cet écrit?

SAINVILLE.

Le serment solennel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc? Etes-vous libre? Avez-vous pu promettre?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquitter un semblable serment?

SAINVILLE.

Eh! regardez, mon pere, un objet si charmant.
Voyez. Pouvois-je prendre une chaîne plus belle?
(*à Angélique.*)
Rassurez-vous.

LE PRÉSIDENT.

C'est donc avec mademoiselle?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT.

Quel que soit votre choix,
Ainsi donc vous croyez être au-dessus des lois !
Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon pere, je sais tout ; mais je demande grace.
La forme est contre moi ; mais, sans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur ? laissez-m'en donc le soin.
Eh ! qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même ?
Si vous avez sur moi l'autorité suprême,
Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur ?
Ah ! voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves ?
Les enfans sont-ils donc de malheureux esclaves ?

LE PRÉSIDENT.

Non, mon fils ; mais enfin nous en savons plus qu'eux :
Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux ;
Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh ! que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même ?
Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour ;
Je me suis répandu pour éteindre ma flamme ;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame ;
Aux plus rares beautés j'ai mendié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts :
A ce premier objet d'une flamme si belle,
Le ciel même a voulu que je fusse fidele.

LE PRÉSIDENT.

Oui, le ciel a tout fait! Eh! quelle illusion!
Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE.

Ah! monsieur, arrêtez; il a dû me charmer.
Est-ce séduction que de se faire aimer?
Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme;
On séduit, quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité.
Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge
Se donner sur la foi d'un pareil mariage,
Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend?
L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née:
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée.
Il savoit que je puis disposer de mon sort;
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute; et je me dois rendre à cette chimere.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non?

LE PRÉSIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGÉLIQUE.

Eh ! ne savez-vous pas ?...

LE PRÉSIDENT.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRÉSIDENT.

La Baronne ?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, elle me veut du bien ;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en suis point du tout héritiere.

SAINVILLE, *à part.*

C'en est fait.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Quel soupçon !

SAINVILLE, *à part.*

Ma disgrace est entiere.

LE PRÉSIDENT, *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez...

ANGÉLIQUE.

Doit le justifier,
Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRÉSIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle énigme ! En effet vous n'êtes point sa niece?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur; je ne dois ce nom qu'à sa tendresse.

LE PRÉSIDENT, *rêvant.*

A merveille.

SAINVILLE, *à part.*

Il en est encor plus irrité.

ANGÉLIQUE, *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité?

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Plus j'y songe... Ah! grand dieu!

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme?
Un rapport enchanteur regne au fond de notre ame.
Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas?

LE PRÉSIDENT.

Laissez-moi... Seroit-elle?... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE, *se jetant aux pieds de son pere.*

Ah! mon pere, arrêtez, je vous prie;
Si vous nous séparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu;
Mais, si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,
J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,
Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.
Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,
Si vous l'eussiez voulu! Que faut-il que j'espere?

LE PRÉSIDENT.

Eh! rapportez-vous-en, de grace, à votre pere:

Croyez que je prendrai le plus sage parti;
Bientôt de votre sort vous serez averti.
(à son fils.) (à Angélique.)
Rentrez... Et vous, allez retrouver votre bonne.
(à son fils.) (seul.)
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empressement:
Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Je vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible;
Ni pour moi ni pour vous elle n'est pas visible :
L'accès près d'Angélique est si bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit...

SAINVILLE.

Mais comment?

JULIETTE.

C'est un fait : elle est comme enchaînée;
La porte du jardin vient d'être condamnée;
Car on a bien pensé que vraisemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlèvement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée!

JULIETTE.

Enfin on l'a prévue.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vue:
Mais il vous est aisé de vous l'imaginer;
Sans se voir, quand on s'aime, on peut se deviner.

SAINVILLE.

Ah! mon pere sans doute acheve la vengeance.
Et la Baronne est-elle aussi d'intelligence?

JULIETTE.

Je ne sais, mais souvent, au déclin des beaux jours,
Notre sexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront... Ma perte est résolue!
Je veux la voir, dussé-je expirer à sa vue.

(*il sort.*)

SCENE II.

JULIETTE.

Je commence à douter qu'il soit si doux d'aimer:
D'abord la seule idée avoit su me charmer;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie;
Ce que j'en vois m'en fait presque passer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'est un cruel vainqueur,
Il est vrai: cependant que faire de son cœur?

SCENE III.

ANGÉLIQUE JULIETTE.

JULIETTE, *à Angélique qui rêve.*
Comment? vous voilà seule?

ANGÉLIQUE.
Ah! laisse-moi tranquille.
(elle se promene.)

JULIETTE, *à part.*
Allons tout au plus vîte en avertir Sainville.
(elle sort.)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE, *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.
Ah ciel! je te rends grace... Eh! daignez me parler.

ANGÉLIQUE.
Non, cruelle!

LA GOUVERNANTE.
Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGÉLIQUE.
Que m'importe à présent, pourvu que je vous fuie?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,

Que je veuille avec vous passer mes tristes jours :
Non, entre vous et moi c'en est fait pour toujours.
Je supporterai tout pourvu qu'on nous sépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vîte un arrêt si barbare.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il est dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Juste ciel, quel aveu!

ANGÉLIQUE.

Non, ce faux désespoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayiez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels sentimens suis-je donc animée?

ANGÉLIQUE.

D'un zele amer, toujours trop inconsidéré,
Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raisons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer!
Je rendois grace au ciel d'un présent si funeste!
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Ce ciel que j'en atteste,

Connoît si je vous aime. Hélas ! jusqu'à ce jour
Qu'ai-je fait qui ne serve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah, grands dieux! à quel titre!

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

ANGÉLIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache si fort?
Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon sort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh ! non, il ne l'est pas... Ah, ma chere Angélique!

ANGÉLIQUE.

Moi ?

LA GOUVERNANTE.

Vous; pour un moment laissez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE.

Ne me voilà-t-il pas sensible à ses douleurs,
Et presque hors d'état de soutenir ses larmes?
Quel est cet ascendant? Où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut se trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée

De me voir si sensible à votre destinée?
Vous demandez pourquoi: craignez de le savoir.
Par un ménagement que j'ai cru vous devoir
Je m'étois à jamais condamnée à me taire:
Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystere,
Et vous causer peut-être un éternel regret.
(*à part.*)
Que vais-je découvrir?

ANGÉLIQUE.

Quel est donc ce secret?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez...

ANGÉLIQUE.

Comment! De qui puis-je dépendre?
Autant qu'il m'en souvient vous m'avez fait entendre
Que vous connoissiez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter sur une mere
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai je pu voir?
Vous a-t-elle en mourant laissé tout son pouvoir?...
Vous la pleurez?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel n'a point fini sa vie.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous? la mort ne me l'a point ravie?
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ose.

ANGÉLIQUE.

Elle vit?

LA GOUVERNANTE.

Hélas! oui,
Et c'est pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

O bonheur inoui!
Je vous pardonne tout. Ah, ciel! quelle est ma joie!
Ma bonne, absolument il faut que je la voie!

LA GOUVERNANTE.

Cessez...

ANGÉLIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me désespérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous son état et le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes ma mere; oui, je n'en veux point d'autre:
Tout me le dit; cédez, et qu'un aveu si doux
Couronne tous les biens que j'ai reçus de vous.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien! vous la voyez. Puisque je vous suis chere,
La nature triomphe, et vous rend votre mere.

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel! Mais quel remords vient déchirer mon cœur!
(*elle se jette à ses genoux.*)
C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur!

LA GOUVERNANTE, *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende;

Cachons notre secret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous? Laissons régner ici la paix:
Vous voyez notre état; renoncez pour jamais
A l'espoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que sacrifiez-vous? une folle espérance.
Dans le sein de l'oubli cherchons un sort plus doux;
Abandonnons le monde, il n'est pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE.

Je me rends, et je sens que ce n'est que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop séduite.
Mais, hélas! comment fuir?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel en a pris soin:
De la Baronne enfin vous n'avez plus besoin;
Un parent éloigné, dont j'étois héritiere,
A depuis quelques jours terminé sa carriere;
Je viens de le savoir, et que dès à présent
Nous jouissons d'un bien qui sera suffisant
Pour vivre, loin du monde, en une aisance honnête.
Partons secrètement, que rien ne nous arrête;
Et pour nous dérober allons tout préparer.

ANGÉLIQUE.

Quoi! sitôt pour jamais il faut s'en séparer!

LA GOUVERNANTE.

Nous ne saurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE.

Que va-t-il devenir? Quoi! partir tout-à-l'heure,
Sans se revoir du moins pour la derniere fois!

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE, *en se jetant dans les bras de sa mere.*

Il le faut, je le dois...

Arrachez-moi d'ici; je me perds si je reste.

SCENE V.

LA GOUVERNANTE, ANGÉLIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE, *en les arrêtant.*

Ah! vous me trahissez!

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-tems funeste!

SAINVILLE.

Cruelle! il est donc vrai que vous lui pardonnez!
A ses séductions vous vous abandonnez!
Elle triomphe encore!

ANGÉLIQUE.

Arrêtez! c'est ma mere...

(*en lui baisant la main.*)

Si vous saviez combien elle doit m'être chere!

SAINVILLE, *à part.*

Quel obstacle cruel!... O sort plein de rigueur!

(*haut.*)

Madame... dites-vous... elle auroit ce bonheur?

ANGÉLIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire aussi la sienne.

(*il garde un moment le silence.*)

(*à Angélique.*) (*en se jetant aux pieds de la Gouvernante.*)

C'est votre mere?... Eh bien! soyez aussi la mienne...
Eh! madame, d'où vient cette opposition?
Je ne reconnois point de disproportion;
La nature et l'amour ne l'ont jamais admise.

LA GOUVERNANTE.

Tant de félicité ne nous est pas permise:
Un inutile espoir vous enivroit tous deux;
La fortune s'oppose au succès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah! vous m'allez quitter! votre fuite s'apprête!
Vous méditez ma mort!

LA GOUVERNANTE, *à sa fille.*

Que rien ne nous arrête.

ANGÉLIQUE, *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Lisez le reste dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares, arrêtez...

SCENE VI.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE.

Ah, madame! Ah, mon pere!
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiscrétion.

SAINVILLE.

Je n'y survivrai pas.
(*à la Baronne.*)
Ah! madame, c'est vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui? moi!

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie;
Sa mere me l'arrache: elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas;
Mais un pere cruel n'y consentira pas.

LE PRÉSIDENT.

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice?

Nos enfans n'ont jamais su nous rendre justice.
(à la Gouvernante.)
Madame, épargnons-nous des discours superflus:
Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus.
Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.
J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause;
Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein:
(en montrant la Baronne.)
Madame en est témoin. Est-ce votre dessein
Que le pere et le fils périssent l'un par l'autre?
C'en est fait si mon sang ne s'associe au vôtre.
Ah! daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGÉLIQUE.

Ma mere, il y consent.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons ce n'est que par reconnoissance.

LA BARONNE.

Ah! Comtesse, agréez cette heureuse alliance.

SAINVILLE.

Ciel! qu'entends-je?

LE PRÉSIDENT.

Souffrez qu'un accord si charmant
Puisse au moins vous servir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune?

LA BARONNE.

Eh! madame, calmez cette crainte importune:
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux,
Ils auront tout mon bien; je l'assure à tous deux.
Ils seront mes enfans, ils sont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE, *au Président.*

Monsieur, qu'ils soient heureux; vous en êtes le maître.

SAINVILLE, *en prenant la main d'Angélique, et en regardant le Président et la Gouvernante.*

Ah, quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait,
Est le moindre présent que vous nous ayez fait.

FIN DE LA GOUVERNANTE.

EXAMEN

DE LA GOUVERNANTE.

Le fonds de cette piece se trouve dans une anecdote du siecle de Louis XIV, dont les mémoires contemporains garantissent la vérité. Chamillard, conseiller au parlement de Paris, parut à la cour, plut au roi, et fut admis à ses plaisirs. La dissipation où le jeta ce genre de vie si peu conforme à la gravité de son état lui fit quelquefois négliger ses devoirs. Chargé de rapporter une affaire, il se contenta d'en examiner l'extrait dressé par un secrétaire infidele; et ce ne fut qu'après le jugement qu'il s'apperçut que l'on n'avoit pas fait mention d'une piece décisive dont le défaut avoit fait perdre vingt mille francs au plaideur condamné. Chamillard, qui étoit peu riche, emprunta la somme, et la donna à la personne que sa négligence avoit ruinée; mais il renonça dès ce moment à son état, dans la crainte de commettre encore quelque erreur qu'il n'auroit pu réparer. Il paroît que cet acte de vertu et de générosité toucha vivement Louis XIV, qui appela dans la suite Chamillard au ministere.

D'autres mémoires aussi certains attribuent un procédé pareil à M. de la Faluère, qui fut depuis

président du parlement de Bretagne. Trompé par un secrétaire qui s'étoit laissé corrompre, il fit rendre une décision injuste dans un procès dont il étoit rapporteur; bientôt instruit de la vérité, il remboursa la somme qui étoit l'objet du procès, et cette somme étoit considérable : « Il ne fit que son devoir, dit « M. de la Harpe ; mais quand le devoir coûte un sa- « crifice, il est vertu ». Cette réflexion est d'un excellent moraliste, et peut servir de réponse aux philosophes qui ont voulu rendre la vertu moins respectable, en essayant de prouver que les actions qu'on appelle vertueuses varient suivant les pays; comme si partout la vertu ne résidoit pas dans l'accomplissement des devoirs qu'impose la société ! Il n'étoit pas nécessaire de nous transporter dans les quatre parties du monde pour nous apprendre que les mêmes actions sont jugées différemment : ne savons-nous pas que ce qui distingue un guerrier ne conviendroit pas à un magistrat, et que ce qui déshonore une femme n'ôte rien souvent à la gloire d'un héros? En conclura-t-on que la vertu est une chose variable? non, sans doute; mais qu'elle se trouve pour chacun dans l'accomplissement de ses devoirs. Lorsque M. de Voltaire imprimoit,

Ninon dans tous les tems fut un homme estimable,

il faisoit la satire la plus sanglante de cette femme qui semble n'avoir été l'objet de tant d'éloges que

pour être à jamais déshonorée. Au reste, le trait attribué à M. de Chamillard et celui attribué à M. de la Faluère sont également vrais.

L'intrigue de la Gouvernante est fondée sur une situation pareille. Le Président, dévoré de regrets d'avoir par sa négligence causé la ruine d'une famille honnête, est dans l'intention de lui restituer la somme qu'il lui a fait perdre ; mais cette restitution diminuera beaucoup la fortune du magistrat ; il a un fils auquel il doit en quelque sorte compte de sa conduite en cette occasion. A qui s'adressera-t-il pour se fortifier dans sa généreuse résolution ? c'est ce fils même qu'il prend un moment pour son juge. Avant de savoir de qui on lui parle dans la question qui lui est soumise, le jeune homme décide que le magistrat trompé doit indemniser le plaideur condamné injustement, et persiste dans sa résolution quand il voit que c'est de son pere dont il s'agit. Il n'étoit guere possible de mieux concevoir cette scene.

Dans une fable aussi intéressante par elle-même, La Chaussée n'a pu s'empêcher d'employer les moyens romanesques qui lui étoient si familiers. On ne sait ni comment la Gouvernante s'est introduite chez la Baronne, ni pourquoi elle étoit séparée de sa fille quand celle-ci a trouvé une protectrice généreuse. On ne voit point par quelle raison elle cache à Angélique qu'elle est sa mere. Craint-elle d'affliger sa fille ? ne la croit-elle pas assez discrete pour taire cette confidence ? c'est ce que l'auteur n'explique pas.

La position d'une mere qui ne se nomme pas, et qui est auprès de sa fille comme gouvernante, étoit dramatique : cela suffisoit à La Chaussée. Il étoit sûr que le spectateur, en faveur de cette conception neuve, ne seroit pas difficile sur les motifs, et ne chercheroit pas scrupuleusement si les convenances de la société et même la vraisemblance n'y étoient pas contraires. Cependant l'auteur n'a pu éviter un inconvénient qui, malgré lui, se fait bientôt sentir dans la piece. Angélique se croit orpheline et libre. Qui l'empêche de faire une promesse de mariage à un jeune homme qu'elle aime et dont elle est aimée? Cela se passe presque sous les yeux de sa gouvernante. Si Angélique eût su qu'elle avoit une mere, certainement elle n'auroit pas fait cette imprudence.

Le caractere de la Gouvernante est, comme on devoit l'attendre, noble et décent : on ne peut lui reprocher qu'une fausse délicatesse. Pourquoi craint-elle tant d'être connue? Le procès qu'elle a perdu l'a ruinée; mais l'honneur de sa famille est resté intact. Doit-elle rougir d'un malheur qu'elle n'a pas mérité, et qui ne peut la rendre que plus intéressante? Lorsqu'elle est reconnue, et qu'il est question du mariage de sa fille et du fils de celui qui l'a ruinée, pourquoi hésite-t-elle? Cet arrangement est si juste, il concilie tant d'intérêts, qu'on ne peut concevoir comment une mere en pareille circonstance peut balancer à assurer le sort de sa fille. En général ce rôle a une couleur romanesque et des sentimens

exaltés toujours déplacés dans une piece de théâtre. Sainville est beaucoup plus dramatique : il a une sorte de misanthropie assez commune dans plusieurs jeunes gens qui, en affectant beaucoup de rigorisme, emploient ce prétexte pour se dispenser des égards et des devoirs prescrits par la société. On peut reprocher à l'auteur de n'avoir pas fait ressortir le contraste des principes séveres de ce jeune homme avec sa conduite plus qu'inconsidérée. Ce philosophe de vingt ans ne néglige aucun moyen pour séduire une orpheline, il gagne sa femme-de-chambre, et sachant très bien que son pere n'approuvera jamais son amour, il fait signer à celle qu'il aime une promesse de mariage. Il faut convenir que tout cela ne s'accorde guere avec le stoïcisme de Sainville. Si La Chaussée eût profité des contradictions continuelles que cette situation devoit produire dans les sentimens et dans les discours du jeune homme, il est à croire que ce rôle eût été plus piquant, plus moral, et plus comique.

Le personnage d'Angélique est plein de naïveté et de graces. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir évité de lui donner la perfection imaginaire qu'il attribue presque toujours à ses héroïnes. La soubrette rappelle la Dorine du Tartuffe, autant que le talent de La Chaussée peut se rapprocher de celui de Moliere. Le second acte où elle réunit les deux amans, et où elle les fait expliquer, est agréable, et inspire une douce gaieté. L'auteur a très bien fait sentir la position de

cette soubrette avec la Gouvernante. Celle-ci oppose aux impertinences de Juliette une dignité sans orgueil et sans mépris.

L'ensemble de cette piece touche et intéresse. Comme toutes celles de La Chaussée, elle ne peut plaire au spectateur que si elle est mise avec beaucoup de soin : la médiocrité des acteurs feroit disparoître le ton de la bonne compagnie et les nuances délicates qui en font le charme principal.

FIN DE L'EXAMEN DE LA GOUVERNANTE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TREIZIEME VOLUME.

FIN DU TREIZIEME VOLUME.

